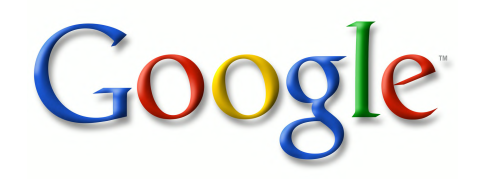






AMBASSADE
AU THIBET
ET
AU BOUTAN.

T. I.

AMBASSADE AU THIBET ET AU BOUTAN,

CONTENANT

Des Détails très-curieux sur les Mœurs, la Religion, les Productions, et le Commerce du Thibet, du Boutan et des États voisins; et une Notice sur les Événemens qui s'y sont passés jusqu'en 1793;

PAR M. SAMUEL TURNER,

CHARGÉ DE CETTE AMBASSADE:

TRADUIT DE L'ANGLAIS AVEC DES NOTES,

PAR J. CASTÉRA.

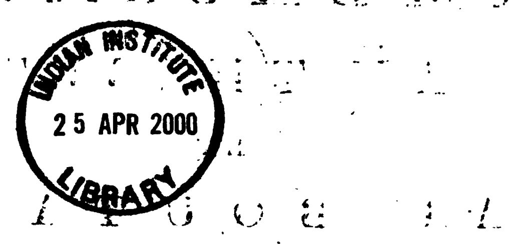
Avec une Collection de 15 Planches, dessinées sur les lieux, et gravées en taille-douce par Tardieu l'aîné.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez F. Buisson, Imprimeur-Lib., rue Hautefeuille, n°. 20.

AN IX (1800).



RELATION D'UNE AMBASSADE AU THIBET.

CHAPITRE XIII.

L'Envoyé anglais visite l'intérieur du Monastère de Teschou-Loumbou. — Magnificence des Temples. — Cérémonies religieuses. — Nombreux Gylongs. – Leurs devoirs. — Leur vénération pour le Lama. — Mausolée du Teschou-Lama Erteni.

Tandis que le régent du Thibet étoit allé conduire l'enfant-lama à Terpaling, je profitai de la permission qu'il m'avoit accordée, pour exécuter un projet que j'avois fort à cœur, et dont je crois devoir rendre compte avec le plus grand détail.

Depuis le premier jour de mon arrivée à Teschou-Loumbou, je désirois vivement de

voir l'intérieur de quelqu'un des superbes édifices qui entouroient le palais où j'étois logé, et qui, par les riches et éclatans ornemens qu'on leur avoit prodigués en dehors, étoient bien propres à exciter ma curiosité.

La fréquence des sons graves de divers instrumens qui se fesoient entendre au loin, et auxquels succédoient des pauses d'un silence profond, le murmure des prières qu'on récitoit à plusieurs reprises, et le jour et la nuit, la bruyante clameur des invocations et des hymnes que chantoit en chœur un très-grand nombre de gylongs, tout enfin me prouvoit que l'on célébroit, non loin de moi, quelques-unes des cérémonies solennelles et mystérieuses de la religion des Thibétains.

Je ne perdis pas beaucoup de temps à tâcher de vérifier si mes conjectures étoient fondées. J'osai tenter une entreprise plus délicate. Toute apparence d'une curiosité extraordinaire, même pour les choses les plus indifférentes, auroit suffi pour faire élever aussitôt contre moi une foule de soupçons que j'aurois eu éternellement à combattre. Or, en matière de religion, ç'eût été encore bien plus dangereux. Je n'ignorois pas combien les Thibétains étoient scrupuleusement attachés aux formes de leur

culte, et je fus bien attentif à éviter de leur donner, à cet égard, le moindre ombrage.

Cependant, d'après les questions que je fis en différens temps, et sans paroître y mettre beaucoup d'intérêt, je sus que le lieu où se rassembloient les gylongs, pour leurs prières journalières, étoit à peu de distance de nos appartemens. Leurs heures de dévotion étoient au lever du soleil, à midi et le soir. Le monastère de Teschou Loumbou renfermoit deux mille cinq cents de ces prêtres, dont la plus grande partie assistoit rigoureusement à tous les exercices religieux. Tous les trois jours, ils consacroient la matinée à prononcer, à haute voix, les louanges et les attributs de l'Être suprême. Ce service se fesoit avec une véhémence et des vociférations extraordinaires qui, ce me semble, étoient bien peu d'accord avec la décence qui auroit dû régner dans une pareille assemblée, et avec l'objet dont elle s'occupoit.

Cet objet étoit, comme je viens de le dire, de répéter les louanges de la divinité : mais, autant que j'ai pu l'apprendre, chaque individu devoit les prononcer à grands cris. Aussi on ne doit pas être étonné qu'un très-grand nombre d'hommes, à qui une longue pratique

a donné beaucoup de force de poumons, ne fît alors presque le même bruit que pourroit faire, dans une émeute ou une sédition, une multitude en fureur. Cependant ce n'étoit chez les gylongs qu'une preuve du zèle le plus pieux, une émulation qui fesoit que chacun d'eux vouloit montrer plus d'ardeur que les autres, et croyoit, par ce moyen, mieux honorer son dieu.

Indépendamment des exercices publics de la religion, ils avoient des prières particulières qu'ils fesoient dans les appartemens des lamas inférieurs, et qui étoient toujours accompagnées de musique. On voyoit aussi, presque tous les jours, des processions solennelles, qui fesoient lentement le tour du monastère. Enfin tout cela me convainquit bientôt que je vivois parmi des hommes consacrés à la religion, et qui fesoient leur seule occupation de ses exercices.

Quelqu'erronées que puissent être leurs opinions, quelque bizarres que paroissent leurs rites, je n'entrerai dans aucune discussion à cet égard. Tout ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils éprouvent eux-mêmes, chaque jour, les avantages qui peuvent résulter de leur doctrine. S'étant volontairement dévoués à la religion et à ses austérités les plus rigoureuses, ils en sont ré-

compensés par le respect et la reconnoissance de leurs compatriotes, à qui leurs occupations mondaines ne permettent pas de remplir un pareil devoir. Les uns travaillent, les autres prient; et ils partagent tous ensemble, et avec le plus grand accord, les fruits de leur labeur. Les Thibétains ne croient pas qu'il leur soit nécessaire d'entretenir des armées pour défendre leur territoire, ou pour maintenir leurs droits. Toute leur confiance est dans la médiation de leur lama. Ils le regardent comme le substitut sacré et immaculé de l'Être suprême. Ils s'imaginent que son invisible bouclier peut les dérober à toutes les atteintes de leurs ennemis; et la bénigne influence de sa doctrine leur apprend à être miséricordieux, humains, bienfesans envers tout ce qui les entoure.

L'affection, le respect, l'accord unanime que je vis constamment régner chez ce peuple, me prouvèrent qu'il étoit véritablement heureux. Mais revenons à mon récit. La chambre dans laquelle j'avois coutume d'écrire, et les autres pièces que j'occupois avec mon compagnon de voyage, avoient été construites par le dernier Teschou-lama, qui s'y retiroit lorsqu'il vouloit être dans une solitude absolue. Les restes mortels de ce pontife étoient déposés dans un édi-

fice placé à droite de cet appartement ; et à gauche, se trouvoient ceux d'un autre lama, dont l'esprit avoit jugé à propos de changer de corps depuis plus d'un siècle. L'on me dit que le Teschou-lama Erteni avoit dépensé des trésors immenses pour orner ce tombeau. Quant au sien, qu'il ne venoit que d'achever au moment où il partit pour la Chine, on l'avoit enrichi de toutes les offrandes que le lama avoit reçues dans ce voyage, et on prétendoit qu'il étoit encore plus brillant et plus magnifique que le premier.

Lorsque je fus instruit de ces particularités, l'amitié que le Teschou-lama avoit eue pour les Anglais, me fournit un excellent prétexte pour chercher à voir son mausolée, et je profitai de la première occasion que j'eus de voir le régent Chanjou-Couschou, pour lui en faire la demande : non-seulement ce prince y accéda avec honnêteté, mais il parut même touché de mon empressement.

Mon fidèle serviteur, Gouroubah, vint le matin, de bonne heure, pour me conduire au mausolée. En sortant de mon appartement, nous suivîmes le corridor, au bout duquel nous descendîmes deux étages. Après avoir traversé divers passages, sans sortir dans la rue, nous

trouvâmes une petite porte qui nous conduisit dans la cour où étoit le grand mausolée [1]. Cette cour est pavée, et il règne, sur trois de ses côtés, un péristile destiné à abriter les pélerins et les dévots que la piété attire en ce lieu. Sur les murailles du péristile, on a peint diverses figures, d'une grandeur gigantesque, qui sont des emblèmes analogues à la mythologie thibétaine.

Les deux principales de ces figures, peintes, avec des traits hideux, en bleu et en rouge, représentent les incarnations de Cali. Les colonnes sont peintes en vermillon, et ornées de dorures; et sur le fronton qu'elles supportent, on voit le dragon impérial de la Chine. Dans le centre du péristile, il y a une grande porte, qui fait face à la principale avenue du monastère. Précisément, vis-à-vis de cette porte, est l'entrée du mausolée, au-dessus de laquelle il y a un trophée assez semblable à une cotte d'armes, entouré d'une balustrade. La pièce du milieu de ce trophée est une espèce de lance, dont le bout a la forme de la feuille du grand banian [2]. Elle est sur un piédestal très-bas.

1. Planche XIII.

2. Ficus indica.

De chaque côté, on voit un daim couchant, avec le mufle fort élevé, et le cou appuyé sur l'épaule d'une figure d'environ huit pieds de haut, qui est à une égale distance de l'un et de l'autre. Ces sculptures, qui sont richement dorées, occupent tout le dessus du portique, et se trouvent tout-à-fait en avant du corps du bâtiment.

Nous vîmes, sous le portique, un prêtre assis, qui lisoit dans un grand livre ouvert devant lui, et qui sembloit ne pas s'apercevoir que nous étions là. Il étoit du nombre de ceux qui prient alternativement en cet endroit, et qui sont chargés d'entretenir le feu sacré devant le tombeau. Il faut qu'il y ait sans cesse un de ces prêtres qui prie, et que le feu ne s'éteigne jamais. Deux pesantes portes, peintes en vermillon, avec des bossages dorés, firent trembler l'édifice, lorsqu'elles roulèrent sur leurs pivots, et que leurs battans massifs heurtèrent le mur. Nous reconnûmes alors que le bâtiment que nous avions pris pour le mausolée, ne servoit qu'à entourer une pyramide de la plus grande beauté.

Au pied de la pyramide, reposoit le corps du lama dans un cercueil d'or massif. Ce cercueil fut fait à Peking, par ordre de l'empe-

reur de la Chine, lorsque ce prince renvoya le corps du lama à Teschou-Loumbou, où il fut conduit avec non moins de pompe que de solennité [1]. Ses sectateurs accoururent en foule partout où il passa, pour lui rendre un hommage religieux; et ils se croyoient trop heureux de pouvoir seulement toucher son cercueil, ou le poêle qui le couvroit.

La coutume du Thibet est de ne conserver que les restes des souverains lamas. Les corps des autres personnes qui meurent, sont consumés sur un bûcher, ou exposés dans les champs, pour servir de pâture aux bêtes féroces et aux animaux de proie. Aussitôt qu'un lama a cessé de vivre, il est assis dans une attitude de dévotion, et les jambes en croix, de manière que le coude-pied est appuyé sur la cuisse, et la plante du pied tournée en haut. Cette posture leur est familière, tandis qu'ils

[1] L'on a vu plus haut que le Teschou-lama Erteni mourut à Peking en 1780. — L'empereur ordonna, à cette occasion, des prières publiques pendant cent jours; après quoi, il renvoya le corps du lama au Thibet. Le sixième ago, c'est-à-dire le sixième des fils de l'empereur, l'accompagna à trois journées de Peking, et deux officiers chinois le conduisirent jusqu'à Teschou-Loumbou. (*Note du traducteur.*)

sont en vie. Pour une personne qui n'y est pas accoutumée, elle est extrêmement gênante; mais j'ai vu cent fois le raja du Boutan s'asseoir ainsi avec la plus grande aisance.

Le dessus de la main droite est appuyé sur la cuisse, et le pouce est renversé sur la paume de la main. Le bras gauche est recourbé tout près du corps, ayant la main ouverte, et le pouce formant un angle droit avec les autres doigts, pour toucher la pointe de l'épaule.

Cette attitude est, suivant les Thibétains, celle d'une méditation abstraite. Les yeux qui sont, en même temps, tournés en bas et à demi-fermés, indiquent que non-seulement toutes les puissances du corps sont suspendues, mais que les facultés de l'ame, entièrement absorbées dans la contemplation, restent étrangères à tout ce qui se passe au dehors.

La statue du dernier Teschou-lama est d'or pur. Elle est au haut de la pyramide, et placée sous une très-grande coquille, dont les striures sont peintes alternativement en rouge et en blanc, et dont les bords en feston forment un dais qui couvre tout le corps de la statue. Cette statue est représentée assise sur des coussins, couverte d'un manteau de satin

jaune, qui flotte négligemment, et coiffée d'un bonnet qui ressemble à une mitre.

Voulant témoigner mon respect pour les restes du lama, d'une manière qui pût être agréable à ses disciples, et me concilier leur affection, je leur présentai une écharpe de soie blanche. Le prêtre qui étoit de service, reçut cette offrande, et la passa par-dessus la fumée des aromates qui brûloient devant le cercueil. Pendant ce temps-là, le gosseyn Pourunghir, et les autres personnes qui m'accompagnoient, se prosternèrent neuf fois avec la plus grande humilité. Le prêtre monta sur une échelle, et posa un bout de l'écharpe sur la main de la statue qui étoit un peu avancée, et laissa l'autre bout pendre le long de la pyramide.

Aux bords de la coquille, sont suspendus les divers chapelets dont le lama se servoit pendant sa vie, et qui, pour la plupart, sont très-précieux. Il y en a en perles, en émeraudes, en rubis, en saphirs, en corail, en ambre, en cristal de roche, en lapis lazuli. Il y en a aussi dont les grains ne sont que d'humble *ser-bu-jya* [1]. Tous ces chapelets sont arrangés avec symétrie, et forment des festons.

[1] Canna *Linnæi.*

Les côtés de la pyramide sont revêtus de plaques d'argent massif. Elle forme, en s'élevant, divers gradins, sur lesquels sont étalés tous les objets rares et précieux qui ont appartenu au lama, et qui proviennent des offrandes des dévots. Il y a, entr'autres choses, des tabatières d'un grand prix, et divers bijoux curieux, qui lui avoient été donnés par l'empereur de la Chine. Il y a aussi de magnifiques porcelaines, de grands vases du Japon, du plus beau bleu, et plusieurs gros fragmens de lapis lazuli. Ces différentes choses sont arrangées suivant le goût du pays, et font un très-bel effet.

A la hauteur d'environ quatre pieds, la pyramide a un gradin beaucoup plus large que les autres, sur le devant duquel sont sculptés deux lions rampans. Entre ces lions, est une statue d'homme, qui a des yeux d'une grandeur énorme, et qui lui sortent de la tête. Son corps fait des contorsions bizarres, sa physionomie peint le trouble et l'anxiété, et ses mains sont placées sur les cordes d'une espèce de guitare. Des hautbois, des trompettes, des timbales, et divers autres instrumens de musique, sont aux extrémités du gradin, immédiatement au-dessous des figures, et l'espace intermédiaire

est rempli de vases de porcelaine de la Chine, de vases bleus du Japon, et de vases d'argent.

A droite de la pyramide est placée une seconde statue du lama, de grandeur naturelle, qui, suivant ce que Pourunghir m'a assuré, lui ressemble singulièrement. Elle est assise dans une chaire, au-dessous d'un dais de soie, et ayant un livre devant elle. Cette statue n'est point d'or massif, mais de vermeil. En face de la pyramide, il y a un autel couvert d'un tapis de drap bleu, sur lequel on dépose les offrandes journalières, telles que les fleurs, les fruits, les diverses espèces de grain, et l'huile. Il y a aussi sur le même autel plusieurs lampes allumées, et qu'on ne laisse jamais s'éteindre, parce que le feu en est considéré comme sacré. La fumée que produisent ces lampes et une multitude de cierges odoriférans, remplit l'enceinte de ce lieu, et répand tout autour une odeur très-suave.

De chaque côté, on a suspendu au plafond diverses pièces de satin et d'autres étoffes de soie de la plus grande beauté. Tout auprès de la pyramide, il y a deux pièces de velours noir, couvertes d'un bout à l'autre d'une broderie en perles, en forme de réseau, et bor-

dées aussi d'un rang de perles. Quelques pièces de beau brocart anglais, et de superbe *gull-budden* [1] de Benarès, complètent ce magnifique assemblage d'étoffes. Sur les murailles on a peint, depuis le haut jusqu'en bas, des rangs de gylongs occupés à prier.

Le pavé est chargé de tous côtés de monceaux de livres sacrés, concernant la religion des lamas, livres que les professeurs orthodoxes de cette religion augmentent continuellement par de volumineux commentaires.

Je viens de décrire le mieux qu'il m'a été possible le mausolée du dernier Teschou-lama, et les objets qui contribuent à l'orner et à l'enrichir. La rapidité avec laquelle je l'ai vu, ne m'a pas permis d'en parler d'une manière plus exacte. Je n'essaierai ni d'en apprécier la valeur, ni de répéter tout ce que j'ai entendu dire à ce sujet; car mon estimation paroîtroit exagérée, et le rapport de ce que les autres disent, auroit l'air d'une fiction extravagante.

La coquille qui couvre la pyramide, est extrêmement grande; et quand on la voit à une certaine distance, elle fait un très-bel effet. Elle est placée sur le côté d'un

[1] C'est une étoffe de soie sur laquelle il y a des fleurs brodées. On ne la fabrique qu'à Benarès.

grand rocher, et élevée au-dessus de la plus grande partie du monastère, de sorte qu'on l'aperçoit de fort loin. Cet édifice ne doit pas être critiqué d'après nos règles; car les différens ordres d'architecture qu'on suit en Europe, sont absolument inconnus au Thibet. L'architecture des Thibétains est un mélange de divers genres. L'intérieur de leurs appartemens offre souvent l'arche festonnée, la colonne et le fronton d'Asie, ou plutôt de l'Indostan; et l'extérieur est décoré comme chez les Tartares ou les Chinois. Ils aiment beaucoup à imiter les tours de ces derniers, leurs dômes en forme de tente, et leur dragon impérial.

Quant à la maçonnerie, le mausolée du Teschou-lama est de pierre brute et de bon mortier. Il a plus de largeur que de profondeur, et il est excessivement élevé. Les murs ont plus d'épaisseur à leur base que dans le haut, ce qui leur donne une obliquité très-sensible.

Au-dessus du portique et précisément dans le centre du bâtiment, il y a une fenêtre garnie de rideaux de moire noire. On voit, en or, sur l'extérieur des murs, le soleil, ainsi que la lune dans ses différentes phases. Ces peintures y sont même plusieurs fois répétées.

Une bande de couleur brune règne tout autour du bâtiment et est un peu plus haut que la fenêtre. Au-dessus de cette bande, on voit sur la façade une tablette, où l'on a écrit, en grandes lettres d'or, la phrase mystique : *Oum maunie paimi oum*. Il y a ensuite un espace en blanc, et toute la partie de la façade qui est au-dessus et qui a environ douze pieds de haut, est peinte en rouge. La frise et la corniche sont peintes en blanc.

On voit au-dessus des angles et du reste de la muraille, de distance en distance, des colonnes d'environ cinq pieds de haut et de deux ou trois pieds de circonférence. Elles sont de métal richement doré, et leur plinthe est fixée dans le centre de la muraille. Plusieurs de ces colonnes sont couvertes de drap noir, et ont, de divers côtés, des bandes d'étoffe blanche, perpendiculaires et transversales, qui forment des croix bien distinctes. Les colonnes sont grenues et cannelées, et on y a gravé diverses lettres. Elles sont aussi couronnées de quelques légers ornemens. Des têtes de lion, bien sculptées et bien dorées, sortent des quatre angles, au-dessus de la corniche, et portent des cloches suspendues à leur mâchoire inférieure.

Mais

Mais la partie la plus brillante et la plus apparente de l'édifice, celle qui couronne le tout, est un dôme magnifiquement doré, qui est au-dessus du centre de la pyramide et des restes du lama. Il est supporté par de légères colonnes, et il donne à l'ensemble de l'édifice bien plus d'éclat. Ses bords se relèvent avec grâce. Son sommet est orné de dragons chinois, et tout autour il y a un nombre immense de petites cloches, qui, ayant des morceaux de bois minces et carrés, attachés au battant, font, avec celles qu'on voit à toutes les autres parties avancées de l'édifice, un carillon considérable, dès que le vent les agite.

CHAPITRE XIV.

DES PAYS LIMITROPHES DU THIBET. — GONGA-SAGOUR. — EMBOUCHURE DU GANGE. — JAGRENAT. — PÉLERINAGES. — GÉOGRAPHIE. — ASTRONOMIE. — HISTOIRE SINGULIÈRE D'UN FAQUIR INDOU. — CATHERINE II. — LE TARANAUT-LAMA. — RELATIONS ENTRE LA RUSSIE ET LA CHINE. — IDOLES THIBÉTAINES. — GUERRES ET COMMERCE DES ANGLAIS. — SIBÉRIE. — LAC BAÏKAL. — TARTARES ERRANS. — IDÉE SUR L'ORIGINE DES SCIENCES. — ANALOGIE DE L'ALPHABET SANSCRIT AVEC L'ALPHABET THIBÉTAIN. — MANIÈRE DONT LES LIVRES SACRÉS DES THIBÉTAINS SONT IMPRIMÉS. — CHIROMANCIE. — ATTAR.

TOUTES les fois que j'eus audience du régent du Thibet, Soupoun-Choumbou étoit auprès de lui. Les attentions singulières qu'on avoit pour ce ministre, et la part qu'il prenoit à nos entretiens, montroient assez qu'il jouissoit du plus grand crédit. Il avoit une conception facile et beaucoup d'esprit, et il étoit, ainsi

que le régent, très-communicatif. Je ne fus pas peu surpris de voir que, quoiqu'ils ignorassent entièrement, l'un et l'autre, l'usage des cartes géographiques, ils eussent une idée extrêmement juste du gisement de différens pays.

Ils savoient, par expérience, où la Chine [1] est située, puisqu'ils y avoient voyagé. Mais comment avoient-ils pu connoître la position géographique et l'étendue des autres contrées? Ils me citèrent non-seulement celles qui environnent le Thibet, telles que la Chine à l'est, la Sibérie au nord, le Turkestan, Cachemire et Almora à l'ouest, le Népaul, le Boutan, l'Asam au midi, et le Bengale au-delà de ces derniers royaumes; mais ils me parlèrent de l'Angleterre et de la Russie avec non moins de justesse. Jaloux d'étendre leurs connoissances, ces deux thibétains me firent un nombre infini de questions sur le climat, la distance, les productions de plusieurs pays éloignés du leur.

D'après les notions qu'ils avoient recueillies de la bouche de divers voyageurs, ils s'étoient fait un tableau exact du Bengale, et

[1] Ils lui donnent le nom de *Gienna*.

ils m'avouèrent qu'ils étoient singulièrement curieux de le voir. Certes, les habitans d'un pays de rochers, froid, aride et presqu'entièrement dépourvu de verdure, ne peuvent imaginer rien de plus enchanteur que ce que leur présente la vue d'une vaste région, dont la surface égale n'a qu'une pente insensible, et est couverte d'une éternelle verdure, arrosée par un nombre infini de rivières et de grands fleuves, délicieusement ombragée de bosquets et de beaux arbres, et produisant, dans toutes les saisons de l'année, cette immense variété de fleurs et de fruits qui naissent entre les tropiques. Mais ce qui rend, sur-tout, le Bengale cher aux Thibétains, c'est l'influence toute-puissante des préjugés religieux.

La tradition rapporte que, dans les temps de la plus haute antiquité, l'une des incarnations du lama a eu lieu près de l'endroit où l'on voit encore les ruines de l'ancienne cité de Gour. En outre, tous les lieux révérés par les Indous, tels que Gya, Benarès, Mahow, Allahabad, le sont également par les Thibétains; et ce zèle superstitieux fait que ceux d'entr'eux qui peuvent y faire un pélerinage, se croient bien plus heureux que le reste de leurs compatriotes.

Gonga-Sagour, île inhabitée qui se trouve à l'embouchure du Gange, et la célèbre pagode de Jagrenat, qu'on voit sur la côte d'Orissa, sont aussi des lieux que la piété thibétaine regarde comme sacrés et qu'elle s'empresse de visiter toutes les fois qu'elle le peut. Les avantages qui résultent de ces pélerinages ne sont pas seulement, suivant les Thibétains, pour les personnes qui les entreprennent, mais aussi pour celles qui encouragent à les faire, et qui en fournissent les moyens. Ces dernières n'ont presque pas moins de mérite que les autres. Aussi paie-t-on souvent des gens pour faire ces pieux voyages; et ils rapportent à ceux qui les ont employés, tantôt une pierre ou une coquille ramassée sur le rivage, tantôt un peu d'eau du fleuve sacré; objets que ceux-ci conservent avec le plus grand soin, et qui donnent bien plus de prix à tous leurs actes de dévotion.

Le dernier Teschou-lama avoit fait plusieurs pélerinages de cette manière, c'est-à-dire par procureur. Il avoit envoyé des gens à Cachi, à Prag, à Gonga-Sagour et à Jagrenat. Quoique ces pélerinages soient très-dangereux, et que ceux qui les entreprennent deviennent souvent victimes, ou des chaleurs excessives

de l'Indostan, ou de l'air empesté du pays marécageux, qui s'étend au pied des montagnes, cela n'arrête pas le zèle des autres. L'enthousiasme religieux l'emporte sur la crainte de la mort.

Peu de temps avant que je partisse de Calcutta pour me rendre au Thibet, il vint chez moi un de ces malheureux pélerins, qui n'avoit que la peau sur les os. Après avoir, avec beaucoup de fatigue, franchi les montagnes du Boutan et bravé les exhalaisons putrides du pays enfoncé qui l'avoisine, il avoit traversé le Bengale, et avec une persévérance digne d'une meilleure cause, il étoit venu à bout de son dessein, et il jouissoit de la satisfaction de se baigner dans les eaux sacrées du Gange. Il lui avoit fallu, pour cela, triompher de deux puissans obstacles, la maladie et le besoin; car il avoit éprouvé tout ce que peut souffrir un pauvre étranger qui n'a rien, qui ne connoît personne, et qui n'entend pas même la langue du pays où il se trouve. Il étoit sur le point de s'en retourner au Thibet, et il ne vouloit pas manquer d'apporter à celui qui l'avoit envoyé, un peu d'eau du fleuve. Je le confiai d'abord au soin des gosseyns, qui, avec Pourunghir, étoient chargés de l'entre-

tien du temple que le Teschou-lama avoit fait bâtir sur la rive du Gange [1], vis-à-vis de Calcutta. Ensuite je le fis partir avec mes gens, et je le menai jusque dans la capitale du Boutan, d'où je l'envoyai au Thibet, avec des dépêches pour le régent de Teschou-Loumbou. Il remit fidellement ces dépêches.

Avant mon départ de Calcutta, je présentai ce pélerin au gouverneur général, distinction dont il fut extrêmement flatté; car, connoissant l'amitié qui avoit régné entre le Teschou-lama et M. Hastings, il avoit conçu pour ce dernier une vénération qui ne le cédoit qu'à celle que lui inspiroit le lama lui-même, le premier des êtres terrestres à ses yeux.

En nous entretenant de géographie et de statistique, le régent étoit si avide d'apprendre, que nous parlâmes de presque tous les coins du globe. Il me dit qu'il n'y avoit que peu d'années qu'un gosseyn, venu à la cour du Teschou-lama, lui avoit dit avoir vu un pays où il fesoit jour pendant six mois de suite, et nuit pendant les autres six mois; et il me demanda si cela étoit vrai, ce qui prouve bien

[1] J'ai observé plus haut que Calcutta est sur la rive droite du Gange. (*Note du traducteur.*)

que les connoissances des Thibétains sont très-bornées.

Le gosseyn, cité par le régent, se nommoit Pranpouri. Son zèle religieux l'avoit porté à se soumettre à des pénitences si extraordinaires, que je ne puis m'empêcher de rapporter ici quelques particularités de sa vie.

Adopté par un dévot indou, et élevé par lui dans les principes de sa religion, Pranpouri étoit encore fort jeune, lorsqu'il commença à s'imposer des mortifications extraordinaires. Le premier voeu que lui suggéra son ardente dévotion, fut de rester debout douze ans de suite, sans se coucher ni s'asseoir pour dormir. Pendant ce temps-là, il erra en différens pays. Je lui demandai comment il fesoit alors pour se livrer au sommeil, qui est si indispensable dans tous les temps, mais principalement lorsqu'on est fatigué. Il me répondit que, dans les commencemens de l'accomplissement de son voeu, pour ne pas tomber en dormant, il avoit coutume de s'attacher avec des cordes à un arbre ou à un poteau; mais qu'au bout de quelque temps, cette précaution étoit devenue inutile, parce qu'il dormoit facilement debout.

Lorsque le terme de cette pénitence fut ex-

piré, Pranpouri résolut de tenir, pendant le même espace de temps, ses mains jointes pardessus sa tête. Il m'est impossible de dire si ces faquirs choisissent ce terme de douze ans, par rapport au cycle indien, ou par rapport aux douze signes du zodiaque. Quoi qu'il en soit, Pranpouri avoit également fait voeu de ne point avoir, pendant le même temps, de demeure fixe; de sorte qu'avant la fin de ces secondes douze années, il eût parcouru la plus grande partie du continent d'Asie. Il traversa d'abord une partie de la péninsule de l'Inde, et passa à Surate [1], d'où il se rendit à Bassora, et ensuite à Constantinople. Après avoir erré dans la Turquie, il alla à Ispahan, et séjourna assez de temps dans les différentes provinces de la Perse, pour apprendre le persan, et le parler avec beaucoup de facilité. En voulant pénétrer en Russie, il fut arrêté, sur les bords de la mer Caspienne, par un parti de Kosaques, et il courut risque d'être condamné à un esclavage perpétuel. Cependant, après l'avoir retenu quelque temps, les Kosaques le relâchèrent, et il se rendit à Moskow. Il gagna alors les frontières septentrionales de la Russie, traversa la Sibérie et une partie de la Tartarie

[1] Dans le royaume de Guzarate.

chinoise, alla à Peking, et ensuite à Teschou-Loumbou. Enfin du Thibet il se rendit dans le royaume de Népaul; et après l'avoir parcouru, il rentra dans le Bengale et retourna à Calcutta.

Je vis, pour la première fois, ce singulier voyageur à Calcutta, en 1783. Il montoit un cheval pie, de la race des tanguns du Boutan, et il portoit une robe de satin brodé, qu'il avoit reçue en présent du Teschou-lama, et dont il étoit très-vain. Il étoit robuste et bien portant; et son teint relevé par la couleur très-noire d'une barbe longue et touffue, avoit assez d'éclat. Il n'avoit pas alors plus de quarante ans. Deux gosseyns l'accompagnoient, et l'aidoient à monter et à descendre de cheval. Il avoit même besoin de leur secours dans beaucoup d'autres occasions, car ses mains restoient constamment jointes et immobiles sur sa tête.

Il sembloit que le sang ne circuloit plus dans ses bras. Ils étoient desséchés, roides et totalement insensibles. Cependant il me dit, avec un air de confiance, qu'il espéroit en recouvrer l'usage; et il ajouta que l'année suivante il déjoindroit ses mains, parce que ce seroit le terme de sa pénitence.

D'autres gosseyns m'ont assuré qu'on voyoit souvent des bras ainsi desséchés reprendre leur flexibilité et leur vigueur première : mais j'avoue que j'en doute. Cela s'opère, disent-ils, par de longues frictions devant un grand feu, et en oignant les bras avec un onguent dont ils ont le secret.

Il restoit encore à Pranpouri deux épreuves à accomplir. Dans la première, le dévot est suspendu par les pieds aux branches d'un arbre. On allume au-dessous de lui un grand feu, et on le balance continuellement, de manière que ses cheveux passent à travers la flamme pendant trois heures trois quarts [1]. Après avoir subi cette rude pénitence, il passe à la dernière épreuve, qui est d'être enterré debout et vivant dans un trou qu'on creuse exprès. On le couvre alors entièrement avec de la terre fraîche, sous laquelle il reste encore trois heures trois quarts. A l'expiration de ce terme, on le déterre ; et s'il est encore en vie, il se voit élevé au premier rang des plus purs *yogis*.

Lorsque m'entretenant de divers pays avec le régent et Soupoun-Choumbou, il fut ques-

[1] En indien, un *pahr* et un quart.

tion de la Russie, l'un et l'autre firent quelques observations sur le gouvernement de cet empire. La grande réputation de l'impératrice Catherine II étoit parvenue jusqu'à eux. Ils connoissoient l'étendue de ses états, et le commerce que ses peuples fesoient avec la Chine sur les frontières des deux empires. Ils me dirent que la cour de Russie leur avoit fait proposer, plusieurs fois, d'établir des relations commerciales entre les provinces russes et l'intérieur du Thibet; mais que leur éloignement pour toute espèce de nouvelles liaisons et la vigilante jalousie des Chinois avoient, jusqu'alors, empêché ce projet de réussir.

J'appris que, deux années avant mon voyage au Thibet, l'impératrice Catherine II avoit invité le Taranaut-lama à entrer en correspondance avec elle, et lui avoit envoyé des ambassadeurs avec de riches présens. Parmi ces présens, il y avoit une bible en langue russe et ornée de gravures, qu'on me montra. Le Taranaut-lama qui regardoit le Teschou-lama comme le gardien de l'état, et l'oracle de la hiérarchie des lamas, lui fit passer les présens de l'impératrice, et la lettre qu'il en avoit reçue, afin qu'il l'éclairât de ses conseils sur un

objet si important. Le Teschou-lama ne se soucioit pas qu'on formât de grandes liaisons avec les Russes ; mais il dit qu'on pouvoit quelquefois traiter avec eux. En conséquence, on permit aux marchands russes de venir de temps en temps à Kharka, résidence du Taranaut-lama, et ils y font encore un commerce considérable par le moyen de leur agent. Ce commerce consiste principalement en peaux de marroquin à gros grains, qu'on prépare dans les provinces voisines et dans la partie de la Tartarie habitée par les Kalmouks. C'est aussi à Kharka que les Russes achètent, à grand compte, la plupart des magnifiques pelleteries qu'ils fournissent aux Chinois.

Peu après la conférence, dont je viens de rendre compte, il arriva à Teschou-Loumbou une troupe considérable de Tartares du Khumbak [1], qui venoient rendre hommage au lama, ce qui occupa beaucoup le régent pendant plusieurs jours de suite. Ces Tartares avoient amené deux ou trois cents chevaux, dont ils firent présent au lama. Ils lui offrirent aussi une grande quantité de belles pelleteries, de peaux de marroquin, et de sacs de beurre. Ces dons n'étoient qu'un tribut ordinaire ; car les sectateurs du

[1] Des Kalmouks.

lama, et sur-tout ceux qui viennent de loin, ne paroissent jamais devant lui, sans lui offrir des présens.

Ces tartares venoient d'un canton, qu'ils disoient être situé sur les bords de la rivière de Sulloum, à cinquante-deux journées de marche de Teschou-Loumbou. Or, en comptant les jours de marche à vingt milles chacun, il doit y avoir mille quarante milles [1] de distance. Voici, selon ce qu'on me dit, la route qu'ils se proposoient de suivre en s'en retournant. Ils devoient passer par Lassa, et s'y rendre en douze jours. Ensuite, il leur falloit dix jours pour aller de Lassa à Daum, et de Daum aux bords du Sulloum trente jours.

La première entrevue que j'eus avec le régent, après l'arrivée des pélerins tartares, eut lieu dans une salle, qui étoit au même étage que mon appartement, et ne s'en trouvoit séparée que par une étroite galerie. Ce fut là qu'on me conduisit d'abord, et j'eus de quoi m'y amuser, car il y avoit un nombre immense de petites statues, représentant les Dewtas et les saints que révère la religion de ces contrées.

[1] Ce sont des milles anglais, ce qui fait environ 520 lieues, ou 231 myriamètres un quart.

La galerie a environ quarante pieds de long, et fait face au sud-est. Elle est éclairée par un balcon placé dans le centre, et garni d'une légère balustrade et de rideaux de moire. Ces rideaux servent au besoin à empêcher le vent et le froid d'entrer. Vis-à-vis du balcon, c'est-à-dire dans la partie la plus apparente de la galerie, les images sont rangées en ordre sur des gradins qui s'élèvent depuis le plancher jusqu'à peu de distance du plafond. L'endroit où sont les gradins est fermé par un treillis en fer. Quelques-unes des statues qu'on voit là sont faites d'une composition métallique, qui, à la vue, ressemble beaucoup à la faïence de M. Wedgewood : mais la plupart sont d'airain, ou de cuivre doré. Elles ne sont point du tout mal faites. Elles offrent une grande variété de figures et d'attitudes, avec les attributs symboliques qui caractérisent les différens Dewtas et les héros de la mythologie indienne.

Tous les personnages remarquables de cette mythologie se trouvent dans la collection du lama, ainsi que me l'ont appris les gosseyns avec lesquels j'ai eu occasion de visiter encore plusieurs fois la galerie. Les idoles, me dit-on, ne sont pas toutes d'une égale sainteté. Il

y en a qui ne représentent que des hommes pieux dans leurs différens exercices de religion.

Tandis que j'étois à Teschou-Loumbou, je fus, par hasard, instruit de quelle manière on augmente cette collection. L'un des vieux gylongs, décoré du titre de lama, titre qui est le plus élevé auquel ces prêtres puissent prétendre, mourut dans un appartement peu éloigné de celui que j'occupois ; ce qui occasionna de longues et bruyantes cérémonies, des chants, des prières, des purifications. Son corps fut brûlé avec du bois de sandal, et ses cendres, recueillies avec soin, furent mises dans une petite statue d'airain, à laquelle on donna aussitôt place parmi les habitans sacrés de la galerie.

D'après cela, il est probable que cette galerie contient les dépouilles mortelles d'une longue suite de gylongs, qui, par leur sainteté, ont été jugés dignes de contribuer à l'orner, c'est-à-dire à remplir la cavité d'une petite statue. Ainsi, au Thibet, le mérite a un monument d'airain érigé à sa mémoire.

Teschou-Loumbou est célèbre par la manière dont on y fabrique les petites statues. Il y en a une manufacture considérable, dont les

chefs du monastère ont la direction, et qui ne reste jamais oisive. Mes amis les Thibétains me firent souvent faire la comparaison des images sorties de cette manufacture, avec celles qui venoient de la Chine, de Lassa et du Népaul; et j'avoue que je ne pouvois pas m'empêcher de donner de justes éloges à la supériorité des leurs.

Indépendamment de Soupoun-Choumbou, qui étoit le compagnon assidu du régent, je trouvai, auprès de ce prince, le jour que je le vis à côté de la galerie des images [1], un jeune lama, qui résidoit ordinairement à Luddauk. Après les cérémonies accoutumées et les premiers complimens, on nous servit du thé. Ensuite la conversation roula sur divers sujets.

Le régent qui, comme je l'ai déjà observé, aimoit beaucoup, et à faire part de ses lumières, et à s'instruire sur tout ce qui concernoit les pays étrangers, me fit plusieurs questions sur les forces, la richesse et l'étendue de l'Empire britannique. Il paroissoit prendre beaucoup d'intérêt à la guerre, qui ravageoit alors les deux mondes, et qui, en suspendant, en grande partie, le commerce

[1] Le 13 octobre.

général, rendoit les marchandises plus rares, et en augmentoit le prix. Je satisfis sa curiosité à ce sujet, autant que je le pus. Je lui racontai les principales causes de la querelle, entre l'Angleterre et les provinces d'Amérique, qui avoient été long-temps sous la domination anglaise. Je tâchai de lui donner une idée claire des motifs qui nous avoient engagés à entrer en guerre avec la France, guerre qui avoit porté le trouble dans le Carnate, interrompu les communications entre l'Inde et l'Europe, et couvert les mers de flottes rivales.

Ceux qui m'écoutoient, témoignèrent la plus vive surprise sur ce qu'une querelle particulière pouvoit ainsi allumer la guerre chez plusieurs nations, et répandre la discorde et la désolation jusqu'aux extrémités du monde. Cependant j'assurai le régent que le Bengale jouissoit encore d'une tranquillité profonde; et je lui dis que, d'après les nouvelles que j'avois reçues, j'étois assez heureux pour pouvoir lui annoncer le prompt rétablissement d'une paix générale.

Tandis que nous nous entretenions du commerce des différens pays, et des nombreux articles de première nécessité, ou de luxe, que chaque peuple reçoit des autres, le régent

admira singulièrement cet esprit d'entreprise qui anime la nation anglaise. Mais tout en fesant l'éloge de notre indomptable persévérance, il observa que, puisqu'un très-grand nombre d'anglais étoit forcé d'abandonner sa patrie, pour aller souvent s'exposer à mille dangers dans les climats les plus rigoureux, et parmi les peuples les plus incivilisés, on ne pouvoit en attribuer le motif qu'à quelque vice particulier qui existoit en Angleterre. Malgré cela, il dit que, d'après tout ce qu'il avoit vu et entendu, il étoit persuadé que la nation anglaise étoit l'une des plus hardies et des plus industrieuses du monde.

Pour expliquer la cause de cette ambition ennemie du repos, qui fait que mes compatriotes se répandent sur toute la surface du globe, je fus obligé de m'étendre un peu sur notre système d'éducation. Je dis au régent que cette éducation avoit sans cesse pour but de réveiller le génie, et de faire éclore les talens qui, sans cela, seroient, peut-être, restés à jamais dans l'engourdissement et dans l'oubli; mais qui, ayant une fois commencé à se développer et à se perfectionner, ne permettoient plus à leurs possesseurs, de languir dans une honteuse oisiveté. Je lui fis sentir que c'étoit

là ce qui fesoit que les enfans des familles les plus respectables d'Angleterre, pressés par la curiosité, non moins que par le désir d'acquérir des richesses, parcouroient toutes les parties du monde. Je lui dis que notre monarque, célèbre par son amour pour les sciences, et par l'encouragement qu'il donnoit aux entreprises utiles, avoit souvent fait équiper des vaisseaux à très-grands frais, pour les envoyer dans les mers les plus lointaines, découvrir de nouveaux pays; qu'il s'embarquoit sur ces vaisseaux des savans, des philosophes, dont le seul désir étoit d'acquérir et de répandre des connoissances nouvelles, et qui, pour cela, tentoient les plus laborieuses et les plus périlleuses entreprises. Enfin j'ajoutai que, dans ces voyages, on avoit découvert des terres et des peuples, dont l'histoire, ni la tradition, n'avoient jamais donné la moindre idée; et qu'en publiant la description de ces nouveaux pays, et leurs observations sur les peuples qui les habitent, les navigateurs avoient donné des lumières très-curieuses et très-importantes. Cela produisit, de la part du régent et de ceux qui étoient avec lui, une foule de questions et de remarques qu'il seroit trop long de répéter.

Les principes géographiques des Thibétains sont très-limités. Il me fut impossible de me former, avec quelque précision, une idée de l'ancienne étendue du Thibet, parce que les noms que le regent et ses amis donnoient aux divers lieux dont ils parloient, m'étoient inconnus, et qu'ils n'entendoient pas plus que ceux que je leur appliquois. Je ne fus pas plus heureux pour l'époque de leurs institutions religieuses. Leurs dates sont très-embrouillées, attendu qu'ils n'ont point d'ère spécifique, d'après laquelle ils fixent le cours du temps. Cependant le cycle de douze ans est en usage parmi eux, ainsi que dans la Tartarie occidentale. Ne pouvant pas se faire bien comprendre lorsqu'ils cherchoient à m'expliquer ces matières, ils me promirent un abrégé de l'histoire du Thibet, tiré de leurs annales.

Cet abrégé historique me fut effectivement remis. Mais comme j'étois resté trop peu de temps dans le pays, pour pouvoir acquérir une grande connoissance de la langue, il ne me fut pas possible d'entendre ce que cet écrit contenoit.

Toutefois ce présent me donna occasion de poursuivre notre conversation scientifique. Avant de quitter le régent, je lui fis quelques questions, dans l'espoir qu'il pourroit me don-

ner des éclaircissemens sur un fait qui intéressoit vivement ma curiosité.

Je demandai à ce prince s'il avoit connoissance d'une ancienne nation qu'on croyoit avoir habité très-anciennement les bords du lac Baïkal, dans l'intérieur de la Tartarie, et à qui quelques personnes s'étoient imaginé que l'Inde, l'Europe et le reste de la terre, devoient la connoissance des sciences et des arts. Mais si cette nation a existé, son nom et son histoire paroissent ensevelis dans l'oubli le plus profond.

La Sibérie et le lac Baïkal sont des noms également inconnus aux Thibétains. Cependant, en mettant sous les yeux du régent Kiachta, l'un des points qui séparent la Chine de la Russie, Kiachta, où se fait le commerce entre les deux empires, et qui est situé à l'extrémité du territoire russe, je parvins à indiquer à ce prince le pays sur lequel je voulois fixer son attention.

En se rendant à la Chine, Soupoun-Choumbou avoit passé par Kharka, résidence du Taranaut-lama, dans le pays des Kilmâks [1]. Il avoit parcouru les bords du lac Baïkal, et vécu assez long-temps parmi les Tartares sep-

[1] Kalmouks.

tentrionaux. Il me dit que le lac Baïkal étoit fameux par les perles qu'il produisoit et qui étoient très-grosses, mais d'une couleur terne et d'une forme inparfaite, et par conséquent peu estimées. Il ajouta que le voisinage de ce lac étoit peu habité, et qu'il n'y avoit jamais entendu parler d'aucun monument qui portât les moindres traces d'une haute antiquité. Soupoun-Choumbou observa, en même temps, qu'à mesure qu'on avançoit vers le nord, on trouvoit les Tartares de ces contrées plus ignorans et moins civilisés que ceux du côté du sud. Enfin il m'assura que ces déserts n'étoient habités que par des hordes errantes, qui vivoient sous des tentes, et qui avoient les maisons tellement en horreur, qu'elles n'y entroient jamais qu'avec la plus grande répugnance.

Ce préjugé est, dit-on, l'effet de la crainte qu'ont ces Tartares de voir les maisons s'écrouler sur eux; crainte qui doit, peut-être, son origine aux désastres qu'ont anciennement produits de grands tremblemens de terre. On y en ressent encore souvent de légères secousses, quoique ce pays soit bien éloigné du volcan qui les occasionne, et qui est situé dans l'île d'Analashka, à l'extrémité de la Tartarie orientale.

Une autre cause peut aussi avoir produit cette répugnance des Tartares pour les demeures stables. Peut-être n'est-elle que l'effet de la terreur que leur inspirent les maladies contagieuses, et principalement la petite vérole, qui fait souvent parmi eux d'affreux ravages, parce qu'ils n'essaient jamais d'employer aucun remède pour en atténuer les effets, et qu'ils abandonnent entièrement au hasard et à la nature ceux d'entr'eux qui en sont attaqués. Tout ce qu'ils savent faire en pareil cas, c'est de fuir les lieux où règne la maladie, et, encore une fois, peut-être est-ce ce qui leur a fait adopter un genre de vie, qui leur permet de changer à tout moment de résidence.

Ainsi l'on voit encore de nombreuses tribus de Tartares vivre sous des tentes, errer avec leur bétail, et n'avoir presque d'autre moyen de subsistance que le produit de leurs troupeaux. Ils se nourrissent ordinairement de lait, et le préparent de différentes manières. Ils s'adonnent aussi quelquefois à la chasse; et, en dépit de leurs préjugés religieux, souvent la chair de leurs chevaux et de leurs vaches leur sert à défaut d'autres alimens. On dit même qu'ils mangent, de temps en temps, des dromadaires et des ânes, quoiqu'ils aient

un grand respect pour ces animaux, à cause de leur patience et de la manière dont ils résistent à la fatigue.

Toutes mes questions et mes recherches n'ont pas pu me faire découvrir si ces Tartares conservent quelqu'écrit, ou quelque tradition, qui parle d'un ancien peuple, habitant du nord, et célèbre par ses connoissances. L'opinion qu'ils adoptent en général, est, ainsi que me l'ont plusieurs fois répété le régent du Thibet et Soupoun-Choumbou, que les sciences et les arts sont originaires de la ville sacrée de Benarès, ville qu'ils révèrent, non-seulement comme la source et le centre du savoir, mais comme le berceau de la religion. C'est de là qu'ils croient que dérivent les connoissances répandues parmi les divers peuples de la terre, et qu'est sorti le premier rayon de lumière, auquel ils doivent leurs institutions religieuses et civiles.

Les anciens apôtres de la foi qu'ils professent, sortirent, dit-on, de cette ville sacrée; et après s'être avancés vers l'est, et avoir traversé l'empire de la Chine, ils dirigèrent leurs pas vers les contrées de l'Europe. Les Thibétains font remonter l'origine de leur instruction dans les sciences et dans la religion

à une époque bien plus ancienne que celle où l'Europe commença à être éclairée. Cependant ils sont assez justes pour sentir leur infériorité actuelle, et pour avouer que les habitans de l'Europe ont surpassé de beaucoup ceux de l'Asie. Ils attribuent l'inégalité des progrès que les diverses nations ont faits dans les arts, à la différence des climats et aux différens degrés d'application qu'ont exigés des besoins et des convenances locales. Quant à eux, ils croient que, pour ce qu'il y a de nécessaire et d'utile dans les arts, ils en savent assez relativement à leur situation et à leurs moyens.

L'on ne doit guère espérer de trouver des savans profonds et d'habiles artistes dans un pays qui n'a presque pas de rapports avec les nations étrangères, et qui est séparé du reste du monde, d'un côté par l'Imaüs, et de l'autre par les vastes et stériles déserts de Cobi. Il faut encore moins chercher des savans et des artistes dans des régions plus septentrionales, que des ténèbres épaisses couvrent la moitié de l'année, et dont les malheureux habitans sont forcés de se retirer dans de profondes cavernes pour se mettre à l'abri de l'inclémence des airs. Il est même possible que, dans ces climats, les facultés de l'esprit

soient, jusqu'à un certain point, engourdies par l'effet de ce froid terrible qui suspend les progrès de la végétation. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que les habitans y sont condamnés à travailler continuellement pour se procurer des moyens foibles et précaires de supporter leur existence animale.

Pour me prouver combien la connoissance des lettres étoit ancienne au Thibet, le régent et ses amis comparoient les caractères de leur alphabet avec ceux du sanscrit. Ils me dirent qu'à la vérité les leurs avoient été tirés de ces derniers; mais qu'on en avoit un peu changé la forme, en les appliquant à une langue différente. Toutefois les caractères dans lesquels sont imprimés leurs livres sacrés, et qu'ils appellent *uchens*, ressemblent beaucoup à ceux du sanscrit. Ils diffèrent autant des caractères qu'ils nomment *umins*, et dont ils se servent pour leur correspondance et leurs affaires, que nos lettres majuscules diffèrent de nos caractères ordinaires.

Je crus qu'il étoit temps de terminer un entretien qui avoit duré bien plus qu'aucun autre de ceux que j'avois eus jusqu'alors avec le régent. Ce prince m'annonça que, des affaires d'état exigeant qu'il fît un voyage vers

les frontières occidentales du Thibet, il partiroit le lendemain, et qu'en même temps il iroit prendre les bains chauds, que le dérangement de sa santé lui rendoit nécessaires. Il me dit qu'il seroit bientôt de retour, et qu'en attendant il me recommanderoit aux soins de Soupoun-Choumbou, qui me verroit fréquemment, et à qui je ne devois pas hésiter de demander toutes les choses dont j'aurois besoin.

Malgré cela, l'obligeante attention du régent ne lui permit pas de partir sans nous pourvoir, M. Saunders et moi, de tout ce qu'il croyoit nous être nécessaire. Avant que nous prissions congé de lui, il nous donna à chacun un habillement complet, fait à la mode du pays. C'étoit une robe de satin, doublée d'une superbe fourrure, avec une paire de grandes bottes de marroquin à gros grain. Certes, l'hiver qui s'avançoit à grands pas, nous fesoit sentir qu'un changement de vêtement nous deviendroit bientôt indispensable. Le froid étoit déjà si fort, que l'eau que nous laissions chez nous la nuit dans des vases découverts, ne fesoit, le matin, qu'une masse de glace. En exposant de la crême à l'air, j'avois tous les jours de quoi faire un excellent déjeûné.

Nous prîmes enfin congé du régent, qui,

au moment que nous sortions de la salle, se leva avec Soupoun-Choumbou et le lama de Luddauk. Je fus, en même temps, averti que le régent étoit dans l'intention de m'honorer d'une visite avant son départ. Je ne pouvois pas douter que la curiosité n'eût beaucoup de part à cette marque d'honnêteté. Aussi j'essayai de satisfaire le prince en exposant à ses yeux toutes les machines et tous les instrumens que j'avois apportés, et qui, différant de tout ce qu'on avoit dans le pays, devoient attirer son attention.

Dès que le régent se présenta pour entrer chez nous, les deux battans de notre porte s'ouvrirent ; et l'un des premiers objets qui frappa les regards du prince et de sa suite, fut un lit de camp en fer, avec des rideaux, des matelas et une courte-pointe à l'européenne.

La commodité de nos lits élevés à une certaine hauteur, est absolument inconnue aux Thibétains. Pour se coucher, ils étendent sur le plancher un épais matelas, composé de deux parties couvertes d'une toile qui les tient jointes ensemble, ce qui fait que, pendant le jour, on relève une moitié du matelas sur l'autre, et alors ce matelas sert de siége. Les voyageurs

portent ordinairement leur matelas avec eux, et l'étendent par-tout où ils veulent se reposer. L'on peut dire littéralement d'un Thibétain, que, quand il veut voyager, il prend son lit et marche.

Mais ce qui excita l'admiration du régent et de ses amis, ce fut un grand nombre d'ouvrages de mécanique et d'instrumens de mathématiques et d'optique. La nouveauté et l'usage de toutes ces choses les surprirent également.

Ils ne pouvoient pas revenir de leur étonnement, en découvrant, par le moyen d'un télescope à réflexion, des objets qui n'étoient pas visibles à l'œil nu, et en distinguant leur grandeur, leur figure et leur couleur.

Tandis que la plupart de mes hôtes étoient occupés à examiner les divers objets que j'avois offerts à leurs regards, le jeune lama de Luddauk me prit la main avec un air rusé, mais aimable, et, me priant de l'ouvrir, considéra attentivement les lignes qui y étoient tracées. Je consentis volontiers à faire ce qu'il demandoit, parce que je ne redoutois pas beaucoup ses profondes connoissances dans l'art de la chiromancie. Il eut l'honnêteté de ne me prédire que des choses heureuses.

Nos gens avoient mis le couvert, de sorte que nos ustensiles de table furent aussi l'objet de l'étonnement du régent et de sa société; et comment ne l'auroient-ils pas été, puisque notre manière de servir les mets et de manger, diffère si essentiellement de la leur? D'ailleurs, autant que j'ai pu l'apprendre, les Thibétains ne sont point dans l'usage de se réunir pour prendre leur repas. Ils mangent toujours chacun en particulier, et ils n'ont pas d'heure fixe pour se mettre à table. Ce n'est que leur appétit qui règle le moment où ils se font servir.

Ils regardent comme un acte très-méritoire de satisfaire le besoin de la soif. Aussi, à toute heure du jour, ils font servir à ceux qui viennent les voir, non-seulement de ce mélange de thé, de beurre et de farine, dont j'ai fait la description, mais du chong et de l'arra. On en présente dès le commencement de la visite, et un peu avant qu'elle se termine. Je vis bientôt que c'étoit un honnête avertissement pour les ennuyeux. Ainsi, dans l'Indostan, lorsqu'on veut les congédier, on leur apporte de l'attar de rose et du pawn. Le pawn [1] est composé de deux ou trois feuilles

[1] *Tambuli*, en sanscrit.

d'une plante aromatique, qu'on appelle *bêtel*, dans lesquelles on enveloppe divers ingrédiens, les uns piquans et échauffans [1], les autres âpres et astringens [2]. On y mêle aussi un peu de kut [3] et de chaux de coquillage. La chaux sert, non-seulement à relever le goût du pawn, mais elle a un autre mérite, dont on fait plus de cas, celui d'ajouter beaucoup à la propriété qu'a cette composition de rougir les gencives et les lèvres.

Le pawn a, dit-on, l'avantage de faciliter la digestion, de dissiper les flatuosités, et d'être éminemment stomachique. Il parfume l'haleine, laisse un goût agréable dans la bouche, excite la soif, et, en même temps, rend l'eau qu'on boit, délicieuse.

Enfin les propriétés qu'on attribue au pawn, sont innombrables. C'est une de ces choses que ceux qui aiment à boire de l'eau fraîche, ont bien droit de se permettre, et qui leur convient merveilleusement. Aussi n'est-il pas étonnant que les Indiens des premières classes

[1] Des clous de girofle, de la muscade et de la cannelle.

[2] La noix d'arèque.

[3] C'est de la terre du Japon, avec le suc épaissi d'une plante appelée *chadira*.

de

de la société comme des dernières, en fassent le plus grand cas. Dans toutes les visites de cérémonie ou de compliment, le maître de la maison ne manque pas de le faire présenter à tous ceux qu'il reçoit; mais ordinairement cela n'a lieu qu'au moment de se séparer; de sorte que lorsqu'on demande l'*attar* et le *pawn*, ceux qui font la visite savent que c'est une manière polie de les congédier, et, en conséquence, se préparent à sortir.

La visite que je rendis au régent, et celle que daigna me faire ce prince, durèrent si long-temps, que lorsquelles furent finies, la journée étoit déjà fort avancée.

CHAPITRE XV.

DÉPART DU RÉGENT. — ÉGYPTE. — EUNANI. — SINGHI. — SYMBOLE DU LION EMPLOYÉ EN ÉGYPTE ET AU THIBET. — RESPECT SUPERSTITIEUX POUR LES PHÉNOMÈNES CÉLESTES. — COUR DE LA CHINE. — SPECTACLES DONNÉS AU LAMA. — POSITION GÉOGRAPHIQUE ET DESCRIPTION DE TESCHOU-LOUMBOU. — SCHIGATZI-JEUNG. — LUDDAUK. — MONTAGNE SITUÉE DERRIÈRE TESCHOU-LOUMBOU. — BURHAMPOUTER. — PIRATES. — GANGE. — CLIMAT DU THIBET. — USAGE DE LA VIANDE CRUE.

LE lendemain[1] de la visite que m'avoit rendue le régent, ce prince quitta le monastère de Teschou-Loumbou long-temps avant le point du jour. Il est à remarquer qu'au Thibet comme dans le Boutan, les hommes qui occupent les premières places, voyagent presque toujours la nuit. Cet usage vient de ce qu'ils ne veulent pas être aperçus, de peur

[1] Le 14 octobre 1783.

d'occasionner des embarras aux habitans des campagnes, qui, pour leur rendre des honneurs, s'empresseroient de quitter leurs occupations.

Le jour qui suivit celui du départ du régent, Soupoun-Choumbou me fit inviter à le joindre dans la salle attenante à la galerie des idoles. Je l'y trouvai avec le trésorier de l'état. Nous nous entretînmes de diverses choses, et principalement de l'Egypte et des lions, dont Soupoun-Choumbou aimoit beaucoup à parler.

L'Egypte, dans la langue du Thibet, se nomme *Eunani*, et les lions *singhi*. Il paroît qu'il y a eu anciennement de grandes relations entre ces deux pays. Les Thibétains ne parlent encore de l'Egypte qu'avec une sorte de respect. Peut-être est-ce à l'Egypte qu'ils doivent la vénération qu'ils ont pour le roi des animaux, vénération que prouvée videmment la place distinguée qu'il occupe dans tous leurs édifices religieux.

Il n'est pas un seul de ces édifices, où l'on ne voie sortir de chaque angle une tête de lion, à la mâchoire inférieure de laquelle pendent des cloches. Il y a aussi des têtes de lion à toutes les parties saillantes des murs du

palais. Certainement le lion ne se trouve dans les forêts d'aucun des pays voisins du Thibet. On dit qu'il y en a sur les bords du lac Maunseroré : mais c'est un rapport mensonger, qui a, sans doute, pour but d'inspirer plus de respect pour les sources du Gange et du Burhampouter.

Le lion habite des climats plus chauds que celui des bords du Maunseroré. Les sables brûlans de la Nubie, de l'Ethiopie et de l'Arabie, sont le séjour qui lui convient le mieux. Si jamais cet animal a fréquenté le voisinage du Maunseroré, c'étoit dans le même temps qu'il existoit, ainsi que dans les contrées adjacentes, de ces monstres énormes, dont on trouve encore une grande quantité d'os dans différentes parties de la Tartarie et de la Sibérie, et qui prouvent clairement qu'une grande convulsion de la nature a changé la face du globe. Mais, quoi qu'il en puisse être, le lion est encore très-respecté des Thibétains, et il est impossible de dire comment il a obtenu cet honneur.

Les questions que me firent Soupoun-Choumbou et le grand trésorier, me conduisirent de la zone torride à la zone glacée. Ils étoient très-étonnés de m'entendre assurer

qu'une partie du globe étoit éclairée, pendant la moitié de l'année, par le soleil, et restoit dans les ténèbres pendant l'autre moitié. Ils me parlèrent beaucoup des comètes et des éclipses, phénomènes qu'ils ne considéroient que comme des avant-coureurs des événemens heureux ou malheureux.

Je leur dis que nous ne regardions les éclipses, et même les comètes, que comme l'effet naturel des révolutions célestes, et que leur apparution étoit calculée avec la plus grande précision plusieurs années avant qu'elle eût lieu. Mais c'eût été en vain que j'aurois tenté d'ébranler leur foi à cet égard. Rien n'auroit pu les engager à effacer de leur calendrier le pronostic des jours heureux et malheureux, ni les empêcher de croire qu'une éclipse présageoit du mauvais temps pour le quatrième ou le sixième jour après qu'elle avoit eu lieu.

Ils me demandèrent comment nous comptions les années, et si la computation que nous avions adoptée, correspondoit, comme la leur, aux signes du zodiaque et au cycle de douze ans.

Soupoun-Choumbou sembloit vouloir prétendre qu'en fait d'astronomie, les Chinois égaloient les Européens. Mais je crus que je

pouvois, sans partialité, réclamer la préséance pour nos astronomes. Je l'assurai que les Chinois devoient la plus grande partie de ce qu'ils savoient en astronomie, à des missionnaires européens, et qu'au moment où je parlois, un de ces missionnaires [1] occupoit encore le premier rang parmi les astronomes chinois. Pour me prouver l'ancienneté des connoissances astronomiques des Chinois, Soupoun-Choumbou me promit de me donner un exemplaire du livre où ils marquoient jadis les éclipses. Il m'a tenu, depuis, sa parole : mais je n'ai pas pu avoir une explication satisfesante de ce que contient ce livre.

Les sources chaudes de *Brahma-Kound* [2], situées près de Chittagong [3], devinrent un moment l'objet de notre conversation. On voit souvent, ainsi que je l'ai déjà observé, de la flamme au-dessus de leurs eaux, et cette flamme provient, sans doute, de la combustion

[1] Le respectable et savant Amiot, qui est mort à Péking il y a environ deux ans. (*Note du traducteur.*)

[2] Ce mot signifie *fontaines de Brahma.*

[3] Chittagong est la province la plus orientale du Bengale. La rivière de Naaf la sépare du royaume d'Arracan, qui fait aujourd'hui partie de l'empire des Birmans. (*Note du traducteur.*)

spontanée du gaz méphitique; mais les Indous et les Thibétains l'attribuent à une tout autre cause, et les discours de Soupoun-Choumbou me confirmèrent que ces sources étoient sacrées pour eux.

Ce Thibétain me parla du royaume d'Asam et de ses habitans, et il me laissa entrevoir que le Thibet n'avoit pas beaucoup de rapports avec eux. Cependant les Thibétains ont un certain degré de vénération pour un grand lac qui se trouve sur la frontière orientale du royaume d'Asam, et que forme, je crois, le Burhampoutes, en se précipitant des montagnes dans la plaine.

Dans l'entrevue que j'eus, le 15 octobre, avec Soupoun-Choumbou et le grand trésorier, j'étois vêtu du chaud et magnifique habillement de satin brodé dont m'avoit fait présent le régent. Les deux thibétains me dirent, à cette occasion, qu'il falloit bien prendre garde à ne pas m'exposer à avoir froid, et que le régent leur avoit donné ordre de ne me laisser manquer de rien, et de faire tout ce qui dépendroit d'eux pour que je fusse satisfait. Ils m'assurèrent en même temps qu'ils seroient charmés de pouvoir souvent s'entretenir avec moi.

La première fois que je revis Soupoun-Choum-

bou, il me parla des palais, des maisons de plaisance et des jardins de l'empereur de la Chine, ainsi que des fêtes que ce monarque avoit données au Teschou-lama, tandis qu'il étoit à sa cour.

La première chose dont il me fit la description, étoit un feu d'artifice qui fut tiré à l'occasion de la nouvelle année, et qui excita singulièrement l'admiration du lama et de toute sa suite. Ce spectacle dura trois jours de suite, pendant lesquels le lama et l'empereur lui-même y assistèrent fréquemment.

L'extrême magnificence de quelques-uns des jardins impériaux avoit fait une forte impression sur l'esprit de Soupoun-Choumbou. Il me dit qu'il avoit vu, dans l'un de ces jardins, un grand canal, autour duquel étoient des figures gigantesques représentant les douze signes du zodiaque, et que chacune de ces figures, au moment que le soleil entroit dans le signe qui lui étoit analogue, produisoit une fontaine qui jaillissoit jusqu'à ce que cet astre passât dans le signe suivant [1].

[1] Lord Macartney et sir George Staunton, qui parcoururent une partie des vastes jardins de l'empereur de la Chine, ne virent pas, sans doute, ce canal, car la relation de leur voyage n'en fait pas mention. (*Note du traducteur.*)

Soupoun-Choumbou vit aussi, dans l'un des jardins de l'empereur, une vaste ménagerie, remplie d'animaux rares et curieux, parmi lesquels il y avoit des tigres, des léopards, des ours, des daims et des sangliers. Il me dit que l'empereur avoit fait construire, sur un des lacs de ses jardins, un vaisseau armé de canons, et semblable en tout à un vaisseau de guerre du premier rang, et qu'on avoit tiré ces canons pour donner au Teschou-lama et aux autres thibétains l'idée d'un combat sur mer.

L'empereur fit faire aussi, devant le lama et les personnes de sa suite, divers exercices de cavalerie, dans lesquels, me dit Soupoun-Choumbou, les Chinois montroient beaucoup d'adresse et d'agilité[1].

L'obligeant Sadick ne me fesoit la description des fêtes données au lama, tandis qu'il

[1] Il y a probablement ici un mal-entendu. Ce ne sont point des Chinois, mais des Tartares Mantchoux qui composent la cavalerie de l'empereur de la Chine, et qui, dit-on, sont singulièrement adroits. Ils montent à cheval de droite et de gauche, et courent au grand galop, sans étriers, et la face tournée, tantôt vers la tête du cheval, tantôt vers la queue. (*Note du traducteur.*)

étoit à Zhé-hol [1], que pour m'empêcher de prendre de l'ennui. Je l'écoutois avec non moins de plaisir que d'attention; il passoit pour avoir beaucoup d'esprit et de connoissances, et c'étoit véritablement à ses talens qu'il devoit la haute faveur dont il avoit joui sous le dernier Teschou-lama, ainsi que celle dont il jouissoit sous le régent. Celui-ci ne lui étoit pas moins attaché que ne l'avoit été le lama son frère.

Mon grand télescope à réflexion fut cause que Soupoun Choumbou me rendit visite dans la soirée du dimanche, 19 octobre. Je lui fis voir, avec cet instrument, plusieurs choses que l'œil nu ne pouvoit découvrir. Mais une chose qui, je l'avoue, m'étonna un peu, c'est que ce thibétain connoissoit fort bien les satellites de Jupiter et l'anneau de Saturne. Il m'apprit que toutes les principales planètes étoient regardées par lui et par ses compatriotes, comme le siége de quelqu'un des objets de leur vénération. C'est même à cela que les Thibétains attribuent la splendeur de ces planètes; ils croient qu'elles font leur révolution, ainsi que l'astre du jour, autour de la

[1] Capitale de la Tartarie chinoise.

montagne imaginaire de Soumerou, dont, suivant eux, le haut sommet est le séjour du chef de tous les dieux.

Cette idée suffit pour montrer quelles sont les bornes et la nature de leurs progrès dans les sciences ; elle montre qu'il y a, à cet égard, beaucoup d'analogie entr'eux et leurs voisins méridionaux, et que leurs connoissances dérivent d'une source commune. Il paroît certain que, dès la plus haute antiquité, il y a eu beaucoup de relations entre l'Inde et le Thibet. Les divers entretiens que j'ai eus avec le régent, avec Soupoun-Choumbou, et avec plusieurs autres personnes, prouvent, ainsi que je l'ai déjà fait entendre, que l'opinion générale des Thibétains est que leurs sciences et leur religion leur sont venues de l'occident. Je ne sais pas si le premier lama, fondateur de leur religion, sortoit de Gya [1] ou de Benarès [2] ; mais Benarès est encore, je le répète, l'objet de leur respect et de leur admiration.

L'absence du régent me donna beaucoup plus de liberté et me laissa le temps de satisfaire ma curiosité, en parcourant les environs de Teschou-Loumbou. Je vais donc

[1] Dourgidin.

[2] Ourounassé.

rapporter ici, sans me soumettre à un ordre méthodique, quelques-unes des observations les plus importantes que je fis sur l'état du pays, ainsi que sur les mœurs et les opinions de ses habitans.

Teschou-Loumbou, qu'on nomme aussi *Lubrong*, est la résidence ordinaire du Teschou-lama, et la capitale de la partie du Thibet soumise à son autorité. Ce lieu est situé par les 29 degrés 4 minutes 20 secondes de latitude nord [1], et par les 89 degrés 7 minutes de longitude, à l'est du méridien de Greenwich.

Teschou-Loumbou est un grand monastère composé de trois à quatre cents maisons habitées par des gylongs. Il y a, en outre, beaucoup de temples, de mausolées, et le palais du souverain pontife, dans lequel résident tous les officiers ecclésiastiques et civils attachés à la cour. Ce monastère est renfermé dans le

[1] Cette latitude a été déterminée d'après six observations de la hauteur du soleil, faites avec un sextant de cuivre et un horizon artificiel de Ramsden.

29° 4' 20'' lat. n. de Teschou-Loumbou.	89° 7' long. est de Teschou-Loumbou.
22 35 . . . . de Calcutta.	88 35 . . . . de Calcutta.
6° 29 20 au n. de Calcutta.	32 . . à l'est de Calcutta.

vaste creux d'un rocher très-élevé, ouvert du côté du midi. Les bâtimens sont tous en pierre, et il n'y en a aucun qui ait moins de deux étages. Les toits en sont plats et garnis d'un haut parapet en terre et en fascines, dont le bas est saillant et forme une corniche revêtue de maçonnerie. Ce fascinage a trois ou quatre pieds de profondeur, et l'extérieur en est fait avec tant de soin, qu'à une certaine distance, il ressemble à de la maçonnerie. Il est peint en brun foncé, usage généralement adopté dans ces contrées pour distinguer les édifices religieux; et cette couleur, contrastant avec la blancheur des murailles, produit un effet très-agréable.

Il m'a été impossible de savoir pourquoi les parapets sont en fascines. Peut-être est-ce par des motifs d'économie, peut-être est-ce pour que le toit ait moins de pesanteur; peut-être enfin est-ce pour que, dans les temps d'un dégel soudain, la neige qui charge les toits, filtre plus facilement à travers les fascines, qu'elle ne pourroit couler à travers des gouttières qui se boucheroient souvent. Si je n'avois vu cela que dans des villes frontières et dans des forteresses, j'aurois pu croire que comme, dans ces contrées, on ne

fesoit point usage d'armes à feu, cela étoit destiné à servir de retranchement aux assiégés, et à retenir les lances et les flèches des assaillans qui les auroient ramassées et employées plus d'une fois, si elles avoient été repoussées par une muraille solide. Mais, supposé que ce soit là la cause qui a fait construire les parapets en terre et en fascines, les Thibétains n'en conviennent pas. En cessant d'avoir lieu, le motif a été oublié; et la structure de ces parapets continue à être en usage et est singulièrement estimée comme ornement et décoration.

Toutes les maisons de Teschou-Loumbou ont des fenêtres, dont la principale est dans le centre et forme un balcon assez avancé; elles ne sont fermées ni avec des volets, ni avec des châssis; mais avec des rideaux de moire noire. Le principal appartement est au second étage; et au-dessus, est une trappe qu'on ouvre et qu'on ferme à volonté, soit pour donner du jour, soit pour profiter de la douce chaleur du soleil, lorsque cet astre paroît dans la rigoureuse saison de l'hiver.

Le haut des murs est décoré de ces ornemens cylindriques, que j'ai décrits en parlant du mausolée du Teschou-lama. Quelques-uns

de ces ornemens sont unis et couverts de drap noir avec des croix de toile blanche. D'autres sont en cuivre doré ; et les Thibétains ont été très-somptueux à cet égard, sur-tout dans le palais de Teschou-Loumbou, et dans les mausolées ; aussi le monastère, vu de la plaine, présente un aspect de la plus grande magnificence.

La plaine de Teschou-Loumbou est parfaitement unie, et environnée de montagnes de rocher. Elle s'étend du nord au sud, et a quinze milles dans sa plus grande longueur. Son extrémité méridionale est large d'environ cinq ou six milles. Le côté du nord est plus étroit. Le roc qui la borne au midi, et sur lequel le monastère est situé, occupe toute sa largeur, et ne laisse qu'un étroit défilé entre lui et les montagnes qui s'étendent à l'est. C'est dans ce défilé que le Païnomtchieu, après avoir arrosé la plaine, passe pour aller, à peu de distance, se jeter dans le Burhampouter. Il y a aussi un chemin qui suit les bords de la rivière.

La forteresse de Schigatzi-Jeung est bâtie sur une pointe du rocher, et domine le défilé. Il y a plusieurs autres passages entre les montagnes qui entourent la plaine. Les grands chemins ne passent sur aucune de ces montagnes.

Ils suivent tous les sinuosités de leur base, et par conséquent n'ont point de pente.

Des fenêtres de mon appartement, je voyois devant moi la route du Boutan et du Bengale ; à ma droite, celles qui conduisent à Luddauk, à Cachemire, aux différentes mines de plomb, de cuivre, de cinabre et d'or, à Tingni-Maïdan, et dans le Népaul ; et à ma gauche, les chemins de Lassa et de la Chine. Du côté du nord, est situé le territoire du Taranaut-lama, limitrophe de la Russie et de la Sibérie. Ce lama a une grande influence sur les différentes hordes de Kilmâks, qui sont ces mêmes Tartares que les Européens appellent Kalmouks.

La roideur des montagnes qui environnent la vallée de Teschou-Loumbou, est vraiment remarquable. Elles sont presqu'à pic ; et le roc qui les compose, a la couleur du fer rouillé. Les effets du froid les ont fendues, au point que le vent en détache souvent des blocs, qui s'accumulent à leur base, et y forment déjà une espèce de chaussée assez unie. Leurs sommets semblent avoir été escarpés par la main des hommes, et garnis d'un parapet perpendiculaire. Elles me parurent entièrement dépouillées de verdure ; mais c'étoit, sans doute, à cause de la saison.

La

La forme singulière de ces montagnes produit un inconvénient qui, dans le temps sec, c'est-à-dire depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de mai, est excessivement désagréable pour les habitans des environs. Ce sont des tourbillons de vent qui élèvent fréquemment la poussière en colonnes énormes, tantôt dans une partie de la vallée, tantôt dans l'autre, et qui, lorsqu'elle est à la hauteur des montagnes, la dispersent dans l'air. C'est la seule chose qui trouble la pureté de l'atmosphère. Depuis le point du jour jusqu'au crépuscule, on ne voit pas une seule vapeur obscurcir l'horizon; et quand il n'y a pas de poussière dans l'air, le ciel est d'une clarté, d'un brillant qui fatigue l'œil.

Le rocher de Teschou-Loumbou est beaucoup plus élevé que tous ceux qu'on voit dans les environs. Le monastère est bâti un peu au-dessus de sa base; de sorte que, dans la saison du froid, il est abrité contre la violence des vents de nord-ouest, tandis qu'en même temps le soleil, déclinant vers le sud, le frappe de ses rayons, et le fait jouir des avantages d'une chaleur naturelle. J'aperçus sur ce rocher, ou du moins dans les endroits le plus favorablement exposés, un petit reste de ver-

dure. Il y avoit même quelques buissons, qui avoient attiré un petit nombre de daims, que je vis bondir à l'entour.

J'essayai de gravir sur le sommet du rocher: mais, lorsque j'y arrivai, mon attente fut bien trompée. Je ne vis de tous côtés que des vallées étroites et stériles, des sommets pelés, et je sentis un froid très-piquant, qui me prouva que ce lieu étoit absolument inhabitable. Peut-être que, dans une autre saison, il m'auroit paru tout différent. Dans celle où nous étions alors, tout le Thibet se ressentoit déjà des rigueurs de l'hiver; les arbres y avoient perdu leur feuillage; les hautes montagnes y étoient chargées de neige, et la nature n'y offroit qu'un aspect de langueur et de mort.

Du haut du rocher de Teschou-Loumbou, la vue se promène au loin sur les autres montagnes. Cependant, quoique je susse, à n'en pas douter, qu'il y avoit des villages considérables et de nombreux habitans, je n'y découvris pas la moindre trace de population. Ceux qui s'établissent sur les flancs de ces montagnes, choisissent toujours les expositions les plus agréables, et sur-tout les plus abritées.

En portant mes regards du côté du nord,

j'eus la satisfaction de contempler ce fleuve fameux, que nous connoisons sous le nom de *Burhampouter* [1], et que les Thibétains appellent *Erechoumbou.* Il coule dans un vaste canal; et dans les endroits où l'inégalité du terrain semble s'opposer à son cours, il s'est ouvert plusieurs passages, et a formé une multitude d'îles. Je viens de dire qu'il avoit un large lit. C'est ainsi, du moins, qu'il me parut du haut de la montagne de Teschou-Loumbou: mais on m'assura ensuite que son principal canal étoit étroit, profond, et que dans aucun temps on ne pouvoit le passer à gué.

Là, il reçoit les eaux tributaires du Païnomtchieu, dont je vis les sources en entrant dans le Thibet, et dont je suivis le cours jusqu'en cet endroit. En cessant de couler seul, le Païnomtchieu perd son nom, ainsi que beaucoup d'autres rivières affluentes qui, venant les unes du côté du nord, les autres du côté du sud, grossissent singulièrement le Burhampouter, avant qu'il passe à Lassa, et par conséquent avant qu'il traverse les montagnes qui séparent le Thibet du royaume d'Asam. Dans ce der-

[1] L'on a vu plus haut qu'en sanscrit ce nom étoit *Brahma-poutra*, c'est-à-dire *né* ou *descendant de Brahma.*

nier pays, le Burhampouter est encore considérablement augmenté par les eaux sacrées de Brahma-kound [1]. Ensuite il entre dans le Bengale, au-dessous de Rangamatty, et se montre aux yeux des Indous avec toute la majesté d'un des plus grands fleuves du monde.

De là le Burhampouter va confondre ses eaux avec les eaux fraternelles du Gange. Ces fleuves ont une même source, et se réunissent au-dessus de leurs embouchures. Après leur jonction, ils prennent le nom de *Megna* ou de *Poudda*, et courent ensemble vers la mer, qui remonte vers eux par un nombre immense de canaux, pour mêler ses ondes avec les leurs. Les canaux que forme la mer, pour recevoir les eaux du Burhampouter et du Gange, entrecoupent un vaste territoire, qu'on appelle les Sundrabunds, territoire dépourvu d'habitans, mais fameux par la beauté de ses forêts.

Les méandres de cet inextricable labyrinthe servent à quelques navigateurs de l'intérieur, lorsqu'une longue sécheresse a interrompu la navigation des autres canaux du fleuve. Mais ce passage ne peut être tenté que par ceux qui connoissent bien le pays. Il faut, d'ailleurs, quand on s'y hasarde, avoir soin d'emporter

[1] Fontaines de Brahma.

une suffisante quantité de vivres et d'eau, car il est impossible d'y en trouver. Il faut, surtout, se bien tenir en garde contre les dangers dont on y est menacé, et par les bêtes féroces qui peuplent les forêts, et par des hommes, non moins sauvages, non moins féroces, qui y sont répandus.

Il y a aussi là un grand nombre de pirates qui se mettent en embuscade dans les canaux. Ils ont des bateaux longs, étroits et fort bas, armés de trente à soixante avirons, avec lesquels ils fendent l'onde avec tant de rapidité, qu'il est impossible que ceux qui ont des bâtimens d'une autre espèce, puissent leur échapper.

L'on ne peut pas songer à débarquer dans ce pays; car le grand tigre est le souverain dévastateur de ces contrées qui, quoique la végétation y soit extrêmement abondante, n'offrent pas un endroit qui semble propre à la demeure de l'homme. On y trouve, malgré cela, des habitans des bords de la mer, qui s'y livrent à l'occupation lucrative, mais périlleuse, de couper du bois. S'ils ont alors le malheur de troubler le repos du redoutable tyran de ces forêts, ou de se trouver sur ses pas, ils sont sûrs que la perte de leur vie devient le prix

de leur imprudence. Croiroit-on, cependant, que la fréquence de ces accidens n'empêche pas les compagnons des infortunés qui périssent, de continuer à s'exposer au même danger ? Ce n'est que par eux que la populeuse cité de Calcutta est pourvue de bois de chauffage.

Le bois est, sans doute, inépuisable dans ces forêts. Quoiqu'on en coupe continuellement une immense quantité, il semble encore que la hache n'y a pas fait la moindre impression. Ce qui croît dans une saison, remplace abondamment ce qui a été enlevé la saison passée ; ainsi le Bengale est sûr de ne pas manquer d'un objet de consommation si nécessaire.

Après avoir parlé du cours entier du fleuve que j'ai contemplé du haut du roc de Teschou-Loumbou, il est juste que je fasse connoître tous les avantages de ce grand voyageur, et la vénération qu'il inspire, ainsi que son frère le Gange. La source commune de ces deux fleuves est le lac Maunseroré, situé à un mois de marche au nord-ouest de Teschou-Loumbou. En se séparant à leur origine, ils prennent une direction diamétralement opposée. L'un court vers l'est, et l'autre vers l'ouest.

Le Burhampouter suit un cours tortueux, sur un sol hérissé de rochers et dans un climat rude, jusqu'à ce qu'abandonnant la Tartarie, il franchit, comme je l'ai déjà dit, les frontières du royaume d'Asam, et pénètre dans le Bengale par la province la plus orientale.

Le Gange cherche les climats plus doux et les plaines plus fertiles de l'Indostan. A peine a-t-il abandonné les montagnes et franchi le fameux passage appelé la *Bouche de la vache* [1], qu'il devient l'objet de l'adoration de diverses tribus suppliantes, et reçoit les hommages de tous les peuples qui habitent sur ses bords. Il fertilise les pays qu'il arrose ; il enrichit leurs habitans, et il porte dans ses bras tous les trésors de l'Inde.

Au Thibet, il règne une uniformité remarquable dans la température de chaque saison, dans leur durée et dans leur retour périodique. Les saisons y sont divisées comme dans la partie la plus méridionale du Bengale. Le printemps y est marqué par des temps variables ; depuis le mois de mars jusqu'au mois de mai, on y a toujours de la chaleur, du tonnerre, ou quelques ondées rafraîchissantes. Du mois de

[1] Près d'Hourdéouar.

juin au mois de septembre, c'est la saison humide; les pluies y sont abondantes et continuelles ; et les rivières grossies et courant avec une extrême rapidité, vont contribuer à l'inondation du Bengale. Depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de mars, le ciel y est clair, l'air pur, et l'on n'y voit presque jamais ni brouillards, ni nuages. Il est vrai que, pendant trois mois de cette saison, le froid se fait sentir, dans ces contrées, à un degré plus fort peut-être que dans aucun canton de l'Europe: mais la partie du Thibet, où il est le plus rigoureux, est l'extrémité méridionale de cet état, celle qui se trouve près de la chaîne des hautes montagnes qui le séparent du royaume d'Asam, du Boutan et du Népaul.

Les sommets de ces montagnes sont chargés de neige pendant toute l'année, et les contrées adjacentes sont continuellement désolées par des vents extrêmement secs. La chaîne de ces montagnes se trouve entre le vingt-sixième et le vingt-septième degré de latitude nord. On a adopté, dans leur voisinage, une coutume semblable à celle qui est pratiquée dans les provinces les plus froides de l'Amérique septentrionale, où elle est encore plus étendue. On fait geler la viande et le poisson, pour

les transporter à de très-grandes distances [1]. Les Américains vont ainsi vendre, à cinq ou six cents milles de chez eux, leur volaille, leur gibier, leur poisson. Les Thibétains se contentent de faire geler leur mouton pour le conserver, et le procédé qu'ils emploient est fort simple. Après avoir tué, écorché et vidé l'animal, ils le mettent sur ses jambes, et le laissent exposé à un courant d'air froid, jusqu'à ce qu'il soit complètement desséché et durci : alors on peut le transporter par-tout où l'on veut, et le conserver dans les mois les plus chauds de l'année. On n'emploie pas de sel dans cette préparation.

Pendant tout le temps que je demeurai à Teschou-Loumbou, on me fournit de la viande, qui étoit préparée de cette manière depuis un an. Elle étoit très-bonne. Cependant cette méthode a un petit inconvénient; lorsqu'on expose la viande à l'air, la graisse devient quelquefois rance : aussi a-t-on soin de la tenir dans des boîtes bien fermées. Je m'accoutumai à manger de cette viande, sans jamais la faire cuire, et je finis même par la trouver

[1] Cet usage a également lieu en Russie, en Suède, en Norwége et dans la plupart des pays froids. (*Note du traducteur.*)

très-bonne : mais il me fut impossible de vaincre ma répugnance pour la viande crue, qui étoit encore fraîche et saignante.

Mes amis du Thibet donnoient constamment la préférence à cette dernière espèce de viande. Je savois que les éloges qu'ils en fesoient n'étoient peut-être pas tout-à-fait déplacés ; j'aurois voulu pouvoir les imiter : mais, encore une fois, la force des anciens préjugés l'emportoit. Leur viande sèche, quoiqu'elle n'ait été exposée ni au soleil, ni à l'action du feu, n'a pas l'air d'être crue ; elle a, au contraire, la même couleur que la viande bouillie. L'intensité du froid lui a ôté toute sa rougeur. Il n'est pas aisé de la couper en travers ; mais on la casse, ou bien on la sépare en aiguillettes, dans le sens des fibres, qui sont toujours faciles à distinguer : chaque muscle reste entièrement enveloppé dans sa membrane.

Parmi les animaux utiles qu'on voit au Thibet, la race des moutons mérite d'être distinguée. Les Thibétains en ont d'immenses troupeaux ; et ce sont principalement ces animaux qui servent à les nourrir pendant l'été, et à leur fournir des provisions pour l'hiver. Ils sont d'une espèce qui semble particulière

au climat. Ils ont presque tous la tête et les jambes noires ; ils sont d'une petite taille ; leur laine est extrêmement fine et douce ; et leur viande qui, comme je viens de l'observer, est presque la seule viande qu'on mange dans ces contrées, est, selon moi, la meilleure en son espèce qu'il y ait au monde.

Les Thibétains font paître indifféremment leurs moutons par-tout où ils peuvent trouver de la pâture ; mais ils préfèrent le penchant des collines et les vallées froides, où il ne croît que de l'herbe courte. Ils les emploient quelquefois comme bêtes de somme. J'en ai vu de grands troupeaux chargés de sel et de grain. Chaque mouton portoit de douze à vingt livres. Lorsqu'après la tonte, on va vendre leur laine, ce sont eux-mêmes qui la charient au marché. Cette laine sert à fabriquer une espèce de drap étroit, semblable, pour la qualité, à ce que nous appelons du *drap de Frise*, ou bien à une grosse couverture. La peau de tous les moutons qu'on tue, se prépare avec la laine ; et les habitans des campagnes et les voyageurs s'en servent pour leurs vêtemens d'hiver.

Les peaux d'agneau se préparent aussi avec leur laine, et sont un article de commerce d'une grande importance. Quelquefois, pour

avoir ces peaux plus belles, on tue les brebis quelque temps avant qu'elles soient sur le point d'agneler, précaution cruelle, sans doute, mais qui donne à la laine des agneaux la finesse et le moelleux de la soie, et fait vendre leur peau un très-haut prix, dans ces contrées où l'on connoît bien tout le mérite des fourrures. Ces peaux d'agneau servent particulièrement pour doubler les vestes. Elles sont singulièrement recherchées dans toute la Tartarie, ainsi qu'à la Chine. Cependant c'est parce qu'elles coûtent fort cher, que je conclus qu'elles sont rares, et que, par conséquent, on ne tue pas très-souvent des brebis pleines pour s'en procurer.

Dans la saison où j'étois au Thibet, l'atmosphère me parut d'une extrême sécheresse. Elle avoit l'effet de ces vents brûlans, qui, pendant un certain temps de l'année, balayent les plaines sablonneuses de l'Indostan et la côte de Coromandel. Les plantes sont alors desséchées, au point qu'en les frottant entre les doigts, on peut aisément les réduire en poussière. Il en étoit de même au Thibet.

C'est cette sécheresse de l'air qui a forcé les Thibétains à adopter l'usage de couvrir les colonnes de leurs édifices, et les décorations

de leurs chapiteaux, qui sont en bois, et même leurs portes, avec une grosse étoffe de coton, usage qui les empêche souvent de se fendre. Les coffres, lês boîtes et les autres objets en bois, que j'avois apportés, nous réveilloient souvent au milieu de la nuit, parce qu'ils éclatoient avec un bruit semblable à celui d'un coup de fusil. Cela dura jusqu'à ce que tout fût entièrement déjoint. La colle avoit été ramollie par l'humidité du Bengale; en sorte qu'elle avoit perdu une partie de sa force, et que les pièces qu'elle joignoit ensemble, étoient plus faciles à se détacher.

Autant que j'en peux juger, la charpente et la menuiserie n'ont à craindre au Thibet que le désavantage dont je viens de parler. Le bois y est tout à la fois exempt de se pourrir, et d'un autre inconvénient encore plus destructif, j'entends la piqûre des vers.

CHAPITRE XVI.

DÉNOMINATION DU THIBET. — RELIGION. — INSTRUMENS DE MUSIQUE. — DU PRINCIPAL LAMA. — HIÉRARCHIE SACERDOTALE. – FONDATION DU MONASTÈRE. — CÉRÉMONIES RELIGIEUSES. — HABILLEMENT DES PRÊTRES. — DE DIFFÉRENS ORDRES DE LAMAS. — HUMANITÉ DES THIBÉTAINS. — LEUR RESPECT POUR LES MORTS. — LEURS PRATIQUES SUPERSTITIEUSES. — LEUR CALENDRIER. — CYCLE DE DOUZE ANS. — IMPRIMERIE.

LE pays que nous appelons *Thibet*, est nommé par ses habitans *Pioue* ou *Piouekoachim*. Ce dernier nom, suivant ce que m'ont dit les Thibétains eux-mêmes, est composé de deux mots, dont l'un, *Pioue*, signifie septentrional ou septentrionale; et l'autre, *Koachim*, neige. Ainsi la réunion de ces deux mots veut dire *pays neigeux du Nord.* Ce fut, dit-on, à cause de la rigueur de son climat, que cette dénomination lui fut donnée par les sages qui vinrent de l'Inde apporter aux Thibétains la religion qu'ils professent aujourd'hui.

Je m'abstiendrai, par plusieurs raisons sensibles, d'entrer dans aucune discussion sur la nature de cette religion. Pour la bien connoître et en parler avec justesse, il faudroit avoir fait un long séjour dans le pays et en savoir parfaitement la langue. Je me bornerai donc, comme je l'ai fait jusqu'à présent, à rapporter avec fidélité les légères notions que j'ai pu acquérir sur la religion du Thibet, et à décrire ce que j'ai immédiatement observé concernant ses formes extérieures.

Cette religion me semble n'être qu'un schisme de la religion des Indous. Elle doit probablement son origine à l'un des disciples de Boudh [1], qui, le premier, imagina la doctrine adoptée de nos jours dans toute l'étendue de la Tartarie. On dit qu'elle fut d'abord reçue dans la partie du Thibet voisine de l'Inde, et que c'est à cause de cela que cette contrée est devenue la résidence du souverain lama. Elle pénétra ensuite dans le pays des Tartares Mantchoux, et de là elle se répandit à la Chine et au Japon. Quoique, dans ses formes extérieures, elle diffère beaucoup de la religion des Indous, elle conserve encore une grande affinité avec cette religion.

[1] Ou *Bouddha*.

La principale idole des temples du Thibet est Mahamounie [1], le Bouddha du Bengale, qui est adoré sous ces deux noms et sous divers autres, non-seulement par les Tartares, mais par toutes les nations qui habitent à l'orient du Burhampouter.

Les habitans du royaume d'Ava, du Pégu et de l'Arracan, ainsi que les Asamis, lui donnent le nom de *Gaudma* ou *Goutom*; les Siamois l'appellent *Sommona-Codom* [2]; les Japonais, *Amida-Bouth*; les Chinois, *Fo* et *Fohi*; les Indous et les Bengalis, *Bouddha* et *Chakamouna*; enfin les habitans du Boutan et du Thibet le connoissent sous les noms de *Dherma-Raja* et de *Mahamounie*.

Dourga et Cali, Ganeisch, emblème de la sagesse, Partikéah avec tous ses bras et toutes ses têtes, et un grand nombre d'autres divinités indiennes, occupent une place parmi celles des Thibétains et des Boutaniens.

Les lieux que les Indous révèrent et où leur dévotion les conduit souvent en pélerinage,

[1] C'est un mot sanscrit, qui signifie *grand saint*.

[2] Le major Symes observe que ce nom est composé de deux mots qui signifient le *Codom incarné*, et que *Codom* est le même nom que Gaudma, Gotma ou Goutom. (*Note du traducteur.*)

sont,

sont, ainsi que je l'ai remarqué plus haut, également sacrés pour les habitans du Thibet. Ils bravent tous les dangers pour visiter Prag, Caschi, Dourgidin [1], Sagour et Jagrenat. J'ai vu des hommes gravir sur les montagnes du Boutan et traverser une partie du Thibet, emportant sur leurs épaules des vases remplis d'eau du Gange; ils étoient allés chercher cette eau dans le Bengale, pour satisfaire des enthousiastes qui, pour cela, les avoient payés fort cher.

Quant aux cérémonies du culte, je crois, autant qu'il m'est possible d'en juger, que celles des Thibétains diffèrent essentiellement de celles des Indous. Les Thibétains s'assemblent en très-grand nombre dans leurs temples pour leurs exercices religieux; ils chantent leurs hymnes alternativement en récitatif et en choeur, et en s'accompagnant avec beaucoup d'instrumens très-bruyans. Toutes les fois que je les ai entendus, ils m'ont rappelé le chant solennel et retentissant d'une grand'messe célébrée dans une église romaine.

Les instrumens dont se servent les prêtres thibétains, sont d'une grandeur énorme; leurs trompettes ont plus de six pieds de long; leurs tambours sont en cuivre, garnis

[1] Gya.

de peau, et tels que ceux que les Indous appellent *nowbouts*. Ils ont le gong [1] chinois, qui, comme on sait, produit un son d'une force extraordinaire. Ils ont aussi des cymbales, des hautbois et un tambour qu'on bat sur les deux bouts avec une longue baguette de fer courbée. Cet instrument est court, mais il a beaucoup de circonférence ; il est porté par un pied long et mince, sur lequel on le fait tourner aisément pour battre sur l'un et l'autre bout, suivant qu'on a besoin d'un ton plus ou moins haut. A ces instrumens ils en joignent divers autres, l'un desquels est une espèce de flûte faite avec un tibia d'homme, et l'autre avec un gros coquillage.

Quelque rude que paroisse être le son de ces instrumens, quand on les joue chacun séparément, j'avoue que, réunis, accompagnant la voix de deux ou trois cents hommes et enfans, et passant alternativement des tons les plus bas et les mieux ménagés aux plus hauts et aux plus éclatans, ils produisoient sur moi un effet à la fois imposant et flatteur.

Les instrumens que je viens de citer, sont ceux dont on se sert dans les temples. Les

[1] *Gong* est un mot indien.

Thibétains en ont encore d'autres. Lorsque je rendis visite à la mère du jeune Teschou-lama, visite dont je parlerai plus bas, cette dame me chanta un air très-mélodieux, en jouant de la guitare, tandis que son mari l'accompagnoit avec un flageolet.

Les Thibétains sont parfaitement exempts de beaucoup de préjugés entremêlés dans la religion des Indous, et particulièrement de ceux qui ont rapport à la distinction des castes, distinction si injuste et si rigoureuse. La manière dont ils vécurent toujours avec moi, ne me donna jamais lieu de supposer qu'ils eussent des préventions contre les étrangers. Toutes les fois que j'eus une entrevue avec le régent, on me servit du thé dans la même espèce de vase réservée pour le souverain lama; et parmi le grand nombre de personnes qui me rendirent visite, je n'en vis jamais aucune avoir le moindre scrupule à boire du thé ou du chong préparé par mes domestiques.

Je cite cela, parce que c'est diamétralement opposé à l'invariable coutume des Indous. Un brahme regarderoit comme une horrible souillure pour lui, de manger seulement en présence d'un homme d'une caste inférieure.

Que seroit-ce donc, s'il lui falloit prendre son repas avec un homme d'une religion différente ? Un Indou de la dernière classe supporteroit plutôt la mort, que de se soumettre à une pareille humiliation.

Cependant la différence la plus marquée entre les usages des Indous et des Thibétains, est celle qui a lieu pour les établissemens religieux.

La religion des Indous, au moins dans le Bengale et dans l'Indostan, n'a pas de chef reconnu, non plus que de grands édifices où ses prêtres vivent en communauté. Au contraire, ils sont répandus dans le monde comme les autres individus, et l'on en rencontre continuellement qui ne sont distingués par aucune marque extérieure. Seulement on aperçoit par hasard le *zennâr* des brahmes, qui est un petit cordon [1] qu'ils portent sur la peau, et qui, passant sur l'épaule, descend jusqu'à la hanche. Je vis une fois un indien très-bien mis, qui, ayant aperçu ce cordon sacré, que portoit un autre indien, servant de messager à deux anglais, s'avança au-devant de cet homme, se prosterna avec le plus profond respect, frappa de son front

[1] Il est fait avec une herbe appelée *cusa*.

la terre sur laquelle il marchoit, et baisa même ses pantoufles qui étoient remplies de boue.

Ceux qui sont intéressés à maintenir ce préjugé, se mêlent sans cesse dans tous les rangs de la société; mais la machine, ayant une fois reçu l'impulsion, va uniformément et sans s'arrêter. Il ne faut plus, pour entretenir l'enthousiasme, que ces fêtes solennelles qu'on célèbre fréquemment avec une pompe et un faste extravagant.

Les modestes et réfléchis Thibétains agissent d'une manière toute différente. Chez eux, tout est système et ordre. Leur esprit plie sans peine sous une autorité à laquelle il est accoutumé à se soumettre. A la tête de leur hiérarchie ecclésiastique, est placé un souverain lama, immaculé, immortel, qui est présent par-tout et qui sait tout. C'est lui qui est le substitut d'un seul dieu, et le médiateur entre les mortels et l'Être suprême. Ses sectateurs ne le considèrent que sous le jour le plus favorable, comme perpétuellement absorbé dans ses devoirs religieux, et ne détournant son attention sur les mortels que pour les consoler et les encourager par sa bénédiction, et exercer les plus doux des attributs, la miséricorde et le pardon.

Le lama est aussi le chef du gouvernement, car c'est de lui que dérivent le pouvoir et l'autorité. C'est l'esprit qui anime tout le système religieux et civil. Il y a, en même temps, des rangs et des grades très-distincts, depuis ce lama si révéré, jusqu'au jeune novice qui entre dans l'ordre des gylongs.

Le chef d'un monastère a toujours le titre de *lama*, ajouté à celui du rang qu'il occupe dans son ordre. Après lui, viennent les gylongs, les tohbas et les touppas.

Lorsque j'étois à Teschou-Loumbou, il y avoit dans ce monastère trois mille sept cents gylongs qui se rassembloient chaque jour dans le temple [1], pour les exercices religieux. Quatre lamas, choisis parmi eux, dirigeoient ces exercices.

Un des gylongs est élu tous les ans, pour avoir inspection sur les autres, et maintenir l'ordre et la discipline. Il surveille la distribution des provisions. Il a droit d'entrer à toute heure dans l'appartement des moines. Il assiste à leurs processions et à toutes leurs cérémonies. Dans une de ses mains il porte une baguette, et dans l'autre un grand bâton, au bout duquel est suspendu, par trois chaînes, un petit

[1] Le gombah.

vase, dans lequel brûle de l'encens. Avec ces attributs de son autorité, il est le maître de punir les prêtres qui se montrent inattentifs, soit en les brûlant légèrement, soit en les frappant. Pendant qu'il occupe son emploi, ce qui ne dure jamais qu'un an, il porte le titre de *kégoui*.

Les jeunes gens qu'on consacre à l'ordre des gylongs, sont reçus dans le monastère à l'âge de huit ou dix ans. Ils portent, dès-lors, le titre de *touppa*. On leur donne l'éducation qui convient à leur âge, et aux devoirs auxquels ils sont destinés. A quinze ans ils sont admis parmi les *tohbas*, qui sont ceux qui composent la classe la plus inférieure de l'ordre religieux. Quand ils ont atteint l'âge de vingt-un ou de vingt-quatre ans, on leur fait subir un examen rigoureux; et si on les juge suffisamment instruits, on les élève au grade de gylong.

S'ils sont favorisés ou qu'ils aient de grands talens, on les met à la tête de quelque riche monastère; car ces établissemens sont très-nombreux dans toute l'étendue du Thibet, et ils ont tous des terres qui leur ont été concédées pour leur entretien. Dès qu'un gylong occupe une de ces places, il est, comme je l'ai observé, décoré du titre de lama.

Les Thibétains qui se consacrent à la vie religieuse, sont obligés d'être sobres, de renoncer à la société des femmes, et de s'astreindre à toutes les austères pratiques du cloître. Le Thibet n'a pas moins de couvens de filles que de couvens d'hommes; et il y existe les plus sévères loix, pour empêcher qu'une religieuse ou un religieux passent la nuit dans l'enceinte d'un couvent qui n'appartient pas à son sexe. Leurs règles sont même aussi bonnes qu'elles puissent l'être, pour prévenir la médisance, et empêcher qu'on manque au respect dû à des personnes qui se sont vouées à la vie monastique.

La nation thibétaine est divisée en deux classes. L'une s'occupe des affaires du monde; l'autre est entièrement consacrée à celles du ciel. Jamais les gens du monde ne se mêlent des exercices religieux. En revanche, le clergé prend soin de tout ce qui a rapport aux intérêts spirituels. Ce sont les premiers qui peuplent l'état, et dont les travaux l'enrichissent.

Un jour j'entendis, tout-à-coup, plusieurs voix qui chantoient, accompagnées d'un grand nombre d'instrumens. Je mis la tête à la fenêtre, et je vis beaucoup de gens qui s'avançoient, et qui entrèrent dans une des avenues

du monastère. J'ignore si c'étoit pour accroître leur troupe, ou non; mais bientôt ils reparurent en plus grand nombre. C'étoient des gylongs qui, selon ce qu'on me dit, célébroient quelque fête, et qui étoient suivis par une foule prodigieuse de gens de toute espèce.

Les prêtres, marchant deux à deux, avoient à leur tête un lama armé de sa baguette et de son vase où brûloit de l'encens, et duquel s'exhaloit une épaisse fumée.

A la suite de ces prêtres, étoit une troupe d'instrumens des plus bruyans. Il y avoit d'abord dix trompettes si longues, que, tandis qu'on en sonnoit, leur bout traînoit à terre. Après cela, on voyoit vingt tambours d'environ trois pieds de diamètre. On battoit ces tambours avec une baguette de fer, longue, mince et recourbée. Il y avoit aussi vingt musiciens avec des cymbales, et deux qui souffloient dans de gros coquillages [1]. Ces coquillages se nomment *chaunks* en thibétain.

Quand la procession fut dans la rue la plus spacieuse, les musiciens s'arrangèrent différemment. Les cymbales marchèrent les premières. Les trompettes les suivirent et prirent la droite; et après elles, venoient les chaunks

[1] Buccinum.

et les tambours. Le lama marchoit devant les chanteurs, fesant l'office de coryphée, et marquant la mesure avec sa baguette.

Quand cette cérémonie eut duré près d'une demi-heure, toute la troupe reprit son premier ordre, et alla passer devant la porte du lama Tessaling, l'un des chefs de l'ordre, qui demeuroit à l'extrémité nord-est du monastère.

Il y a de ce côté-là un édifice vaste et élevé, qu'on appelle *kugopea*. Il contient les portraits de tous les souverains lamas qui ont régné dans le pays, ainsi que la représentation de divers objets de la mythologie thibétaine. En outre, il est solennellement consacré à la célébration de diverses cérémonies mystiques. La procession fit une petite pause au kugopea. Ensuite elle revint sur ses pas, et rentra dans l'enceinte du monastère. Les prêtres, ayant quitté leurs ornemens sacerdotaux, se retirèrent chacun chez soi.

La planche XIV [1] représente la demeure du lama Tessaling, et du temple appelé *kugopea*, tous deux situés à l'extrémité nord-est du monastère de Teschou-Loumbou.

Lorsque les prêtres du Thibet sont revêtus de leurs habillemens sacerdotaux, ils ont de

[1] *Voyez* cette planche dans l'atlas.

longues robes de drap jaune, avec un bonnet de la même couleur, qui est pointu, et dont les côtés descendent assez bas pour cacher les oreilles.

Je fais mention de la couleur de ces vêtemens, parce qu'elle est adoptée par l'une des sectes religieuses qui divisent presque toute la Tartarie, depuis le Turkestan, jusqu'à l'extrémité orientale du continent. L'autre couleur est rouge; et les peuples qui professent le lamisme, se distinguent comme appartenans au bonnet rouge, ou au bonnet jaune. Les premiers diffèrent principalement des autres, en ce qu'ils admettent, dit-on, le mariage des prêtres : mais les enfans du bonnet jaune sont regardés comme bien plus orthodoxes, et ont une influence bien plus étendue. L'empereur [1] de la Chine, qui étoit singulièrement attaché à cette secte, donna une preuve du cas qu'il fesoit de la couleur jaune, en établissant une loi qui n'en permettoit l'usage qu'aux prêtres et à lui-même [2].

1 Tchien-long.

2 Il paroît que l'empereur permettoit aussi à quelques autres personnes de porter cette couleur, puisque le surtout de ses *colaos* étoit jaune. (*Note du traducteur.*)

Les deux sectes sont distinguées par les noms de *gylloukpa* et de *chammar*. L'habillement des prêtres, de l'une et de l'autre, est le même, si ce n'est que les gylloukpas portent le bonnet jaune, et les chammars le bonnet rouge; chose dont on ne s'écarte jamais dans les cérémonies.

Chacune des deux sectes a trois principaux lamas. Les chefs de celle des gylloukpas sont le *Dalai-lama*, le *Teschou-lama*, et le *Tara-naut-lama*. Le premier réside dans le Pou-ta-la [1], l'autre à Teschou-Loumbou, et le troisième à Kharka. Cette secte est établie dans presque tout le Thibet, et elle s'étend, dit-on, jusque dans la province de Seurra [2], qui fait partie du Décan.

Les chammars ont également trois chefs: le lama *Rimbochaï* [3], le lama *Sobrou-Naouang-namghi*, et le lama *Ghassatou*. Tous trois résident dans le Boutan. Leurs monastères sont séparés, mais à peu de distance les uns des autres, parce que le pays n'a pas beaucoup d'étendue. Le chef des chammars qui sont au Thi-

[1] Le Pou-ta-la est un monastère bâti sur une montagne à une petite distance de Lassa.

[2] Ou *Serrora*.

[3] Le deb-raja.

bet, se nomme *Gongso-Rimbochaï*, et réside à *Sakïa*.

Il régnoit autrefois une grande mésintelligence entre les gylloukpas et les chammars ; et l'on prétend que ces derniers ont été longtemps plus puissans que les autres. Le Khumbâk professoit leur doctrine, tandis que les gylloukpas étoient établis dans le Kilmâk. Les uns et les autres possédoient des monastères dans tout le pays. Mais les gylloukpas, habitans du Kilmâk, prirent les armes, marchèrent contre les chammars, et leur enlevèrent leurs possessions en différentes provinces, principalement dans les environs de Teschou-Loumbou, où ils avoient établi le siége de leur domination.

Les gylloukpas ayant chassé les chammars de leur capitale, la détruisirent de fond en comble, sans y laisser une seule maison. C'est sur ses ruines que s'est élevé, depuis, le monastère de Teschou-Loumbou. Après la fondation de ce monastère, la supériorité du Teschou-lama fut établie d'une manière stable ; et elle acquit encore bien plus d'ascendant, lorsque l'empereur de la Chine la reconnut, et adopta pour lui-même la distinction du bonnet jaune. Cet événement fit entièrement pencher la balance en faveur des gylloukpas. Les chammars, n'étant

plus en état de leur résister, se crurent trop heureux de pouvoir vivre en paix dans les lieux où on leur permit de se retirer.

L'étendue de pays, qui borne le Thibet du côté du sud, forme une ligne où le climat est excessivement rigoureux, et qu'on peut dire absolument inhabitable. Les chammars franchirent cette ligne, et ils jugèrent qu'étant réfugiés du côté opposé à leurs adversaires, elle pouvoit leur servir de rempart contr'eux. Ils s'établirent donc au-delà de cette ligne. Les uns bâtirent des villages et des châteaux, tandis que les autres, les Doukbas, préférèrent les tentes, sous lesquelles ils vivent encore, et continuèrent à faire paître leurs troupeaux, en errant d'un lieu dans un autre.

J'ai souvent vu d'anciens habitans de Teschou-Loumbou, perdre nonchalamment une grande partie de la journée à s'étendre au soleil sur leurs toits en terrasse, ce qui me fait penser que les occupations domestiques des Thibétains sont très-bornées. Mon ami *Gôurouba*h, qui étoit raisonnable, intelligent, et l'un des meilleurs hommes qui aient jamais existé, avoit coutume de passer, chaque jour, quelques instans sur sa terrasse. Là, il ôtoit son épais manteau, tournoit son dos au soleil, et

sembloit régénéré par la chaleur douce et bienfesante de cet astre. Je remarquois alors qu'il remuoit les lèvres avec beaucoup de vivacité. J'ignore quelle en étoit la cause : mais j'imagine qu'il récitoit ses prières. Toutefois cela ne l'empêchoit pas de faire des boulettes de pâte, et de les jeter aux corbeaux qui étoient perchés sur le parapet de son toit. Ces oiseaux étoient si familiers, qu'ils s'approchoient assez pour attraper ces boulettes en l'air. Ils venoient même quelquefois les prendre dans les mains de Gouroubah. Pendant ce temps-là, des aigles et des éperviers élevés à une très-grande hauteur, planoient de tous côtés pour voir où ils pourroient descendre, et partager avec les chiens et les corbeaux le soin des funérailles de quelque Thibétain.

Dans la religion de ce pays, le tribut de respect qu'on doit aux morts, se paie de différentes manières. Les restes des souverains lamas sont déposés tout entiers dans des châsses faites exprès ; on les regarde comme sacrés, et on va les visiter avec une profonde vénération. Les corps des lamas d'un ordre inférieur, sont ordinairement brûlés, et leurs cendres recueillies et mises dans de petites statues de métal, qui ont une place assignée dans la galerie des idoles.

Pour les autres morts, on les traite avec moins de cérémonie. Quelques-uns sont transportés sur de hautes montagnes, où on les met en pièces, pour que les corbeaux, les vautours et les autres oiseaux de proie, les dévorent plus promptement. Quelques autres sont traités avec moins de soin : on les expose tout simplement pour être dévorés. Les Thibétains ont encore une autre manière de rendre les derniers devoirs à leurs morts ; c'est de les abandonner au cours de la rivière : mais cette manière est la moins commune. Quant à celle de les inhumer, elle n'est point en usage.

J'ai vu, à côté du monastère de Teschou-Loumbou, l'endroit où les Thibétains mettent ordinairement leurs morts [1]. C'est un charnier assez spacieux, situé à l'extrémité du roc qui est absolument perpendiculaire, et entouré, des autres côtés, par de hautes murailles, qu'on a, sans doute, construites pour épargner aux vivans le dégoût et l'horreur que pourroit leur causer la vue des objets que ce lieu renferme. On en a laissé le centre totalement découvert, pour que les oiseaux de proie puissent y entrer. Dans le fond il y a un passage étroit et bas, par où les chiens et les autres animaux

[1] L'auteur appelle cet endroit un *golgotha*.

voraces y pénètrent. D'une éminence que le roc forme à côté, s'avance une plate-forme qu'on a construite, afin de pouvoir jeter facilement les cadavres dans le charnier. Là, les seuls devoirs qu'on rende aux morts, se bornent à les placer de manière qu'ils puissent être bientôt la pâture des oiseaux carnassiers et des chiens dévorans.

Quoique ce lieu soit le réceptacle ordinaire des cadavres, il en est d'autres où, comme je l'ai dit tout-à-l'heure, quelques thibétains portent les restes de leurs parens et de leurs amis. Ce sont les sommets des montagnes. Mais pourquoi alors les mettent-ils en pièces, comme on me l'a assuré? Je ne peux attribuer une coutume, qui semble si barbare, qu'à la crainte de laisser ces cadavres exposés à être mangés par des chiens, chose qu'ils regardent comme une ignominie, et qu'ils préviennent en les livrant aux oiseaux de proie.

On célèbre au Thibet une fête annuelle en l'honneur des morts. Le 29 octobre, au soir, nous vîmes illuminer le haut de tous les temples et de toutes les maisons du monastère de Teschou-Loumbou, ainsi que celui des maisons isolées de la plaine, et de tous les villages, dont quelques-uns ne pouvoient

s'apercevoir qu'à travers les branches des saules. L'ensemble de cette illumination offroit un spectacle vraiment magnifique. La nuit étoit fort obscure, l'air calme, et les lampions brûloient uniformément. Les Thibétains regardent ces circonstances comme très-importantes; car si, au contraire, le temps est orageux, et que le vent ou la pluie éteignent leurs lampions, ils s'imaginent que c'est pour eux l'augure le plus funeste.

Je ne peux m'empêcher de remarquer combien les effets produits par une même cause, peuvent être différens et dépendent du point de vue sous lequel nous les voyons. En Angleterre, j'étois accoutumé à regarder les illuminations comme un des signes les plus certains de la joie publique; mais, au Thibet, je savois que c'étoit la marque solennelle d'un souvenir triste, un tribut de respect payé aux manes d'une innombrable suite de générations. La majesté de la nuit, un silence profond qu'interrompoient de temps en temps les sons bas et profonds du nowbut, de la trompette, du gong et de la cymbale; le bruit des cloches, le chant des hymnes funéraires qui se fesoient entendre lorsque les instrumens s'arrêtoient; tout enfin contribuoit à faire naître

des réflexions mélancoliques; et je ne crois pas qu'il puisse y avoir de cérémonie plus propre à porter dans l'ame le sentiment d'un respect religieux.

Indépendamment de ces marques solennelles de souvenir données aux morts, les Thibétains signalent leur fête par divers actes de bienfesance dont ils croient que la circonstance augmente beaucoup le mérite. Chacun d'eux donne à manger aux pauvres, et distribue des aumônes autant que le lui permettent ses facultés.

La fête des morts est aussi célébrée dans le Bengale et dans l'Indostan, et par les mahométans, et par les Indous. Les premiers lui donnent le nom de *choubibauraut;* les autres, celui de *cheraug-pouja.*

Les habitans du Thibet se gouvernent dans toutes les circonstances, d'après les préceptes d'une religion superstitieuse; ainsi l'on ne doit pas être étonné qu'ils croient aux jours heureux et aux jours malheureux. Attachés à l'astrologie judiciaire, ils ont un grand respect pour ceux qui la professent, et ils ne doutent pas de la certitude de leurs prédictions. Aussi n'est-il presqu'aucun voyageur qui ose se mettre en route, sans s'être adressé

à ces devins pour pouvoir en obtenir un présage favorable. On a également recours à eux dans toutes les entreprises de quelqu'importance. Que dis-je? Les Thibétains ne font rien, dans le cours ordinaire de la vie, sans que l'astrologie n'y soit pour quelque chose. Ses décisions règlent sur-tout l'union des sexes, et les noms qu'on veut donner aux enfans.

Parmi les hommes chargés de présider aux cérémonies de la religion thibétaine, il en est quelques-uns qui prétendent être fort habiles dans cette obscure et incertaine science de l'astrologie, et ce sont toujours les discrets et prudens gylongs qui la professent, et qui, par conséquent, rendent ses oracles.

Il m'est impossible de rapporter les nombreuses manières qu'ont les Thibétains d'interroger le sort et de tirer des augures. S'adresser aux astrologues, c'est une mesure pieuse et d'importance. Pour les choses ordinaires, on se contente de jeter les dés. C'est pourquoi les dés font presque toujours partie de l'accoutrement d'un Tartare.

La coutume du pays m'obligea quelquefois à avoir recours aux pronostics d'un gylong qu'on avoit mis auprès de moi. J'avois d'autant moins de peine à m'adresser à lui, que

j'étois presque toujours sûr que ce qu'il me disoit, seroit parfaitement conforme à mes désirs. En conséquence, je ne commençois jamais un voyage sans le consulter, et ma marche étoit dirigée par lui. Quand j'avois l'air de m'en rapporter à sa prudence, il examinoit avec beaucoup d'attention les présages que j'avois à craindre et ceux qui m'étoient favorables.

La superstition qui dirige les Thibétains dans leurs affaires particulières, ne peut pas manquer d'influer beaucoup sur les choses d'un intérêt général. Ainsi elle préside à la composition de leurs calendriers. J'en ai un en ma possession; et je sais que le principal mérite de cet ouvrage consiste dans la récapitulation des jours favorables et des jours funestes.

Chib-Lobo est l'auteur de cet almanach [1]. Le commencement de l'année y répond au 1er. janvier. Les mois [2] sont:

Tomba.	*Gnabba.*
Gnéba.	*Trouba.*
Soumba.	*Toumba.*
Jhéba.	*Gheiba.*

[1] En thibétain, *datow.*

[2] Mois se dit *doua*, d'après le nom de la lune.

Gouba.	*Chouchéba.*
Chouba.	*Chounéba.*

Les jours[1] du mois sont comptés depuis le commencement de la nouvelle lune jusqu'à la fin du dernier quartier. Voici leurs noms :

Le jour de la nouvelle lune, ou le premier jour, *ché-cheic.*

2	Ché-gnéa.	16	Ché-chu-tru.
3	Ché-som.	17	Ché-chu-ton.
4	Ché-zéa.	18	Ché-chu-ghé.
5	Ché-gna.	19	Ché-chu-gou.
6	Ché-tru.	20	Ché-gnéa-chu-tam-bha.
7	Ché-ton.	21	Ché-gnéa-cheic.
8	Ché-ghé.	22	Ché-gnéa-gnéa.
9	Ché-gou.	23	Ché-gnéa-som.
10	Ché-choutum-bou.	24	Ché-gnéa-zéa.
11	Ché-chu-cheic.	25	Ché-gnéa-gna.
12	Ché-chu-gnéa.	26	Ché-gnéa-tru.
13	Ché-chu-som.	27	Ché-gnéa-ton.
14	Ché-chu-zéa.	28	Ché-gnéa-ghé.
15	Ché-chu-gna.	29	Ché-gnéa-gou.

L'année thibétaine[2] est lunaire. La lune se nomme *doua ;* le soleil, *neima.* Les quatre

[1] Les jours s'appellent *ché.*

[2] L'année s'appelle *lo.*

parties du jour ont aussi leurs noms. Le matin s'appelle *toubo ;* le midi, *neimphi ;* le soir, *pherou ;* la nuit, *noum.*

Les Thibétains ont, comme tous les autres Orientaux, un cycle de douze ans. Je vais joindre ici les noms que différentes nations donnent aux années de ce cycle.

Les Thibétains.	Les Persans.
1 Pcheup.	1 Mosch.
2 Lang.	2 Nergaw.
3 Tah.	3 Khirs.
4 Yuh.	4 Choubpourra.
5 Bru.	5 Berk.
6 Prul.	6 Maur.
7 Tè.	7 Asp.
8 Lu.	8 Nermeisch.
9 Préhu.	9 Bousna.
10 Pchéa.	10 Kherosch.
11 Ki.	11 Segner.
12 Pha.	12 Khouk.

Les Chinois.	Les Tartares.
1 Chou.	1 Keskou.
2 Niéou.	2 Out.
3 Hou.	3 Pars.
4 Tou.	4 Touschkan.
5 Lang.	5 Lovi.

6 Ché.	6 Ilan.
7 Ma.	7 Junad.
8 Yam.	8 Koï.
9 Héou.	9 Pitchin.
10 Ki.	10 Doukouk.
11 Kéou.	11 Eit.
12 Tchou.	12 Tongouz.

LES JAPONAIS.	Ces noms signifient, dans ces différentes langues :
1 Né.	1 *Le rat.*
2 Us.	2 *Le taureau.*
3 Tor.	3 *L'ours.*
4 Ou.	4 *La chauve-souris.*
5 Tats.	5 *La foudre.*
6 Mi.	6 *Le serpent.*
7 Uma.	7 *Le cheval.*
8 Tsitsusé.	8 *Le belier.*
9 Sar.	9 *Le singe.*
10 Torri.	10 *Le coq.*
11 In.	11 *Le chien.*
12 Té.	12 *Le cochon.*

On assure que l'imprimerie est connue au Thibet depuis un grand nombre de siècles ; mais que la puissante influence de la superstition y en a fait limiter l'usage. Elle n'y sert

que pour les livres sacrés, et pour les autres ouvrages qui concernent l'instruction publique et la religion. Quand on a besoin d'imprimer quelqu'un de ces ouvrages, on n'emploie pas des caractères mobiles, mais des planches de bois, sur lesquelles le texte est gravé avec des ornemens analogues au sujet. Le papier des Thibétains est étroit et fort mince; malgré cela, on y imprime les caractères sur les deux côtés. Ce papier se fait avec les racines fibreuses d'un petit arbuste qui croît dans le pays. Quand on a achevé d'imprimer toutes les feuilles d'un livre, on les arrange les unes sur les autres sans les attacher, et on les met entre deux ais, qui leur servent de couverture.

Les Indiens méridionaux qui habitent le rivage de la mer, et qui, je crois, n'ont jamais connu l'art de l'imprimerie, gravent leurs mots sur une jeune feuille de palmier [1], qui a une longue queue, forme naturellement des plis comme un éventail à demi-ouvert, et peut aisément se séparer en petites bandes d'environ deux pouces de large chacune.. Quand ils veulent se servir de ces feuilles, ils en choisissent les plus beaux morceaux, et les taillent tous de la même grandeur, avec un couteau

[1] Borassus flabelliformis.

bien tranchant ; puis ils y gravent leurs lettres sur les deux côtés, avec un poinçon d'acier. Ces caractères sont ineffaçables. Cependant, pour les rendre encore plus lisibles, on fait entrer légèrement dans les traces du poinçon un peu de poudre noire qu'on recueille de la fumée des lampes. Une méthode si simple de transmettre aux générations futures le souvenir des événemens actuels et des anciens faits, n'est en usage que dans les contrées où croît le palmier. On ne peut écrire sur les feuilles de cet arbre que lorsqu'elles sont encore vertes. Les vers ne les attaquent jamais.

Les caractères écrits ou imprimés qu'on emploie au Thibet pour les livres qui concernent la religion et les sciences, se nomment, dans la langue du pays, *uchens*. Ceux qui servent dans la correspondance et pour les affaires ordinaires, s'appellent *umins*. Pour faire connoître ces caractères et donner un exemple du style de ces contrées, j'ai fait graver dans la planche XV [1], une lettre fort courte qui m'a été écrite par le deb-raja. J'y ai joint quelques mots en caractères *uchens*. Dans ces deux caractères, les mots doivent se lire de gauche à droite. Les voyelles y sont exprimées

[1] *Voyez* l'atlas, *planche* XV.

par des marques au-dessus et au-dessous des consonnes, dont elles déterminent le son. Voici la traduction littérale de ce que contient la planche :

CARACTERES UMINS.

N°. 1.

A M. TURNER, *Saheb.*

« NAMBAR DEO, de la tribu de Paling-
» Doukba, le plus grand, le très-haut et
» puissant lion de toutes les parties du monde.
» — Voici. — Tout est bien avec le Deo.
» Des prières continuelles demandent le bien-
» être de celui qui protége le foible, et à la
» connoissance duquel rien n'est caché. — En
» ce moment, une lettre et des présens, re-
» vêtus de mon sceau, sont transmis, comme
» une marque de considération, au directeur
» et dispensateur de toutes les affaires pu-
» bliques, le gouverneur général. Mes vœux
» sont exprimés dans un autre papier, écrit en
» langue bengalie. — Que votre amitié reste
» telle qu'autrefois et me soit conservée perpé-
» tuellement. C'est là mon désir ».

CARACTÈRES UCHENS.

N°. 2. « *Oum maunie paimi oum* ». — C'est

la phrase que les Thibétains et les Boutaniens répètent continuellement, en disant leur rosaire, et qu'on voit écrite sur divers monumens.

N°. 3. « *Lama-Rimbochaï* ». — Grand pontife, principal prêtre.

N°. 4. « *Punjin-Rimbochaï* ». — Grand maître apostolique, professeur de théologie.

N°. 5. « *Gylong* ». — Moine.

N°. 6. « *Annie* ». — Religieuse.

CHAPITRE XVII.

RETOUR DU RÉGENT A TESCHOU-LOUMBOU. — L'ENVOYÉ ANGLAIS OBTIENT SON AUDIENCE DE CONGÉ. — IL SE PRÉPARE A QUITTER TESCHOU-LOUMBOU. — CÉRÉMONIES SUPERSTITIEUSES. — ACTES DE BIENFESANCE. — MONASTÈRE DE TERPALING. — L'ENVOYÉ ANGLAIS EST ADMIS EN PRÉSENCE DU JEUNE TESCHOU-LAMA. — PORTRAIT DE CE PRÊTRE-ENFANT. — DE SES PARENS. — DE LA MAGNIFICENCE DE SES VÊTEMENS. — DES OFFICIERS DE SA MAISON. — RESPECT QU'ON CONSERVE POUR LA MÉMOIRE DU TESCHOU-LAMA ERTENI. — DE L'EXCELLENT CARACTÈRE DE CE PRINCE. — DE M. BOGLE. — FÊTE DONNÉE A L'ENVOYÉ ANGLAIS. — MUSIQUE. — HOMMAGE QUE DES KALMOUKS RENDENT A L'ENFANT-LAMA.

LE mercredi 19 novembre [1], le régent revint à Teschou-Loumbou, après une absence d'un

[1] 1783.

mois. Le lendemain, j'eus une entrevue avec ce prince, dans la salle attenante à la galerie des idoles. Les complimens que je lui adressai sur son retour, et les questions obligeantes qu'il me fit sur ma santé et sur mes occupations, remplirent presque tout le temps que dura cette audience.

J'avois eu une légère indisposition pendant le voyage du régent. Il m'en parla d'une manière très-affectueuse ; et ce qu'il me dit, me prouva qu'il étoit parfaitement instruit de tout ce qui se passoit à Teschou-Loumbou, même en son absence. Il me dit qu'il voyoit, avec beaucoup de satisfaction, que je me fusse promptement rétabli. Il me parla ensuite de la rigueur du froid qui se fesoit sentir dans les provinces d'où il venoit ; froid qui étoit tel, que ce prince avoit été forcé de prendre des vêtemens plus chauds que ceux qu'il portoit ordinairement. — « Là, me dit-il, j'étois un Doukba, » ou un citoyen du monde. Ici, je suis redevenu un gylong ».

La première fois que je revis le régent, il me parut que le froid, qui augmentoit journellement, et qui ne pouvoit pas tarder à être excessivement rigoureux, lui donnoit de l'inquiétude par rapport à moi. Il craignoit que

la neige, interrompant les communications entre le Thibet et le Boutan, ne rendît mon retour au Bengale impraticable avant l'hiver. En conséquence, il crut que je ferois bien de ne pas retarder mon départ, et de fixer le temps où je prendrois congé de lui.

J'eus encore plusieurs entretiens avec ce prince : mais tous avoient rapport à la mission qui m'avoit conduit au Thibet; on en verra le résultat dans le compte officiel que je rendis au gouverneur général.

Le dimanche 30 novembre, le régent me donna audience dans la même salle, où il m'avoit reçu la première fois que je lui fus présenté. Soupoun-Choumbou étoit auprès de lui. Je reçus, de la propre main du régent, ses dépêches pour M. Hastings, et on étala devant moi les présens destinés à ce gouverneur. Le prince me pria de ne pas oublier sa constante amitié pour les Anglais; de faire connoître au Bengale dans quelle triste situation étoient les Thibétains, depuis qu'il avoit plu au Teschou-lama de se retirer de ce monde; d'observer qu'il n'étoit maintenant qu'un enfant, incapable de leur donner des consolations et des avis. « Mais, ajouta-t-il, ne nous » désespérons pas. Quand il sera en âge de

» remonter sur le musnud [1], tout ira encore
» bien ».

Le lendemain, je retournai chez le régent. Il n'y avoit que peu de temps que j'y étois, lorsqu'il m'adressa le discours suivant :

« Le jour d'hier fut pour moi d'une grande
» importance, car j'eus une vision de notre
» divinité tutélaire. Cette puissance protec-
» trice, qui daigne nous éclairer de ses lu-
» mières, et nous inspirer dans toutes les
» grandes occasions, m'a fait lire dans l'a-
» venir, et je vois que tout est arrangé pour
» le mieux. Soyez tranquille : quoique nous
» soyons bientôt obligés de nous séparer,
» notre amitié ne cessera point. Au contraire,
» vous devez être persuadé que, grâce à la fa-
» veur de la providence, elle croîtra, et nous
» conduira à ce qu'il y a de plus heureux ».

Je pris alors congé du régent, qui me renouvela plusieurs fois ses témoignages d'amitié, et me conjura encore de lui conserver la mienne.

Ayant achevé tous les arrangemens qu'exigeoit mon départ, je me rendis chez Soupoun-Choumbou, ministre et échanson du dernier

[1] Espèce de trône composé d'une pile de carreaux.

lama,

lama, afin de lui faire mes adieux. Il me remit alors ses dépêches pour le gouverneur général.

Je reçus la visite de beaucoup de personnes avec qui je m'étois lié d'amitié à Teschou-Loumbou, et qui, par leurs attentions bienveillantes, avoient contribué à écarter de moi la tristesse qu'occasionne ordinairement le séjour d'un couvent. Je puis dire que je menois une vie monastique; car, à l'exception des occupations religieuses et des cérémonies journalières auxquelles sont astreints les gylongs, je passois mon temps d'une manière tout aussi uniforme que la leur. Je ne pus donc pas être insensible au soin avec lequel tous ceux qui avoient accès dans le monastère, cherchoient à me distraire, soit par des entretiens variés, soit en m'apprenant leur langue, soit enfin en jouant avec moi les jeux qu'ils savoient. Parmi ce dernier genre d'amusement, les échecs tenoient la première place, et j'y trouvois souvent des adversaires redoutables.

Le mardi 2 décembre, je repris la route du Bengale. Des visites de cérémonie et d'amitié, que je fis encore ce jour-là, m'occupèrent une partie de la matinée, de sorte

qu'il étoit plus de dix heures lorsque je me mis en marche. Avant de quitter le palais, il fallut, conformément à la coutume du pays, que j'attachasse une écharpe de soie blanche autour du chapiteau de chacune des quatre colonnes qui étoient dans mon appartement. Je ne peux pas dire quels sont les motifs de cette cérémonie ; mais je sais que, si elle a pour but d'exprimer la reconnoissance, je devois certainement un pareil tribut à la demeure hospitalière où j'avois été traité si amicalement. Si c'est seulement une manière solennelle de dire un long adieu aux lieux qu'on quitte, elle me convenoit également.

En descendant, nous trouvâmes nos chevaux à la porte ; une multitude de mendians s'étoit rassemblée tout autour. Notre conducteur auroit bien voulu faire cesser les importunités de ces malheureux, en leur appliquant quelques coups du long fouet dont il étoit armé ; et il se disposoit à les frapper, lorsque je l'arrêtai. M'attendant à la visite de ces pauvres, je m'étois préparé à les recevoir. Je m'ouvris un passage au milieu d'eux, par le plus puissant de tous les moyens, celui de l'argent. Il eut un effet magique. Le chemin fut libre à l'instant ; et tandis que les men-

dians se disputoient les pièces de monnoie que j'avois jetées de côté et d'autre, nous nous éloignâmes d'eux.

Nous trouvâmes encore ce jour-là plusieurs autres troupes de mendians, mais beaucoup moins considérables que la première. Beaucoup d'entr'eux demandoient l'aumône en persan, au nom de dieu et de son prophète; ils venoient, me dit-on, du Turkestan et du royaume de Cachemire. Quelques faquirs mogols parloient le langage de l'Indostan. L'un d'eux me dit qu'il étoit de Surate, et s'empressa de me demander des nouvelles de ses compatriotes qu'il avoit quittés dès sa tendre jeunesse.

Cela m'expliqua tout-à-coup pourquoi j'avois vu continuellement rouler autour de moi une masse de gens qui vivoient dans l'indigence et dans la paresse. Mais j'en fus moins surpris, quand je considérai que, par-tout où il y a de la charité, elle ne manque jamais d'objets sur lesquels elle peut s'exercer, et que même, ceux qui sollicitent ses dons sont toujours en plus grand nombre qu'elle n'a les moyens d'en satisfaire.

Il n'est point de pauvres à qui on ne donne à manger, à Teschou-Loumbou. C'est parce que cela est connu, qu'on y voit accourir

une multitude de musulmans qui sont certainement non moins robustes que paresseux.

Indépendamment de ces mendians, plus de trois cents indous, gosseyns et sunniasis, y vivent journellement des bontés du lama.

Nous marchâmes assez doucement dans la vallée ; nous y fîmes deux fois halte pour y prendre des rafraîchissemens que notre conducteur avoit donné ordre de tenir prêts. Ces haltes se firent au milieu de la plaine. Nous nous assîmes sur un tapis étendu à terre, et la voûte des cieux nous servoit de dais. Le temps étoit calme, et la chaleur du soleil extrêmement agréable.

L'endroit où nous nous arrêtâmes pour passer la nuit, s'appelle Tsondieu ; il n'est éloigné que de dix milles de Teschou-Loumbou. Nous y arrivâmes de bonne heure et sans fatigue ; et comme nous ne tardâmes pas à nous mettre à table, je trouvai l'après-dînée assez longue. J'allai me promener au-delà des saules sous lesquels nous avions planté nos tentes ; je vis, tout près du village, un ruisseau dont la surface étoit entièrement gelée ; je trouvai même que la glace étoit assez forte pour me porter. Aussitôt j'envoyai chercher mes patins, et j'eus le plaisir de courir pendant

deux heures sur une pièce de glace, étroite, à la vérité, mais longue de plus d'un mille, et très-unie.

La plupart des spectateurs qu'attira cet amusement, furent extrêmement surpris de l'aisance et de la rapidité avec laquelle je glissois; mais quelques-uns des gens qui étoient à ma suite, connoissoient ce genre d'exercice. Ils avoient accompagné le Teschou-lama à Peking, et ils avoient vu, parmi les nombreux spectacles que lui donna l'empereur de la Chine, des gens qui couroient en patins sur la glace de toutes les manières. Ils me racontèrent une chose qui leur avoit fait beaucoup d'impression. C'étoit une course entre un homme en patins, et un homme à cheval, pour lequel on avoit construit un chemin le long d'une grande pièce de glace. A leur grand étonnement, l'homme qui couroit avec des patins, avoit remporté le prix.

Mais, malgré tout ce qu'on rapporta avoir vu à Peking, nous n'en fûmes pas moins admirés, M. Saunders et moi: nous eûmes au moins l'honneur d'être les premiers de notre nation qui se fussent servis de patins au Thibet; et il est probable qu'il n'en est point qui ait couru de cette manière dans aucune autre par-

tie du globe située entre le 27°. et le 28°. degrés de latitude nord.

Le mercredi 3 décembre, nous jugeâmes qu'il étoit assez tôt de nous mettre en route, à neuf heures du matin. Il avoit gelé pendant la nuit, et l'air étoit encore très-froid. Nous prîmes un chemin tournant un peu vers l'ouest, et s'écartant de celui qui conduit directement au Bengale. Bientôt nous entrâmes dans un défilé étroit qui se trouve entre des montagnes fort élevées, où il n'y a pas un seul arbre, et où nous ne vîmes pas même la moindre trace de végétation. Au milieu de ces montagnes, les torrens forment diverses cascades dont les eaux étoient entièrement gelées et restoient suspendues en colonnes de diverse forme et de diverse grandeur, jusqu'au retour du printemps. Un petit ruisseau dont le chemin suivoit les bords, étoit également gelé.

Nous continuâmes à marcher dans ce défilé, jusqu'à ce que nous fûmes au pied de la montagne sur laquelle est le monastère de Terpaling, distant de dix milles de Tsondieu. Nous tournâmes à droite; la montée étoit très-roide. Nous n'arrivâmes à l'entrée du monastère qu'à midi. Ce monastère, nouvellement fondé pour le jeune Teschou-lama, occupoit un ter-

rain d'environ un mille de circonférence, et étoit entouré d'une muraille. Le palais du jeune lama étoit dans le centre ; les autres bâtimens servoient à loger trois cents gylongs chargés de faire le service religieux auprès du jeune lama, jusqu'à ce qu'il fût en âge de monter sur le musnud de Teschou-Loumbou.

J'ai déjà observé qu'au Thibet, non plus qu'au Boutan, on ne fesoit jamais de visites le jour qu'on arrivoit. Nous restâmes donc ce jour-là tranquillement chez nous, n'ayant d'autre occupation que celle d'envoyer et de recevoir quelques messages de complimens.

Dans la matinée du jeudi 4 décembre, on voulut bien m'admettre en présence du jeune Teschou-lama. On l'avoit placé en grande cérémonie sur son musnud. A sa gauche, se tenoient debout son père et sa mère ; et à sa droite, étoit également debout l'officier particulièrement chargé de le servir.

Le musnud est une pile de coussins de soie, qui forment une espèce de trône de quatre pieds de haut ; il est couvert d'un tapis de soie brodé ; d'autres soieries de diverses couleurs pendent sur les côtés.

A l'invitation du père du Teschou-lama,

M. Saunders et moi, nous avions conservé le costume anglais.

Je m'avançai vers le Teschou-lama; et suivant la coutume, je lui présentai une écharpe de pelong blanche, ainsi qu'un fil de perles et de corail que lui envoyoit le gouverneur général du Bengale. Le jeune lama les prit de sa main. Le reste des présens fut mis à ses pieds. Après que nous eûmes changé d'écharpe avec le père et la mère du Teschou-lama, nous nous assîmes à droite du musnud.

Beaucoup de personnes qui avoient eu ordre de m'accompagner, furent admises à cette audience et se prosternèrent devant le Teschou-lama. Cet enfant les regarda avec intérêt et parut très-satisfait de leurs hommages. Son père me dit en thibétain les paroles suivantes, que mon interprète m'expliqua: — « Le Teschou-lama a coutume de dormir » jusqu'à cette heure de la journée: mais ce » matin, il s'est réveillé de très-bonne heure, » et l'on n'a pas pu le déterminer à rester » au lit, parce qu'il savoit que les envoyés » anglais étoient arrivés ».

Je remarquai que, pendant que nous fûmes dans l'appartement du lama, ce jeune prince eut les yeux presque continuellement fixés sur

nous. Lorsque nous eûmes bu le premier thé qu'on nous présenta, il parut mécontent de ce que nos tasses étoient vides; et comme il ne pouvoit parler, il fronça le sourcil, pencha sa tête en arrière, et fit du bruit jusqu'à ce qu'on nous en eût servi de nouveau. Il prit une coupe d'or, dans laquelle il y avoit des confitures sèches, et il en tira un peu de sucre brûlé qu'il m'envoya par l'un de ses officiers. Il en envoya aussi à M. Saumders.

Celui à qui je rendois visite étoit un enfant: mais je me trouvai dans la nécessité de lui parler; car on m'avoit fait entendre que, bien qu'il ne fût pas en état de répondre, il n'en étoit pas moins vrai qu'il comprenoit tout ce qu'on lui disoit. Cependant, au lieu de lui tenir un long discours, je me contentai de lui dire : « Qu'en apprenant la nouvelle de sa mort en » Chine, le gouverneur général du Bengale » avoit été accablé de chagrin, et qu'il avoit » continué à le regretter, jusqu'au moment » où le nuage, qui obscurcissoit le bonheur de » la nation thibétaine, avoit été dissipé par » son retour; qu'alors le gouverneur général » avoit ressenti bien plus de joie, qu'il n'avoit » auparavant éprouvé de tristesse; qu'il dési» roit qu'il pût long-temps éclairer le monde

» par sa présence, et qu'il espéroit que l'amitié
» qui avoit autrefois subsisté entr'eux, loin
» de diminuer, s'accroîtroit encore, et que le
» lama, en continuant à montrer de la bien-
» veillance envers ma nation, étendroit les
» liaisons de ses sujets avec ceux du gouver-
» nement anglais ».

Tandis que je parlois, le jeune prince me regardoit attentivement. Il fit plusieurs signes de tête, qui sembloient donner à entendre qu'il comprenoit et approuvoit ce que je disois, mais qu'il ne pouvoit pas y répondre. Le père et la mère du jeune lama contemploient leur fils avec la plus tendre affection; et un sourire qui partoit du cœur, exprimoit combien ils étoient charmés de la manière dont il se comportoit envers moi. Pour lui, il ne paroissoit occupé que de nous. Tranquille et silencieux, il ne regarda pas une seule fois ses parens, par qui il étoit pourtant dirigé. On avoit, sans doute, pris beaucoup de peine pour le préparer à se bien conduire en cette occasion; mais il faut avouer que cette peine ne fut pas perdue; tout ce qu'il fit déceloit beaucoup d'intelligence, et sembloit ne venir que de lui-même.

Cette scène peut paroître indifférente, même

ridicule aux yeux de quelques personnes : mais elle étoit trop nouvelle et trop extraordinaire pour ne pas captiver toute mon attention.

Le Teschou-lama n'étoit alors âgé que de dix-huit mois. Il ne savoit pas encore parler ; mais il se conduisit avec beaucoup de décence et de dignité. Tous les signes qu'il fit annonçoient beaucoup d'intelligence. Son teint étoit d'une couleur un peu brune, mais animée. Il avoit les traits réguliers, les yeux noirs, une physionomie heureuse ; et il me parut être un des plus beaux enfans que j'eusse jamais vus.

Sa mère qui, comme je l'ai déjà observé, se tenoit debout à côté de lui, étoit une femme d'environ vingt-cinq ans. Elle étoit d'une petite taille, et avoit ce caractère de physionomie qui distingue la race tartare ; malgré cela, elle étoit jolie. Son teint étoit un peu plus brun que celui de son fils. Elle avoit les traits réguliers, les yeux noirs, et ce qu'ont à l'excès toutes les femmes de qualité au Thibet, c'est-à-dire le coin des paupières prolongé vers la tempe par des moyens artificiels. Ses cheveux étoient noirs ; mais à peine les pouvait-on apercevoir, tant ils étoient chargés de perles, de rubis, d'émeraudes et de corail. Ses pendans

d'oreilles étoient de perles entremêlées avec de l'or et des rubis. Elle portoit au cou plusieurs tours de rubis balais, de lapis lazuli, d'ambre et de corail, qui lui descendoient par étage jusqu'à la ceinture. Sa ceinture étoit attachée avec une boucle d'or, dans le milieu de laquelle brilloit un très-gros rubis. Un schal couleur de grenat, avec des étoiles blanches, complétoit son habillement, qui n'atteignoit pas au-dessous du genou. Elle avoit pour chaussure des bottes de marroquin.

Gyap, père du jeune Teschou-lama, étoit vêtu d'une robe de satin jaune, broché en or, et orné du dragon impérial de la Chine. Je n'eus pas alors un long entretien avec lui. Il me dit qu'il étoit chargé par le régent de Teschou-Loumbou, de me fêter pendant quatre jours; qu'il espéroit que je voudrois bien rester un jour de plus par rapport à lui-même; et il insista tellement, que je ne pus pas le refuser. Il m'invita alors à me rendre le lendemain dans un pavillon qu'il avoit fait construire en dehors du monastère. C'étoit là qu'il se retiroit quand il vouloit être tranquille, ou s'amuser à tirer de l'arc, exercice qu'il aimoit beaucoup, et qui auroit paru peu convenable dans l'enceinte d'un cloître.

L'après-midi, je reçus la visite de deux officiers de la maison du lama, chargés immédiatement du service de sa personne. Ils causèrent quelque temps avec moi, et me demandèrent des nouvelles de M. Bogle, qu'ils avoient vu l'un et l'autre. Ils remarquèrent combien il étoit heureux que le jeune lama nous eût regardés, M. Saunders et moi, avec une attention particulière; puis, rappelant l'inclination de son prédécesseur pour la nation anglaise, ils ajoutèrent que le jeune lama essayoit souvent de prononcer le nom de cette nation. J'applaudis beaucoup à cela, espérant qu'ils travailleroient à fortifier le penchant de leur prince-dieu; et ils m'assurèrent que si, lorsqu'il commenceroit à parler, il avoit oublié le nom d'*Hastings*, ils ne manqueroient pas de le lui apprendre.

Arrêtons-nous un moment, pour considérer ce sentiment de respect et de tendresse, que le caractère si doux et si bienfesant du dernier Teschou-lama avoit inspiré à tous ceux qui l'approchoient, et dont l'impression sembloit être ineffaçable. C'est à ses qualités enchanteresses, plus encore qu'à l'influence de son titre sacré, qu'on doit attribuer la profonde vénération, que conservent pour sa mémoire

ses compatriotes reconnoissans. En n'exerçant jamais qu'avec une douceur paternelle l'immense pouvoir dont il étoit revêtu, il gagna le cœur de tous ceux qui professoient sa religion. Dans toutes les circonstances, sa conduite publique fut dirigée par sa bonté naturelle, et fournit d'éclatantes preuves que toutes ses actions n'avoient pour but que d'accroître le bonheur de tout ce qui l'entouroit. Son humanité et sa générosité se signalèrent principalement lorsqu'il daigna s'adresser au gouvernement du Bengale en faveur des Boutaniens [1]; et, suivant l'opinion des habitans du Thibet et de tous ses disciples, le succès de cette entremise répandit un nouveau lustre sur son nom sacré. Mais, pour juger du caractère du lama, ne nous en rapportons pas au seul portrait qu'en font ses compatriotes, de peur que la partialité ne dirige quelquefois leur pinceau. Examinons aussi ce qu'en dit M. Bogle.

Cet anglais représente le Teschou-lama comme extrêmement prévenant. Il dit qu'il étoit simple, franc et généreux. Dans les entretiens particuliers, non-seulement il écartoit l'étiquette et mettoit beaucoup d'aisance, mais

[1] *Voyez* la lettre qu'il écrivit à M. Hastings, tom. 1er. de cette Relation, page 7.

il parloit avec gaieté. M. Bogle ajoute que ce prince étoit très-avide de s'instruire; qu'il cherchoit continuellement à tirer quelques lumières des nombreux voyageurs que la religion ou le commerce conduisent chaque jour à Teschou-Loumbou, et qu'en revanche il aimoit à faire part aux autres des connoissances qu'il possédoit. Son caractère inspira tant d'admiration et d'enthousiasme à M. Bogle, qu'en parlant de ce prince, il écrivit ces propres paroles: — « J'ai cherché à découvrir dans le Teschou-» lama quelques-uns de ces défauts qui sont » inséparables de l'humanité; mais il est si » généralement aimé, que cela ne m'a pas été » possible. Personne n'a eu le cœur de me » dire du mal de lui ».

Nous ne devons point être étonnés de l'effet que produisirent sur l'ame du Teschou-lama Erteni une bonté de caractère et des mœurs parfaitement analogues aux siennes, et de l'intimité qui s'établit entre lui et l'envoyé anglais. Mon prédécesseur, M. Bogle, joignoit à une ame forte, patiente et laborieuse, les qualités dont je viens de parler et la douceur la plus attrayante. J'ai vu l'impression favorable qu'il avoit laissée à la cour de Teschou-Loumbou, et l'intérêt que son nom y inspiroit encore.

Ces circonstances, j'ose le dire, font le plus grand honneur au gouvernement qui, libre de toute partialité, sait choisir de tels agens; et en même temps elles montrent quelle influence heureuse peut avoir un caractère aimable et conciliant, dans un homme qui remplit la place d'envoyé ou de ministre auprès d'une puissance étrangère. Mais combien cela devient encore plus important, lorsqu'il s'agit d'une de ces puissances à qui le caractère anglais n'est qu'imparfaitement, ou point du tout connu!

Le surlendemain [1] de mon arrivée au monastère de Terpaling, je me rendis, vers midi, dans le pavillon qu'on m'avoit indiqué. J'y trouvai Gyap et Gyeung, père et mère du jeune lama. Après la cérémonie accoutumée de changer d'écharpe, nous nous assîmes. Gyap parla de l'honneur que le Teschou-lama lui avoit fait en daignant entrer dans sa famille; et il dit que c'étoit à cette haute faveur qu'il devoit le plaisir de recevoir chez lui les envoyés anglais. Il déclara, en même temps, qu'il aimoit beaucoup notre nation, et qu'il espéroit que nos liaisons d'amitié avec les Thibétains seroient durables et s'accroîtroient de jour en

[1] Le jeudi 5 décembre 1783.

jour.

jour. Je m'empressai de l'assurer que je me flattois du même espoir.

L'on servit le thé, ainsi qu'il est toujours d'usage chez les Thibétains. La conversation devint générale, et, un moment après, Gyeung se retira. Bientôt Gyap eut occasion de me raconter les principaux événemens de sa vie. Les voici.

« Lassa, me dit-il, est le lieu où je suis
» né. Il y a déjà quelques années, qu'opprimé,
» poursuivi par des ennemis puissans, je fus
» obligé de m'exiler de ma patrie. La promp-
» titude avec laquelle on me força de m'en-
» fuir, ne me permit pas d'emporter beau-
» coup de choses que j'avois ramassées pour
» mon amusement, et entr'autres une très-
» belle collection des diverses armes dont on
» se sert dans mon pays ».

Il interrompit un moment sa narration, pour me dire qu'il aimoit à l'excès tous les exercices militaires ; qu'il excelloit à tirer de l'arc, qu'il manioit bien un cheval, qu'il n'étoit aucun des arts mécaniques connus chez les Tartares, dans lequel il ne pût se vanter d'avoir de l'habileté, et que l'architecture avoit été aussi l'objet de son application. Ensuite il continua :

« Ces talens réveillèrent la jalousie. Je me
» vis bientôt en butte à la haine des plus
» puissans habitans de Lassa. Furieux de ce
» que je leur étois supérieur dans tout ce qui
» exigeoit de l'adresse ou de l'invention, ils
» firent tous leurs efforts pour animer contre
» moi les ambas chinois [1]. Quand je fus ins-
» truit des manœuvres de mes ennemis, je
» m'adressai au Dalai-lama [2], et lui demandai
» des conseils sur le parti que je devois
» prendre. Le Dalai-lama me dit qu'il falloit
» tout de suite m'éloigner de Lassa, et me
» retirer sous la protection du Teschou-lama,
» à qui il écriroit en ma faveur. Je suivis ce
» conseil, et, depuis, je suis toujours resté
» dans les états du Teschou-lama.

» J'avois une fois formé le projet de quitter
» pour jamais le Thibet, et d'aller me mettre
» sous la protection du gouverneur général du
» Bengale. Mais j'en fus détourné, et par les avis
» du Teschou-lama, et par la crainte de ne
» pouvoir pas supporter le climat brûlant de
» l'Inde. Lorsque je fus éloigné de mon pays,
» je me livrai long-temps à la tristesse et à

[1] *Ambas* signifie *magistrat*. Ce sont des officiers que l'empereur de la Chine entretient à Lassa.

[2] Gyap étoit oncle du Dalai-lama.

» l'inquiétude. Rien de ce qui étoit autour de
» moi ne pouvoit me satisfaire. Mon amour
» pour le lieu de ma naissance croissoit chaque
» jour ».

Gyap me peignit alors le caractère des principaux personnages du gouvernement de Lassa. Il me dit qu'ils étoient artificieux; et qu'en se couvrant d'un voile de franchise, ils avoient beaucoup de dissimulation et de noirceur dans le cœur. Il observa enfin, en me disant tout ce qu'il pensoit des officiers de Lassa, que, sans une confiance et une sincérité mutuelles, l'amitié ne pouvoit pas subsister.

Je louai la patience avec laquelle il avoit supporté les injustices de ses adversaires; et je lui conseillai de continuer à attendre tranquillement les événemens. « Lorsque le jeune
» Teschou-lama, lui dis-je, sera revêtu du
» pouvoir, et que l'indignité de vos ennemis
» leur aura fait perdre l'influence dont ils ont
» si lâchement abusé, il faut espérer qu'ils se-
» ront remplacés par des hommes d'un autre
» caractère ». — Mes conseils et mes exhortations adoucirent un peu les chagrins de ce brave tartare.

Non-seulement Gyap aimoit les exercices militaires et y déployoit beaucoup d'adresse,

mais il connoissoit bien différentes espèces d'armes. Il me montra toutes celles qu'il possédoit, et me parla avec habileté de leurs propriétés particulières. Il avoit des flèches éprouvées, qui alloient extrêmement loin sans se détourner. Chacune d'elles avoit son nom gravé sur le fût, et sa place marquée dans le carquois. Il me fit présent de trois de ces flèches, ainsi que d'un arc chinois, de près de cinq pieds de long, qui étoit fait de corne de buffle, et dont il me dit qu'il s'étoit servi pendant plusieurs années. L'arc étoit alors parfait; mais je dis à Gyap que j'appréhendois que le climat du Bengale ne fût nuisible à cette arme; ce qui, malgré tous mes soins, est malheureusement arrivé au bout de quelque temps.

Les arcs que préféroit Gyap, étoient faits d'une espèce de bambou qui croît sur les montagnes limitrophes du Thibet, est extrêmement dur et n'a presque point de creux. On fait ces arcs avec deux morceaux de bambou fendus, qu'on joint ensemble par le côté intérieur, et qu'on lie fortement de distance en distance. Gyap mit dans mes mains un de ces arcs bandés, dont la corde étoit excessivement tendue. Il me fut impossible de faire partir la flèche. Alors il reprit l'arc, et le tira contre

un but placé sur une éminence à cinq ou six cents pas de l'endroit où nous étions. Il me fut impossible de suivre le vol de la flèche, quoique je tinsse les yeux fixés sur elle au moment qu'elle partit.

Gyap étoit singulièrement adroit à tirer de l'arc. Il me dit poliment, que si je voulois passer quelques mois avec lui à Terpaling, il m'apprendroit à me servir de ses armes, et que nous varierions chaque jour nos amusemens ; qu'il me rendroit bon archer, et qu'en revanche je lui apprendrois à faire usage des armes à feu. Je lui donnai quelques preuves de mon adresse en ce genre, avec un long fusil de chasse : mais, comme ce fusil étoit tout uni, je ne voulus pas lui en faire présent ; je préférai de lui en donner un autre beaucoup mieux travaillé.

Les Thibétains ne connoissent pas encore les armes à feu perfectionnées. Tous leurs fusils sont à mèche et à rouet.

Tandis que j'essayois mon fusil, Gyap m'apprit qu'il y avoit au Thibet des hommes qui passoient les rivières les plus profondes, en nageant debout, et n'ayant de l'eau qu'à mi-corps; de sorte que leurs armes à feu n'étoient jamais mouillées, et qu'ils pouvoient même s'en

servir tandis qu'ils nageoient. J'imagine que ces thibétains ont l'art de marcher dans l'eau, art dont j'avois déjà entendu parler, et qui, si l'on pouvoit l'introduire dans les armées, deviendroit d'une grande importance [1]. Gyap me parla de l'adresse avec laquelle un cavalier tartare démontoit son adversaire, lorsqu'en le poursuivant, il lui lançoit une corde avec un nœud coulant.

Ces entretiens et les exercices qui y avoient donné lieu, remplirent le temps qui s'écoula jusqu'à l'heure du repas. On l'avoit servi dans le pavillon, où nous trouvâmes Gyeung qui nous attendoit. Nos bancs, car, comme je l'ai déjà remarqué, on n'a point de tables en Tartarie, étoient couverts de viandes froides, et principalement de mouton. Il y en avoit de desséché par le froid, d'autre bouilli, et d'autre tout-à-fait cru. Je mangeai avec plaisir des deux premiers; mais je ne touchai pas à

[1] J'ai vu une négresse qui traversoit une rivière large et profonde en se tenant debout, les mains croisées sur sa tête, et ayant presque la moitié du corps hors de l'eau. Elle s'arrêtoit dans les endroits les plus profonds, et y restoit aussi long-temps qu'on le vouloit. Elle nageoit en fesant seulement un petit mouvement avec les pieds. (*Note du traducteur.*)

celui qui étoit encore saignant. L'exemple de mes amis de Teschou-Loumbou n'avoit pas pu me faire vaincre ma répugnance, et Gyap n'y réussit pas mieux. Le plaisir qu'il paroissoit avoir à manger les côtelettes crues, ne me donna nulle envie de l'imiter.

On nous servit à boire du *chong* froid, liqueur qu'on ne boit jamais chaude au Thibet. Lorsque la viande fut enlevée, nous eûmes un dessert composé de fruits secs. Gyeung ne mangea que des fruits, et elle n'en mangea même que fort peu. Elle nous dit que, tandis qu'elle allaitoit le lama son fils, elle ne pouvoit faire usage ni de viandes, ni de liqueurs, et elle se plaignit beaucoup de cette privation.

L'après-dînée étoit déjà assez avancée, lorsqu'on apporta quelques instrumens de musique. Gyap me présenta un flageolet, en me priant d'en jouer. Je lui dis que je ne connoissois pas cet instrument. Alors il le prit et accompagna Gyeung, qui avoit une espèce de guitare, et ils jouèrent plusieurs airs très-agréables. Au bout d'un certain temps, Gyeung mêla sa voix au son des instrumens. Elle étoit mélodieuse ; et j'ose avouer que la chanson que chanta Gyeung, flatta plus mon oreille que ne pourroit le faire un air italien.

Gyap me dit qu'il étoit bien fâché de ne pouvoir me procurer plus d'amusement ; qu'il savoit jouer de divers autres instrumens ; mais qu'en fuyant de Lassa, il n'avoit pas eu le temps de les emporter. Je lui demandai comment il avoit fait pour apprendre des airs aussi variés que ceux qu'il venoit de me faire entendre ; et comment on pouvoit aussi bien faire accorder des instrumens d'un genre tout-à-fait différent ? Il me répondit que les Thibétains avoient une musique écrite, dont l'étude fesoit partie de leur éducation. Je ne peux pas douter de cela ; car comment pourroient-ils autrement mettre à l'unisson les nombreux instrumens dont ils se servent dans leurs cérémonies religieuses ? J'ai souvent entendu tous ces instrumens passer, avec un parfait accord, des tons les plus bas aux plus élevés, et y mêler les modulations les plus variées. Je regrette beaucoup que le peu de temps que j'ai passé au Thibet ne m'ait pas permis d'acquérir des connoissances à ce sujet.

La nuit n'étoit pas éloignée. Je renouvelai aux aimables parens du jeune lama mes remercîmens du plaisir dont j'avois joui dans leur aimable société. Nous nous levâmes et nous descendîmes ensemble dans le monastère. Gyap

et Gyeung se retirèrent dans leurs appartemens, et je rentrai dans celui qu'on m'avoit donné.

Dans la matinée du 6 décembre, je fus de nouveau admis en présence du jeune Teschou-lama, à qui j'offris quelques curiosités que j'avois apportées du Bengale. Il parut très-satisfait d'une petite montre, et observa le mouvement de l'aiguille des minutes avec attention, mais sans montrer une admiration puérile. Les cérémonies de cette visite furent les mêmes que celles de la première. Le père et la mère du jeune lama étoient auprès de lui. Je me retirai au bout d'une demi-heure, dans le dessein de retourner l'après-midi pour prendre congé.

Les sectateurs du Teschou-lama étoient venus en foule pour l'adorer; peu d'entr'eux furent admis en sa présence. Ils se croyoient très-heureux, lorsqu'ils pouvoient le voir seulement à la fenêtre, et qu'ils avoient eu le temps de se prosterner devant lui avant qu'on l'emportât. Ce jour-là, il s'étoit rendu à Terpaling une troupe de Kilmâks [1], pour présenter des offrandes au lama. Lorsque je sortis de chez lui, je vis ces Tartares rassemblés sur la

[1] Tartares Kalmouks.

place qui est devant le palais ; ils étoient debout et avoient la tête découverte, les mains jointes, élevées à la hauteur du visage, et les yeux fixés sur l'appartement du lama, avec un air d'inquiétude très-marquée. Enfin on le leur montra, ou, du moins, je l'imagine, car ils levèrent leurs mains, toujours jointes, au-dessus de leurs têtes, les baissèrent encore sur leur visage, les posèrent sur leur poitrine ; puis, les écartant, ils tombèrent à genoux, et frappèrent la terre de leur front ; ils répétèrent la même cérémonie neuf fois de suite. Ensuite ils s'avancèrent pour offrir leurs présens qui consistoient en plusieurs talens [1] d'or et d'argent, et en diverses productions de leur pays. Ces présens furent remis à un officier préposé pour les recevoir ; après quoi, les Kilmâks se retirèrent en donnant de grandes marques de satisfaction.

J'appris que ces sortes d'offrandes se répétoient souvent et étoient une des plus abondan-

[1] Dans la langue thibétaine ces talens s'appellent *tarrimas*. Ce sont des lingots d'or ou d'argent pur, qui ont la forme du creuset dans lequel ils sont fondus. Ils sont d'inégale grandeur. On voit gravé sur chaque lingot le poids qu'il pèse. Ceux d'argent valent ordinairement de 40 à 50 liv. sterlings.

tes sources des richesses des lamas du Thibet.

Nul de ceux qui professent la religion du lama, ne croit s'avilir en se prosternant devant lui. Les Kilmâks dont je viens de parler, avoient parmi eux un de leurs principaux chefs qui sembloit mettre encore plus de zèle que les autres dans les cérémonies de l'adoration. Il portoit une superbe robe de satin, doublée de peau de renard, et un bonnet surmonté d'un gland de soie écarlate, et garni tout autour de martre zibeline.

L'après-midi, j'allai, ainsi qu'on m'y avoit engagé, faire une dernière visite au Teschou-lama. Quand j'eus reçu les dépêches du prince [1], ses parens me remirent deux pièces de satin pour le gouverneur général du Bengale, et ils y joignirent beaucoup de complimens.

Ils me firent, en même temps, présent d'une veste doublée de peau d'agneau [2], et m'assurèrent plusieurs fois qu'ils se souviendroient long-temps de moi. Ils me dirent qu'ils avoient du regret de ce que le Teschou-lama étoit encore trop jeune pour converser avec moi; mais qu'ils espéroient me revoir quand il

[1] C'est-à-dire écrites en son nom.

[2] L'on a vu plus haut que ces peaux sont très-estimées en Tartarie.

seroit plus avancé en âge. Je répondis qu'il daigneroit peut-être m'accorder la grâce de retourner dans son pays, que j'attendrois avec impatience le temps de son avénement au *musnud*, et qu'alors je me croirois très-heureux de pouvoir lui présenter mon respect. Après quelques autres complimens, je reçus les écharpes, et je pris congé, dans l'intention de me remettre en route, le lendemain matin, pour le Bengale.

CHAPITRE XVIII.

LES ENVOYÉS ANGLAIS QUITTENT LE MONASTÈRE DE TERPALING. — RELIGIEUSES THIBÉTAINES. — MOINES. — COUP-D'ŒIL SUR LES ORDRES RELIGIEUX. — OBSERVATIONS SUR LES MŒURS DES THIBÉTAINS. — POLYANDRIE. — CÉRÉMONIES DU MARIAGE. — FROID EXCESSIF. — PRÉCAUTIONS DES AGRICULTEURS CONTRE LE FROID. — ÉPAISSEUR DE LA GLACE. CHÈVRES QUI FOURNISSENT LE POIL DONT ON FAIT LES SCHALS. — LES ENVOYÉS ANGLAIS ARRIVENT A RUNGPORE.

Au lever du soleil, nous partîmes du monastère de Terpaling. Nous gâgnames d'abord la vallée ; et après avoir traversé un petit ruisseau qui coule entre la montagne sur laquelle est bâti le monastère, et une colline qui est vis-à-vis, nous montâmes sur cette colline. De là nous descendîmes dans une vaste plaine bornée de toutes parts par des rochers pelés. Sur le sommet d'un de ces rochers, qui s'élève au sud de la plaine, est un couvent de religieuses. Ces sortes de couvens s'appellent *annie-*

gombah [1]. Dans ces solitaires demeures, les annies, comme les gylongs de Terpaling et de Teschôu-Loumbou, s'assemblent de grand matin pour faire leurs oraisons, chantent à midi leurs offices, et l'après-dîné, leurs vêpres ; et le soir, elles se retirent dans leurs cellules.

J'avois souvent entendu parler de ces religieuses ; je savois qu'il en existoit en différentes parties du Thibet : mais je n'avois pas encore aperçu un seul de leurs couvens. Celui d'Annie-Gombah fut le premier que je vis. Je serois allé bien volontiers rendre visite aux recluses qui l'habitoient. Cependant elles étoient si éloignées de ma route, et le temps me pressoit si fort, que je n'osai pas céder à ma curiosité. Bien qu'elles soient cloîtrées, les annies peuvent recevoir, le jour, la visite des hommes ; mais il ne leur est pas permis d'en souffrir un seul, pendant la nuit, dans l'enceinte de leurs couvens, non plus que les gylongs ne peuvent garder une femme dans les leurs.

Quand on réfléchit à la coutume qui existe au Thibet, relativement à l'union des deux sexes, on est moins surpris de voir qu'un très-grand nombre de femmes renonce aux

[1] *Annie* signifie religieuse, et *gombah* couvent.

occupations et aux plaisirs du monde, pour se retirer dans ces asiles solitaires. Cette coutume est entièrement différente de celle de l'Europe, où une seule femme devient l'épouse d'un seul homme. Elle est également opposée à celle d'une grande partie de l'Asie, où un homme s'arroge le droit d'avoir plusieurs femmes à la fois, et proportionne le nombre de ses épouses et de ses concubines à l'étendue de ses moyens pécuniaires. La coutume du Thibet est peut-être encore plus étrange : c'est celle de la polyandrie, si je puis l'appeler ainsi. Elle y est presque générale. On y voit une femme associer sa fortune et sa destinée à tous les frères d'une famille, quels que soient leur nombre et leur âge. Le choix d'une femme appartient à l'aîné de la famille. Quelque singulier que cela puisse paroître, j'ai ouï assurer qu'une Thibétaine, unie à plusieurs maris, étoit aussi jalouse de ses droits d'épouse qu'un despote indien pouvoit l'être des belles qui peuplent son *zennana* [1]. Certes, avec une pareille coutume, on ne doit pas

[1] Ce mot indien répond à celui de *harem*. Le harem est le lieu où les Turcs et les Arabes renferment leurs femmes, lieu que nous appelons improprement *sérail*. (*Note du traducteur*.)

beaucoup se soucier de multiplier son espèce.

Les chefs du gouvernement, les officiers de l'état, et tous ceux qui aspirent à le devenir, regardent comme au-dessous de leur dignité et de leurs devoirs, le soin d'avoir des enfans. Ils s'en exemptent, et l'abandonnent presqu'exclusivement aux gens du peuple.

Les Thibétains regardent le mariage comme une chose odieuse, un fardeau gênant et honteux, que tous les mâles d'une famille doivent chercher à rendre plus léger en le partageant entr'eux. Le nombre des maris est, comme je viens de le dire, illimité. Il se borne quelquefois à un seul, parce qu'on voit des familles où il n'y a qu'un mâle. Peut-être aussi excède-t-il rarement ce que j'ai vu à Teschou-Loumbou, où un thibétain de qualité me montra cinq frères, qui vivoient tous ensemble fort tranquillement avec la même femme. Quoique cette sorte de lien conjugal soit ordinairement, ainsi que je l'ai observé, le partage du peuple, on le trouve aussi dans les familles les plus opulentes.

Cette coutume, dont je suis obligé de faire mention, comme voyageur, ami de la vérité, mérite, sans doute, d'être condamnée. Cependant, il faut observer que des loix particulières ne sont souvent que le résultat des causes

locales, et que, d'après la diversité des préjugés et des opinions, le même usage qui paroît dans un pays, sous un jour odieux, peut être vu dans un autre, non-seulement comme convenable, mais comme digne de louange. Aussi dans l'Inde la polygamie, et au Thibet la polyandrie, ne manquent point d'approbateurs.

Autant que j'ai pu l'apercevoir, l'influence de cette dernière coutume n'a pas nui aux mœurs du peuple. La douce humanité et une bienveillance naturelle sont l'apanage constant des Thibétains.

Je ne connois pas d'autre peuple qui possède ces vertus à un degré plus éminent. Sans être jamais bassement serviles, les Thibétains se montrent toujours obligeans. Ceux d'un rang élevé ne sont point orgueilleux. Les autres sont respectueux et décens. Tous paroissent avoir des attentions pour les femmes: mais, très-modérés dans toutes leurs passions, leur conduite, à l'égard du beau sexe, est également éloignée de la grossièreté et de l'adulation. Les femmes du Thibet occupent dans la société un rang plus distingué que leurs voisines du midi. Non-seulement elles jouissent d'une entière liberté, mais elles sont maîtresses

de maison et compagnes de leurs époux. A la vérité, une femme ne peut pas avoir continuellement tous ses maris auprès d'elle. Les travaux des champs, les affaires mercantiles, et d'autres occupations, sont cause qu'il s'en absente presque toujours quelqu'un : mais le profit que chacun d'eux peut faire, revient toujours grossir le trésor commun ; et quel qu'ait été le succès de celui qui s'est absenté, il est sûr d'être, à son retour, bien accueilli par les autres.

Vouloir chercher l'origine d'un usage établi long-temps avant qu'il existât des annales écrites, et auquel la tradition elle-même n'assigne pas une date, c'est ouvrir un champ vaste à l'imagination ; et alors tous les raisonnemens qu'on peut faire, ne servent souvent qu'à élever de nouveaux doutes, et à couvrir d'un voile plus épais l'objet qu'on prétend éclaircir. Je n'entreprendrai donc pas de découvrir à quelle époque remonte la polyandrie thibétaine ; mais je vais indiquer les causes auxquelles, ce me semble, on peut l'attribuer. Peut-être que, dans les temps reculés où le Thibet commença à se peupler, il existoit, on ne sait pas pourquoi, une si grande disproportion entre le nombre des mâles et celui

des femelles, qu'il étoit impossible que chaque homme pût prétendre à la possession exclusive d'une femme, et qu'en conséquence on convint généralement d'adopter la coutume qui donne à une femme plusieurs maris. Peut-être aussi que cette coutume ne fut instituée que parce qu'on craignoit qu'une trop nombreuse population ne surchargeât un sol infertile. Quoi qu'il en soit, je laisse aux autres le soin de décider la question. Il me suffit de peindre les mœurs telles que je les ai vues.

Il est certain qu'une surabondance de population dans un pays où la terre rend peu, devient une grande calamité, et produit sans cesse la guerre ou la disette. Il faut que la partie la plus active et la plus industrieuse de la société s'expatrie, et cherche à acquérir de la fortune par les armes ou par le commerce : autrement, elle courroit risque de périr de faim, la première fois que la récolte manqueroit. Les Thibétains qui ne connoissent pas la ressource d'aller chercher fortune loin de chez eux, n'ont peut-être trouvé que le moyen de lier tous les mâles d'une famille à un seul joug matrimonial, pour arrêter les progrès trop rapides de la population, et prévenir un mal capable de désoler le sol le plus fertile de l'uni-

vers, et de donner naissance à une coutume inhumaine et barbare, dans le plus riche et le plus populeux de tous les empires.

L'horrible coutume dont je parle, est celle qu'on voit établie à la Chine. Là, une mère, prévoyant qu'elle n'aura pas les moyens de nourrir et d'élever une nombreuse famille, expose dans les champs l'enfant qu'elle vient de mettre au monde. Ce crime, tout affreux qu'il est, se commet, dit-on, fréquemment chez les Chinois. Quant aux Thibétains, ils en sont exempts. Leur coutume, les empêchant d'avoir jamais une trop grande population, prévient les discordes qu'enfante ailleurs, entre les frères, la nécessité de séparer leurs intérêts, et elle concentre les vertus et les belles qualités, apanage d'un sang illustre.

Au Thibet, les cérémonies du mariage ne sont ni ennuyeuses, ni difficiles. On y fait l'amour sans beaucoup d'art, et sans perdre du temps. Lorsque l'aîné des garçons, auquel appartient toujours le droit de choisir l'épouse commune, devient amoureux d'une fille, il commence par en parler aux parens. S'ils l'approuvent et qu'ils acceptent ses propositions, ils fixent un jour pour se rendre

chez lui avec leur fille. Tous les hommes et les femmes des deux familles, ainsi que leurs amis, s'y trouvent aussi. On fait venir des musiciens, on danse, et on passe trois jours dans les festins et dans la joie. A l'expiration de ce terme, le mariage est achevé. Les prêtres du Thibet, qui évitent la société des femmes, ne se mêlent en aucune manière de ces cérémonies. Un consentement mutuel est le seul lien des époux; et ceux qui assistent à la fête, sont témoins de cette union, qu'on ne rompt presque jamais.

Un mari ne peut pas se soustraire au pouvoir d'une épouse insociable, ni une femme abandonner son mari, à moins qu'ils ne soient tous deux d'accord pour se séparer, comme ils l'ont été pour s'unir. Mais, dans ce cas-là, ni l'un ni l'autre n'a la liberté de se remarier.

Les exemples de libertinage sont rares au Thibet. Si une femme est surprise en adultère, elle reçoit une punition corporelle; et celui qui l'a séduite est obligé de payer au mari, ou aux maris, une somme d'argent.

Les Thibétains peuvent quelquefois être accusés de froîdeur envers les femmes : mais aussi ils sont loin de les tyranniser. Quoiqu'une femme mariée soit obligée de garder la fidé-

lité conjugale sous des peines assez sévères, il n'en est pas moins vrai qu'avant de se marier, elle peut se livrer à ses goûts, sans que cela fasse tort à sa réputation, et sans que les maris qu'elle épouse lui en sachent mauvais gré.

Reprenons la narration de mon voyage. Nous plantâmes nos tentes, pour passer la nuit près d'un hameau solitaire, situé dans la plaine, vis-à-vis d'Annie-Gombah. Le lendemain matin, nous nous remîmes en route.

Dans la saison de l'année où nous étions alors, l'aspect du Thibet n'est ni riche, ni varié. Les arbres sont entièrement dépouillés de leurs feuilles; le sol n'offre presque pas une tige d'herbe, et l'on n'y voit que rarement quelque foible trace de verdure. Les vallées et les montagnes sont également couvertes d'un voile brun et roussâtre. Sur le sommet des montagnes on voit des eaux suspendues dans leur chute, former des masses énormes de glace, jusqu'à ce que le printemps vienne les faire fondre, et rendre leur cours aux ruisseaux. Nous en vîmes quelques-unes d'une grandeur prodigieuse, et semblables à d'immenses colonnes. Elles contribuoient, avec la nudité des campagnes, à nous donner une idée

terrible de l'âpreté du climat et de la rigueur de la saison.

L'air étoit froid, mais extrêmement pur. Durant les trois mois que j'ai passés dans le Thibet, je n'y ai pas vu trois jours nébuleux. La sécheresse du sol et la rareté de la végétation sont une des causes du peu de vapeurs qu'il y a dans l'atmosphère. Le ciel y est de la clarté la plus brillante, et je ne crois pas qu'il s'y élève jamais de brouillards.

La poussière y est quelquefois insupportable. Mais cela ne dure pas long-temps, parce qu'aux approches de l'hiver, les laboureurs ont coutume d'inonder les vallées; en sorte qu'elles sont peu après sous un voile de glace, qui empêche que les vents violens ne les dépouillent d'une partie de leur sol. Cette glace sert, dit-on, aussi à engraisser la terre; avantage d'autant plus précieux, que les Thibétains ne se servent jamais de fumier. Elle la dispose, en outre, à recevoir la charrue au printemps.

Lorsque leurs champs sont préparés, les Thibétains saisissent le premier moment favorable pour les semer. De fréquentes ondées et un soleil très-chaud contribuent à mûrir leur récolte. L'automne est clair et exempt d'orages, et c'est alors qu'ils coupent les blés;

et qu'après les avoir mis en gerbe, ils les laissent assez long-temps sur la terre, pour qu'ils puissent bien sécher. Dès qu'ils leur paroissent suffisamment secs, ils préparent une aire circulaire dans le milieu du champ, ils y étendent les gerbes, et ils les font fouler par des bœufs. C'est, en général, la méthode qu'on emploie au Thibet, pour dégager le grain des épis. Les Thibétains ne cultivent que du froment, de l'orge et des pois. Le riz est une production des climats plus méridionaux.

Le jour que nous partîmes du hameau, qui est vis-à-vis d'Annie-Gombah, nous allâmes coucher à Doukke, que nous avions vu en nous rendant à Teschou-Loumbou. Le lendemain, de grand matin, nous nous remîmes en route. Il ne nous arriva rien jusqu'à notre rentrée dans le Bengale, qui mérite que j'en fasse mention. Je dois seulement observer qu'avant de quitter le Thibet, nous nous aperçûmes que chaque jour le froid augmentoit excessivement. Nous vîmes de grands lacs entièrement gelés jusqu'à une grande profondeur; ce qui est très-remarquable dans une latitude aussi basse que celle de 28 degrés.

Comme j'avois été prévenu que je trouverois le Ramtchieu gelé, je fis en sorte d'arriver

de très-bonne heure près de ce lac. Nous campâmes sur ses bords, et nous passâmes une grande partie de l'après-dîné sur nos patins. Cet exercice n'étoit nouveau que pour le très-petit nombre d'habitans, qui vit dans les environs du Ramtchieu. Les gens qui étoient à notre suite, nous avoient déjà vus courir en patins près de Tsondieu. Mais si je savois mieux glisser de cette manière que les Thibétains, ils glissoient bien mieux que moi avec leur simple chaussure. Chacun de nous avoit l'avantage dans son art.

L'on me dit que le lac Ramtchieu avoit été gelé dès le mois d'octobre; mais que bientôt après un vent tempétueux, en brisant la surface, avoit jeté des monceaux de glace sur le rivage; qu'à la suite de cette tempête, la surface du lac, redevenue unie, s'étoit gelée de nouveau, et présentoit, depuis, cette superbe étendue de glace sur laquelle nous glissions. Il y avoit quelques fentes, où j'enfonçai ma canne: mais la glace étoit si épaisse, qu'il me fut impossible d'en atteindre le fond. Ces fentes provenoient de ce qu'à mesure que l'eau diminuoit, la glace s'enfonçoit pour reposer sur sa surface [1].

[1] Je crois qu'il y a ici une petite erreur, et que les

Quand nous fûmes certains qu'il n'y avoit pas de danger à s'approcher de ces fentes, elles nous procurèrent un nouvel amusement, parce que nous les franchissions avec nos patins. Tandis que nous glissions, le vent souffloit avec force et étoit très-froid. Nous avions assez de peine à aller contre lui : mais, au retour, il nous favorisoit singulièrement. J'étendis un mouchoir en forme de voile, et je glissai à une distance considérable, sans donner un seul coup de patin.

Cet exercice nous fit très-grand bien. Tant que nous fûmes sur la glace, nous ne souffrîmes pas du froid. Mais le soir, quand nous nous retirâmes dans nos tentes, nous trouvâmes qu'il étoit extrêmement fort. Nos tentes étoient bien closes. Nous y allumâmes du feu, qui brûla toute la nuit, et qui étoit si considérable, que la fumée qu'il produisit, noircit tout le haut des tentes. Malgré cela, l'air étoit encore si froid dans nos tentes, que notre haleine geloit en sortant de notre bouche; aussi, le matin, nous trouvâmes nos moustaches couvertes de petits glaçons, que nous eûmes assez de peine à en détacher.

fentes ne provenoient que de ce que l'intensité du froid fesoit éclater la glace. (*Note du traducteur.*)

En nous levant, notre premier soin fut de nous couvrir de nos vêtemens les plus chauds; et certes, cette précaution étoit bien nécessaire, car le froid augmentoit continuellement.

Nous vîmes, dans le voisinage du Ramtchieu, plusieurs grands troupeaux de ces animaux précieux, dont le poil sert à faire les magnifiques schals qui sont si recherchés. Ils paissoient l'herbe sèche et rare, qui restoit sur ces montagnes qui nous sembloient nues. Cette espèce de chèvres est peut-être la plus belle de toutes. Pour moi, je la trouve d'une beauté bien supérieure à la chèvre d'Angora. La couleur de ces animaux varie. Il y en a de noirs, de blancs, de bleuâtres, et même d'un fauve clair. Ils ont les cornes droites, et sont moins grands que les plus petits de nos moutons d'Angleterre.

Le poil qui sert à faire des schals est extrêmement fin et ras. Il est recouvert par d'autres poils longs et durs, qui enveloppent l'animal, et qui conservent la délicatesse de sa première robe. Ces chèvres doivent, sans doute, à la nature du climat qu'elles habitent, cette robe si fine et si chaude; car toutes celles qu'on a transportées au Bengale, ont bientôt perdu leur beau poil, et ont été attaquées

d'une éruption galeuse. Celles que j'ai envoyées en différens temps en Angleterre n'ont pas mieux réussi. Elles ne supportent pas plus la mer que les chaleurs du Bengale. Quelques-unes sont arrivées en Angleterre, mais dans un état si foible qu'elles ont bientôt péri.

Nous traversâmes les hautes montagnes de Soumounang, dont la chaîne forme la frontière méridionale du Thibet, et le sépare du Boutan. Nous fesions toute la diligence possible pour nous rapprocher d'un climat plus tempéré.

Nous le trouvâmes à Panoukka, résidence d'hiver du deb-raja. Ce prince y étoit déjà établi, et nous y reçut avec toutes les attentions qu'on peut espérer de l'hospitalité et de l'amitié. Nous étions enchantés des environs de Panoukka, quand nous les comparions au pays que nous venions de quitter. Le jardin du deb-raja étoit orné de jolis bosquets, d'orangers, de citronniers, de grenadiers chargés de fruits. La saison des pêches et des mangues étoit passée; mais, à leur place, on nous offrit des prunes et des noix en abondance. Les fruits, non moins que la température, montrent la prodigieuse différence qu'il y a entre le climat de Panoukka et celui

des bords du Ramtchieu, quoique ces deux endroits soient pourtant bien peu distans l'un de l'autre.

Je ne demeurai que fort peu de temps auprès du deb-raja. Je me hâtai de terminer avec lui tout ce qui avoit rapport à ma mission. Je vis fréquemment ce prince, soit dans ses appartemens, soit dans ses jardins, où, à son invitation, nous allions nous promener ensemble. Je puis dire qu'il me traita toujours avec beaucoup de cordialité et avec une familiarité polie. En me vantant la douceur de la température de Panoukka, et la beauté de ce lieu, il me pressa vivement d'y faire un plus long séjour ; mais cela ne m'étoit pas possible.

Le 30 décembre, j'obtins du deb-raja mon audience de congé. Il m'accorda alors une très-grande faveur ; il me fit présent d'un lacs de soie cramoisie, sur lequel tout l'art des devins s'étoit exercé, et qui devoit à jamais assurer mes succès et mon bonheur. Mais, quelque précieux que fût un tel cadeau, j'ai eu le malheur de le perdre.

Le soir, je fis mes adieux à tous les officiers de la cour du deb, et le lendemain je quittai le château de Panoukka.

Je ne trouvai point à Buxadéouar le soubah, qui m'y avoit si bien accueilli à mon premier passage. Il étoit allé passer l'hiver dans la vallée de Chichacotta, dont le climat doux convient mieux, même au tempérament des Boutaniens, que le froid, souvent excessif, de leurs montagnes natales. Je vis donc le Buxa - soubah à Chichacotta; et cédant à ses sollicitations, je passai un jour entier avec lui.

Le lendemain, je me hâtai d'aller joindre les amis que j'avois laissés l'année précédente à Rungpore, et qui, sachant mon arrivée, étoient venus au devant de moi jusque dans la plaine de Calamatty. Nous passâmes le reste de la journée sous les tentes qu'ils y avoient plantées; et le lendemain, nous nous rendîmes ensemble à Rungpore.

Bientôt je reçus ordre du gouverneur général d'aller le joindre, sans délai, à Patna, dans la province de Bahar. Je m'y rendis aussitôt; et ayant rendu compte de ma mission au gouverneur général, j'eus la satisfaction de le voir pleinement approuver la manière dont je l'avois remplie. Je vais imprimer ici mon rapport officiel, parce qu'il contient des détails qui, j'espère, pourront intéresser.

RAPPORT

ADRESSÉ

A M. WARREN-HASTINGS,

GOUVERNEUR GÉNÉRAL DU BENGALE,

PAR M. SAMUEL TURNER,

SUR la mission dont ce Gouverneur l'avoit chargé auprès de la Cour de Teschou-Loumbou.

Patna, le 2 mars 1784.

MONSIEUR,

APRÈS avoir rempli la mission que vous m'avez fait l'honneur de me confier, je m'empresse d'en mettre sous vos yeux les principaux incidens et le résultat, espérant que vous jugerez ma conduite avec toute l'indulgence due à mon peu d'expérience, et que vous daignerez, en même temps, vous rappeler que les contrées où vous m'avez envoyé, étoient presqu'absolument neuves pour notre nation.

Je ne vous présenterai pas ici un tableau de l'ancien état du Thibet, ni d'inutiles et minutieux détails sur les mœurs et les coutumes des Thibétains : je sais trop combien vos momens sont précieux. Permettez seulement que, me conformant à l'exemple de mon prédécesseur [1], je vous fasse connoître les événemens qui ont rapport aux relations que vous voulez former dans ce pays, et qui s'y sont passés depuis qu'il l'a quitté.

Lorsque M. Bogle fut envoyé au Thibet, ce pays étoit parfaitement tranquille. Le Teschou-lama qui le gouvernoit [2], étoit respecté et obéi dans toute la Tartarie. Son influence s'étendoit même jusqu'aux extrémités du vaste empire de la Chine. Les Tartares, qui vivent sous des tentes, et les habitans du Kilmâk et du Khumbâk, accouroient en foule pour lui rendre hommage et lui porter leurs offrandes. Le Taranaut-lama et le Dalai-lama eux-mêmes avoient pour lui la plus profonde vénération, et leurs sectateurs le regardoient comme le chef et le protecteur de leur religion. Voici ce

[1] M. Bogle, envoyé au Thibet en 1774.

[2] Comme souverain d'une partie du Thibet, et comme régent de l'autre partie, pendant la minorité du Dalai-lama.

qui

qui s'est passé depuis la mission de M. Bogle.

La sublimité du caractère du lama, et la sagesse avec laquelle il gouvernoit, lui acquirent une si haute réputation, que l'empereur de la Chine [1], désirant ardemment de voir un personnage aussi illustre, l'invita plusieurs fois à se rendre à sa cour. Le Teschou-lama se seroit bien volontiers dispensé de faire ce voyage: mais il lui fut impossible de résister aux pressantes sollicitations de l'empereur, qui avoit ordonné des préparatifs magnifiques, pour le recevoir, et en Tartarie, et à Peking.

Enfin le lama partit de Teschou-Loumbou, quoique, s'il faut en croire les personnes qui habitent ce monastère, ce fût avec la plus grande répugnance. A son arrivée en Chine, il fut accueilli, avec les plus grandes marques de respect, par l'empereur lui-même, qui alla au devant de lui jusqu'en Tartarie [2]. Lorsqu'il fut à la cour de la Chine, il n'oublia point ses liaisons avec le gouvernement du Bengale. Au contraire, il parla plusieurs fois à l'empereur, et toujours avec beaucoup de force, de l'amitié qui subsistoit entre lui et le

[1] Tchien-long.

[2] L'empereur alla l'attendre à Zhé-hol.

gouverneur général. C'est là, du moins, ce que m'ont assuré, et le régent de Teschou-Loumbou, frère du lama, et Soupoun-Choumbou, son favori et son grand échanson, qui l'un et l'autre l'avoient accompagné à Peking. Ils ajoutent que les discours du lama firent tant d'effet sur l'empereur, que ce monarque résolut d'entrer en correspondance avec le gouverneur général, par l'entremise du lama lui-même. L'empereur conçut tant d'estime et d'affection pour le lama, qu'il lui dit que quelle chose qu'il lui demandât, il la lui accorderoit. Mais la générosité de l'empereur ne surpassa point la modestie du vertueux lama. Loin d'avoir aucune prétention exagérée, il ne voulut pas même accepter les domaines que l'empereur voulut ajouter à ses états. Il se contenta de demander que l'administration des différentes parties du Thibet fût restituée aux lamas, telle qu'ils en jouissoient anciennement; que ces pontifes reprissent, chacun dans ses états, tout le pouvoir dont ils avoient été dépouillés, et que lui, particulièrement, eût la liberté de recevoir dans le Thibet, sans être obligé d'en demander l'agrément, toutes les personnes qui lui conviendroient.

L'empereur acquiesça à ces demandes. Pour

que le Teschou-lama jouît d'un pouvoir absolu, il lui remit un sceau pareil au sien propre, et il donna des ordres pour rappeler le commandant chinois, résidant à Lassa.

Les grands honneurs, les distinctions extraordinaires dont le Teschou-lama jouit à la cour de la Chine, excitèrent la jalousie d'un petit nombre de personnes; mais toutes les autres y applaudirent. Cependant, à l'instant même où il paroissoit au comble de la gloire et du bonheur, le Teschou-lama fut attaqué d'une maladie violente qui, au bout de trois jours, mit un terme à sa vie.

Je ne m'étendrai point sur l'accroissement de considération et d'autorité que devoient naturellement procurer au Teschou-lama la manière distinguée dont il avoit été traité en Chine, et les hommages que lui avoient rendus les habitans des divers pays qu'il avoit traversés. Par malheur il ne put pas aller jouir de cet avantage au Thibet. Qu'il me soit permis d'observer que la mort précoce de ce prince, et les autres accidens qui empêchèrent de renvoyer M. Bogle à Teschou-Loumbou, ainsi que l'avoit résolu le gouvernement du Bengale, sembloient être faits pour détruire l'effet des premières négociations des Anglais, pour réveiller dans

l'ame des Thibétains, naturellement ennemis de toute innovation, leur ancienne défiance, et pour faire disparoître les commencemens d'amitié qu'on étoit si heureusement parvenu à leur inspirer.

La mort de Gesoub-Rimbochaï sembla devoir compenser, en quelque sorte, ces désavantages, et nous assurer le moyen de renouveler des liaisons, qui étoient depuis si long-temps l'objet de nos vœux. Gesoub-Rimbochaï étoit remarquable par la turbulence et l'activité de son caractère, et par son opposition à toute espèce de rapport avec les Anglais. Cependant l'espoir que nous avoit donné sa mort fut trompé. Son successeur hérita de toutes ses préventions contre nous [1]. Il étudia le caractère du peuple, et le flatta dans la persuasion qu'il pourroit, par ce moyen, conserver son autorité, dont la durée étoit limitée et incertaine. Il étoit, d'ailleurs, rempli de jalousie et d'animosité pour tout ce qui avoit été l'objet de la bienveillance du Teschou-lama, parce qu'il n'ignoroit pas que, tandis que ce dernier étoit en Chine, il avoit failli à le faire dépouiller de

[1] Il se nommoit Nimoheïm. Il remplissoit la place de raja de Lassa, et s'étoit emparé de toute l'autorité civile, au préjudice du Dalai-lama.

son empoi. Enfin on prétend que, toujours animé par les mêmes motifs, il ne négligea aucune occasion de contre-carrer les desseins du gouvernement de Teschou-Loumbou.

Depuis que le Thibet est soumis au joug chinois, l'autorité des lamas, autrefois toute puissante, est bien affoiblie. Le commandant chinois, qui réside à Lassa, capitale du Thibet, dirige les opérations du gouvernement, et surveille tout ce qui se fait dans l'intérieur du pays.

Le motif qui fit d'abord imposer ce joug aux lamas, n'existe plus. L'empereur de la Chine [1] semble en être persuadé, lui qui professe leur religion, et qui doit naturellement voir, avec satisfaction, tout ce qui contribue à étendre leur influence. Il est, d'ailleurs, convaincu de leur attachement à sa personne; et il sait bien qu'ils ne peuvent pas manquer de reconnoître la suprématie du gouvernement chinois. Ce qui semble devoir confirmer cette opinion, c'est la facilité avec laquelle le Teschou-lama obtint de l'empereur qu'on rendît aux lamas leur indépendance première. L'exécution des ordres donnés pour le rappel de Nimoheïm, successeur de Gesoub-Rimbochaï,

[1] Tchien-long.

poids. La prudence seule suffisoit pour leur commander le silence. Leur principal objet étoit de retourner promptement au Thibet, de peur que la mort du lama n'occasionnât quelque révolution dans le gouvernement et ne les privât du pouvoir auquel ils avoient droit de prétendre.

Si, pendant qu'ils étoient à la cour de la Chine, ils n'osèrent demander l'exécution des promesses qu'on avoit faites au Teschou-lama, ils l'ont bien moins pu depuis, où une foule de considérations les a obligés d'être extrêmement circonspects. Le Teschou-lama peut seul faire connoître ses prétentions; et le régent et Soupoun-Choumbou assurent que, dès qu'il aura trois ans, il sera parfaitement en état d'accomplir ses desseins.

Il m'a semblé que le régent étoit très-disposé à se servir de toute l'autorité dont il jouit, pour favoriser l'établissement des liaisons de commerce entre les Thibétains et les Anglais; mais, n'ayant ni la capacité, ni la fermeté de caractère du dernier lama, il n'ose avouer publiquement ses intentions à cet égard, de peur que cela ne lui suscite quelques ennemis dangereux à la cour de la Chine.

Les vertus et les talens supérieurs du der-

nier Teschou-lama le rendoient propre à triompher des préjugés qui, dans ces contrées, s'opposent à toutes les innovations. Il pouvoit facilement accoutumer les Thibétains à se lier avec les Européens, et écarter cette défiance et cette jalousie qu'inspire à tous les princes asiatiques la vaste étendue du pouvoir que les Anglais ont acquis dans l'Inde.

Jusqu'au moment où l'empereur de la Chine a soumis le Thibet à son sceptre, ce pays a été constamment désolé par des invasions étrangères, par des discordes intestines et par des querelles de religion. Cela est cause que les habitans craignent que de nouvelles liaisons ne leur occasionnent de nouvelles guerres. Les révolutions les ayant accoutumés à se soumettre à divers usurpateurs, ils ont perdu l'amour de la liberté, et ils ne semblent plus propres qu'à être les esclaves abjects du despotisme. N'ayant ni la fermeté de faire connoître leurs droits, ni le courage de les défendre, ils tendent la tête au joug, quelque foible que soit la main qui veut le leur imposer.

D'après cela, vous voyez, monsieur, que tant que vos projets ne seront pas soutenus par un lama, ils ne peuvent pas avoir un grand succès. Ils ont d'abord eu l'appui d'un homme

qui osoit s'écarter de l'étroit sentier d'une politique timide, et savoit à la fois se concilier l'amour, la vénération de ses sujets, et gagner l'amitié de ses voisins. Il désiroit d'étendre ses relations avec nous, et pour accroître le bien-être des peuples qu'il gouvernoit, et par des motifs de gloire. Tel étoit le Teschou-lama. Son successeur se montrera, sans doute, jaloux de suivre le même plan. L'on m'a confidemment assuré qu'on lui apprendroit de bonne heure à sentir l'orgueil, non-seulement d'avoir adopté, dans le temps de son existence antérieure, un projet conçu pour l'avantage du genre humain, mais de persister à le soutenir.

La lettre que vous a écrite le régent du Thibet, doit vous faire juger de ses bienveillantes dispositions. Il faut observer qu'en me recevant à Teschou-Loumbou, ce prince a plus agi d'après ses sentimens particuliers, que conformément aux voeux du gouvernement de Lassa. Ce n'est pas que le Dalai-lama fût fâché qu'un envoyé anglais eût accès au Thibet; mais il est obligé de plier sous des volontés étrangères. Il y a de l'embarras dans le gouvernement, il est détourné de son cours naturel, et ne peut suivre la route que lui indiquent ses intérêts et ses inclinations.

De tout temps, le commerce s'est porté vers le Thibet. Les Thibétains ont été forcés d'avoir des rapports avec les nations étrangères, parce qu'elles alloient trafiquer chez eux ; mais ce peuple, naturellement indolent, n'a jamais suivi ces rapports qu'avec indifférence. Le sol et le climat du Thibet, étant très-peu favorables à l'agriculture, font de ce pays un champ propre aux spéculations mercantiles. Mais il faudroit qu'un puissant motif, ou un grand exemple, les y fît naître. Lorsque les hommes connoissent les plaisirs du luxe et les avantages du commerce, ils sortent de leur apathie. Les commodités et les agrémens que procure l'opulence, et dont ils n'avoient auparavant aucune idée, se présentant à leurs yeux, leur donnent le désir de vivre d'une manière plus somptueuse et plus douce que celle de leurs pères, réveillent leur industrie et leur font trouver en eux-mêmes des ressources dont ils étoient bien loin de se croire capables.

Tout gouvernement arbitraire est ennemi de l'industrie et étouffe l'esprit d'entreprise. Au Thibet et dans le Boutan, le chef de l'état fait le principal commerce. La facilité que ses droits lui procurent pour cela, est d'une

grande importance et lui donne un immense avantage sur les autres marchands. Il peut, conformément aux loix du pays, rassembler tous les habitans dont il a besoin, soit pour transporter ses marchandises, soit pour d'autres travaux qui y ont rapport. Le monopole exercé par le souverain et par quelques-uns de ses officiers, ne peut manquer d'anéantir l'émulation parmi le peuple. J'ai dit par quelques officiers; parce qu'il en est, en effet, un petit nombre qui ont le privilége de fournir une certaine quantité d'étoffes et de comestibles, objets de nécessité première dont la vente est toujours sûre et rapide.

Quoique le sol du Thibet soit en très-grande partie incultivable, et que tout annonce dans les campagnes une grande indigence, la terre y recèle des richesses bien propres à procurer aux habitans tout ce que leur refusent, et son infertilité, et leur ignorance dans les arts. Leurs mines leur offrent une inépuisable source d'opulence.

Les avantages de ce commerce étoient autrefois très-considérables pour le Bengale. Il se fesoit à travers les montagnes du Népaul. Mais les troubles et les guerres civiles qui désolèrent le royaume de Népaul, jusqu'au

moment où il fut réuni sous un seul chef, privèrent long-temps les marchands de ces contrées de toute sûreté, et interrompirent le commerce entre le Bengale et le Thibet. Le Bengale a eu beaucoup de peine à réparer les pertes que lui occasionna cette interruption.

Le commerce que le Bengale fait à présent avec le Thibet, est entièrement entre les mains d'un petit nombre de riches gosseyns et d'un agent qu'entretiennent à Teschou-Loumbou Cashmiry Mull et Gopal Doss [1]. Vous trouverez, à la suite de ce rapport, l'état des articles de ce commerce.

Les retours se font toujours en poudre d'or, en lingots d'argent, en tinkal [2] et en musc; et le prix de ces objets est proportionné à la quantité qu'il y en a dans les marchés du Thibet. Le prix de l'or et de l'argent, surtout, y est très-variable, parce que les mines rendent toujours inégalement. A présent une *poutrie* [3] de poudre d'or s'y vend vingt-une *indermillies* [4]. Il y a quelques années qu'une

[1] Ce sont deux négocians indous de Calcutta.

[2] C'est un minéral dont on tire le borax.

[3] Un sachet, ou une bourse.

[4] Pièce de monnoie du Népaul, qui vaut un tiers

excessive sécheresse fit fendre la terre en plusieurs endroits d'une manière extraordinaire ; et ces fentes furent cause qu'on découvrit tant d'or, que le prix de la poutrie tomba à neuf indermillies. Les métaux n'étant que des signes représentatifs de la valeur du travail ou des marchandises, il doit nécessairement y avoir une grande fluctuation dans les profits du commerce du Thibet. Cependant la balance y est toujours en faveur des marchands.

Après l'or et l'argent, les articles les plus importans que produit le Thibet, sont le musc, le tinkal, le poil de chèvre [1], et le sel gemme. On envoyoit autrefois le premier de ces articles dans le haut de l'Indostan et dans le pays des Marattes; et on l'y fesoit passer par la voie de Benarès, par les états des rajas Choubeïs et par le Népaul. Mais comme, depuis quelque temps, on emploie beaucoup de musc dans la médecine, et qu'il y a tout lieu de croire que celui qu'on porte ordinairement en Europe, est très-falsifié, le musc qui aura sa pureté primitive, y deviendra très-précieux.

de roupie. Elle a cours au Thibet, où le préjugé ne permet pas de frapper monnoie.

[1] Pour faire des schals.

Le Thibet fournit tout le tinkal qui se consomme dans le Boutan, le Népaul, le Bengale et l'Indostan. Il n'y coûte que la peine de le tirer du fond d'un lac desséché, qui se trouve à environ quinze jours de marche de Teschou-Loumbou.

Le poil de chèvre se transporte dans le pays de Cachemire, et sert à faire les magnifiques schals, qui portent le nom de cette province.

Le sel du Thibet sert à approvisionner le royaume de Népaul et le Boutan.

Il y a au Thibet des mines de plomb. Mais, comme c'est un métal qui ne sert à faire, ni des meubles, ni des ustensiles ordinaires, et que les gens du pays n'en font presque pas d'usage, ces mines sont totalement négligées. Le plomb, tel qu'il sort de la mine, contient ordinairement plus ou moins d'argent; et l'on ne connoît en Europe qu'une seule mine de plomb, où l'argent ne se trouve pas. Ainsi il est probable que celles du Thibet sont riches en argent, et qu'il y auroit un très-grand avantage à faire fondre le plomb, pour en séparer ce dernier métal, opération que les gens du pays ne connoissent nullement.

Le Thibet possède aussi des mines de cinabre, matière dont les Thibétains se servent

pour peindre leurs maisons. Ce cinabre naturel contient beaucoup de mercure : mais ils ne savent pas l'extraire.

Les mines de cuivre fournissent aux Thibétains de quoi fabriquer leurs idoles, et divers ornemens dont ils se servent dans la construction de leurs temples et de leurs monastères, et qu'ils ont toujours soin de dorer.

Il n'y a que fort peu de monnoie courante au Thibet, encore est-ce une petite monnoie. C'est l'indermillie, monnoie d'argent du Népaul, qui vaut environ un tiers de roupie. Pour la facilité du commerce, on la coupe en trois ou quatre morceaux. Cette monnoie sert à acheter les objets de première nécessité ; mais on ne l'emploie jamais dans les grandes opérations de commerce. Dans ces opérations, les marchandises se paient en talens [1] d'or et d'argent, dont la valeur est proportionnée à la pureté et à la pesanteur spécifique du métal.

Le commerce entre la Chine et le Thibet se fait à *Sinning* [2], ville de guerre située sur les frontières de la Chine. Les marchands

[1] Ce sont des lingots appelés *tarrimas*. Ils ont la forme du creuset dans lequel ils ont été fondus.

[2] Ou *Silling*.

thibétains

thibétains y portent du drap léger, semblable au drap de Frise, mais d'un tissu moins serré, de la poudre d'or, et divers articles que leur fournit le Bengale. Leurs retours se font en thé, en lingots d'argent, en brocart, et en fruits secs. Ce commerce est très-considérable. Suivant ce qu'on m'a assuré, le thé qui se consomme annuellement dans le seul territoire de Teschou-Loumbou, coûte de cinq à six lacs de roupies [1].

C'est aussi par Sinning que les Boutaniens reçoivent le thé qu'ils consomment; et on sait qu'ils n'en font pas moins d'usage que les Thibétains.

Quant aux autres détails sur le commerce du Thibet, je les ai consignés dans l'état comparatif qui est à la suite de ce mémoire.

Désirant d'assurer par tous les moyens possibles le succès de ma mission, j'avois formé le projet de me rendre à Lassa, pour tâcher de disposer les chefs du gouvernement en faveur de ma nation, et d'obtenir d'eux la permission d'établir un commerce libre entre le Bengale et le Thibet; mais l'état du gouvernement de ces contrées ne m'a pas permis d'entreprendre cette démarche, et le régent

[1] Soixante à soixante-dix mille liv. sterlings.

Poujoun-Erteni[1] m'en a fortement dissuadé. Il m'a, en même temps, promis de sonder les intentions du Dalai-lama à l'égard des relations qu'il vouloit avoir avec les Anglais, et de vous faire connoître la réponse de ce pontife.

S'il s'établit une correspondance régulière entre le gouvernement du Bengale et les chefs du Thibet, je crois qu'elle deviendra la base certaine d'une correspondance avec la Chine. Oui, ce sera probablement par l'entremise des Thibétains que nous pourrons enfin arriver à Peking.

Je n'ai pas mis beaucoup d'empressement à obtenir des avantages secondaires, qui n'avoient pas un rapport direct au principal objet de ma mission, et qui auroient pu même y être nuisibles. Je me suis presqu'uniquement occupé de l'exécution de votre plan, qui étoit d'établir un commerce direct entre les Anglais et les habitans du Thibet. Le régent Chanjou-Couschou m'a promis de bien accueillir, en faveur du gouvernement du Bengale, tous les marchands de l'Inde, qui iroient trafiquer au Thibet. Il n'y a donc plus d'obstacle qui s'oppose

[1] L'auteur l'appelle, tantôt *Poujoun-Erteni*, tantôt *Chanjou-Couschou*.

aux entreprises que ces marchands voudront former en Tartarie. Votre seule recommandation suffit pour leur assurer la protection du régent de Teschou-Loumbou. Ils seront non-seulement reçus au Thibet, mais on leur fournira tous les secours nécessaires pour le transport de leurs marchandises, depuis les frontières du Boutan jusqu'à Teschou-Loumbou, et on leur assignera un endroit, soit dans l'enceinte du monastère, soit dans la ville, où ils pourront les déposer et les vendre.

J'ai cru me conformer parfaitement à vos intentions, en ne demandant pas, pour le moment, des priviléges plus étendus, en faveur des marchands de l'Inde. Ceux que j'ai obtenus suffisent, ce me semble, pour ouvrir la communication que nous désirions avec tant d'ardeur. D'ailleurs, cette manière de former des liaisons entre les deux nations, est plus d'accord avec la façon de penser du régent; et j'ai senti qu'en surchargeant d'impôts et de formes embarrassantes un commerce naissant, ce seroit l'empêcher de réussir. Laissons d'abord les marchands apprendre la route du Thibet, connoître les profits qu'ils peuvent y faire, et y former des liaisons. Après cela leur

commerce sera soumis à des taxes nécessaires, qu'il ne peut supporter dans ses commencemens.

Les priviléges, que le régent de Teschou-Loumbou s'est empressé d'obtenir, doivent, je crois, être regardés comme extrêmement importans pour ressusciter les rapports commerciaux entre le Bengale et le Thibet. Mais de même que la protection et la sûreté sont des conditions essentielles pour l'établissement du commerce, le profit qu'il fait est son meilleur encouragement. Le profit est le plus puissant aiguillon pour exciter l'industrie d'un négociant, et donner le plus d'étendue possible à ses entreprises.

Il ne manque à la permission que j'ai obtenue, que les formes d'usage. Mais, indépendamment de ce que des traités écrits sont une chose inconnue au Thibet, je n'en ai pas voulu proposer au régent, parce que celui que nous aurions signé n'auroit eu de validité que pendant la minorité du jeune Teschou-lama. Celui-ci auroit pu le révoquer dès le premier instant de son avénement au musnud. Que dis-je? un pareil traité n'auroit jamais été considéré comme un lien qu'on ne pût rompre, même sous le gouvernement qui est censé agir d'après l'autorité

de ce jeune prince et en son nom. Le régent n'a pas un pouvoir indépendant. Il est censé n'être, dans l'administration des affaires, qu'un instrument que dirige le lama, son souverain. Mais, en supposant même que le régent jouisse d'une assez grande autorité pour donner la force nécessaire à des traités de commerce, il me semble qu'en le sollicitant d'en conclure un, ce seroit s'éloigner du grand objet que nous avons en vue, et en voici la raison. Des Indous qu'on seroit obligé d'avoir pour agens dans un pays trop éloigné pour qu'on pût les surveiller, ou mettre au besoin quelque frein à leur inconduite, ne donneroient aucune garantie; et alors les bénéfices du commerce deviendroient trop incertains.

Les différens motifs que je viens de vous exposer, monsieur, m'ont empêché de chercher à assurer, par un traité écrit, les priviléges accordés à nos marchands, et pour lesquels le régent de Teschou-Loumbou m'a donné sa parole. J'y ai d'autant plus facilement renoncé, que l'époque où nous devons renouveler nos négociations, est peu éloigné, et qu'alors il est probable qu'on pourra établir au Thibet une factorerie sous la direction d'un Anglais. Ce sera, je crois, la manière la plus

sûre de faire prospérer dans ces contrées les intérêts de la compagnie, et d'y donner au commerce toute la solidité et les avantages dont il est susceptible.

Des conventions d'après lesquelles la compagnie des Indes peut faire le commerce dans toute l'étendue du Boutan, par le moyen des marchands du pays, sont stipulées dans un traité conclu par M. Bogle en l'année 1775. Le deb-raja étant convenu avec moi de la validité de ce traité, j'ai cru qu'il étoit inutile d'insister pour lui en faire signer un autre. D'ailleurs, nous n'avons pas besoin de nouveaux priviléges dans le Boutan, jusqu'au moment où le commerce y prendra plus d'accroissement.

Les relations commerciales des Anglais avec le Thibet ne peuvent prospérer qu'autant que le raja du Boutan continuera à les favoriser. Or, je suis persuadé que ce prince est bien loin de songer à leur être contraire, et à former des projets hostiles contre nous. Pendant le long séjour que j'ai fait dans le Boutan, j'ai bien eu occasion d'étudier les sentimens du raja; et si j'en puis juger d'après ses discours, et d'après toutes les politesses et les attentions qu'il a eues pour moi, je crois qu'il a une

entière confiance dans la bonne foi et l'amitié du gouvernement du Bengale.

Quand bien même les intérêts des Boutaniens ne seroient pas aussi étroitement liés avec ceux des Anglais, comme ils le sont, il y auroit encore lieu de compter sur la durée des favorables dispositions de leur gouvernement. Le deb-raja est d'une famille nombreuse et puissante. A la mort du deb Ruba, il fut vivement sollicité de prendre en main les rênes du gouvernement. Il y consentit, et, par ce moyen, il se trouva tout à la fois le prince et le pontife du Boutan. Il y a déjà cinq ans qu'il jouit d'une autorité illimitée, comme chef civil et religieux. Il a eu soin de donner à ses parens et à ses amis les emplois les plus importans. Il a, en outre, assuré le gouvernement dans sa famille, en nommant pour son successeur le lama Ghassatou, son neveu, enfant qui est encore au berceau, et auquel il a donné solennellement le titre de raja. Malgré cela, il est toujours regardé comme le véritable souverain, et il continuera, sans doute, de l'être durant la minorité du jeune raja. D'ailleurs, revêtu de la dignité de lama, il aura toujours le droit de surveiller et de diriger la conduite du raja régnant.

Dans un moment où la guerre a cessé de troubler les possessions de la compagnie, où la sûreté a été rendue au commerce, et où l'accumulation de nouveaux trésors a remplacé ceux qui avoient été dissipés ; dans un moment, dis-je, si heureux pour la compagnie, j'ai eu l'ardente ambition de concourir à sa prospérité, en ouvrant un nouveau canal à son commerce. Si, par malheur, je n'ai pas rempli toutes les espérances qu'on avoit conçues à cet égard, on ne doit pas, j'ose le dire, l'imputer à un défaut de zèle; car j'ai fait tout ce que mes foibles talens m'ont permis de tenter, pour obtenir tous les avantages possibles. J'ai rencontré des obstacles qu'il n'étoit en mon pouvoir ni d'éviter, ni de surmonter. Mais j'ai mis les choses dans une position qui nous permet de compter sur de plus grands succès. Le cours naturel des événemens, et le changement prochain qui doit s'opérer dans le gouvernement du Thibet, feront nécessairement disparoître les embarras qui s'opposent encore à l'entière liberté de traiter dans ces contrées.

Nous avons droit de compter sur cette liberté, non-seulement d'après les dispositions amicales du gouvernement actuel de Teschou-Loumbou, mais d'après la doctrine supersti-

tieuse qui règne au Thibet. Cette doctrine, immortalisant l'ame du lama sur la terre, et admettant sa transmigration d'un corps dans un autre, jusqu'à la fin des temps, perpétue nécessairement les inclinations et les volontés de cette ame. Pour prouver qu'il y a identité entre le lama qui a cessé de vivre et le lama régénéré, il faut que ce dernier reconnoisse de bonne heure les choses et les amis qu'il possédoit, et les volontés qu'il avoit durant son existence antérieure. Je suis donc certain qu'on ne manquera pas d'apprendre au nouveau lama à suivre les projets de son prédécesseur, afin de montrer qu'il est toujours le même, et faciliter son avénement au musnud. Mon espoir se fonde sur les principes de la religion thibétaine, principes qui sont aussi la base du gouvernement de ce pays. Si la cour de Teschou-Loumbou se conduisoit autrement, elle transgresseroit les loix les plus sacrées, et s'exposeroit aux imputations les plus déshonorantes, et les plus propres à lui faire perdre son autorité, parce qu'on croiroit qu'elle en a indignement imposé en présentant un faux lama à la vénération des peuples.

Tandis que j'étois au Thibet, j'avois singulièrement à cœur d'être admis en présence de

l'enfant reconnu pour Teschou-lama. Mais les ordres de l'empereur de la Chine enjoignant à ses gardiens de le tenir toujours en particulier, et interdisant sa présence à toute espèce de personnes, je crus long-temps que cet obstacle seroit insurmontable. Toutefois le régent, flatté de l'amitié que lui témoignoit le gouverneur général du Bengale, et ne voulant pas, sans doute, s'exposer à la perdre, consentit à m'accorder la faveur extraordinaire que je demandois. Cette entrevue fut si singulière, qu'aucune des circonstances qui l'accompagnèrent ne m'échappa; et quoiqu'elles soient l'effet d'une superstition si aveugle, que leur récit peut me faire accuser d'une extravagante exagération, je me croirois répréhensible en les supprimant. Je vais donc, en me dépouillant de tout préjugé, vous en faire un récit exact, espérant que, quelqu'ennuyeux que puissent en être les détails, vous les recevrez avec indulgence, puisque je ne les trace que pour vous faire mieux connoître les moeurs d'un pays que j'ai visité sous vos auspices [1]. Certes, ils seroient importans, quand ils ne serviroient qu'à montrer ce trait caractéristique de la nation thibétaine, cette foi implicite avec laquelle elle rend hom-

[1] *Voyez* les pages 119 et suivantes de ce volume.

mage à son souverain pontife. Vous y trouverez, en outre, un exemple rare, et presqu'inoui, de ce que peut l'éducation sur un enfant encore au berceau.

Vous connoissez le discours [1] que me tint le régent, peu de jours avant que je quittasse sa cour. J'aurois fait peu d'attention à la vision qu'il prétendit avoir eue, si je n'avois été certain que la doctrine religieuse des Thibétains, quelqu'étrange qu'elle nous paroisse, est le garant le plus sûr de leur exactitude à tenir les promesses qu'ils nous ont faites. La superstition et une inclination naturelle s'unissant pour nous attacher les chefs de Teschou-Loumbou, ces chefs n'oseront jamais rompre leurs liens. S'il est vrai qu'on ne puisse pas raisonnablement espérer de voir réussir chez aucun peuple un projet contraire à ses préjugés les plus enracinés, ne doit-on pas être certain que, lorsqu'il est d'accord avec ces mêmes préjugés, un tel projet aura un plein succès?

Permettez-moi de terminer ce long rapport, en vous répétant que, si le résultat de ma mission n'a pas entièrement répondu à mes voeux, je n'en ai pas moins exécuté vos ordres avec

[1] *Voyez* ce discours, page 112 de ce volume.

tout le zèle et l'activité dont je suis capable. J'ajouterai seulement que j'attends avec la plus grande inpatience le jugement que vous porterez de ma conduite.

Je suis, etc.

SAMUEL TURNER.

LISTE

DES ARTICLES

Qui font l'objet du Commerce du Thibet, avec les Pays qui l'entourent.

Le Thibet *exporte pour* la Chine,

De la poudre d'or,
Des diamans,
Des perles,
Du corail,
Du musc, *en petite quantité*;
Des draps, *fabriqués dans le pays*,
Des peaux de loutre, *qui viennent du Bengale*.

La Chine *fournit au* Thibet,

Des brocarts d'or et d'argent,
Des soieries unies,
Des satins,
Du thé bou, de quatre ou cinq sortes,
Du tabac,
Des lingots d'argent,
Du mercure,
Du cinabre,

De la porcelaine,
Des trompettes, des cymbales et d'autres instrumens de musique,
Des fourrures de martre zibeline,
d'hermine,
de renard noir,
Des fruits secs de différente espèce.

Nota. L'entrepôt de ce commerce est à *Silling*, ville de guerre, située sur la frontière occidentale de la Chine.

LE THIBET *envoie au* NÉPAUL,

De la poudre d'or,
Du tinkal,
Du sel gemme.

LE NÉPAUL *envoie au* THIBET,

De la monnoie d'argent [1],
De grosses toiles de coton,
Des guzzies [2],
Du riz,
Du cuivre.

LE THIBET *fournit au* BENGALE,

De la poudre d'or,

[1] Des indermillies.

[2] Espèce de toiles de coton.

Du musc,
Du tinkal.

LE BENGALE *envoie au* THIBET,

Des draps larges, la plupart d'une qualité inférieure; ceux qui sont teints en écarlate, ou en jaune, sont toujours préférés.
Des tabatières,
Des flacons,
Des couteaux,
Des ciseaux,
Des lunettes d'approche,
Des épiceries, principalement des clous de girofle. Les Thibétains n'emploient pas les épiceries dans leur cuisine. Les clous de girofle sont le principal ingrédient qui entre dans la composition des baguettes parfumées, que les gens de qualité font continuellement brûler dans leurs appartemens.
Des muscades,
Du bois de sandal,
Des perles,
Des émeraudes,
Des saphirs,
Du lapis lazuli,
Du corail,

Du jais,

De l'ambre,

De gros coquillages, pour faire des instrumens de musique,

Des kimkaubs [1]; ceux du Guzarate sont les plus estimés.

Des maldas [2],

Des guzzies,

Du cuir de Rungpore,

Du tabac,

De l'indigo,

Des peaux de loutre.

Nota. Ce commerce se fait, en très-grande partie, par la voie du Népaul.

LE THIBET *fournit au* BOUTAN,

De la poudre d'or,

Du thé,

Du drap fabriqué dans le pays,

Du sel.

LE BOUTAN *rend en échange au* THIBET,

Du drap anglais,

Du cuir de Rungpore,

Du tabac,

[1] C'est une espèce de toiles de coton.

[2] Autre espèce de toiles de coton.

De

De grosses toiles de coton, telles que des guzzies, etc.
Du papier,
Du riz,
Du bois de sandal,
De l'indigo,
Des munjeets.

LE THIBET *fournit à* LUDDAUK[1],

Le beau poil de chèvre, dont on fabrique des schals.

LUDDAUK *fournit au* THIBET,

Du gamboge,
Des schals,
Des fruits secs, savoir:
- Des abricots,
- Des raisins,
- Des groseilles,
- Des dattes,
- Des amandes,

Du safran.

[1] C'est l'entrepôt du commerce du Thibet avec la province de Cachemire.

LE KHUMBAK[1] *fournit au* THIBET,

Des chevaux,
Des dromadaires,
Des marroquins à gros grain.

Quoique limitrophe du royaume d'Asam, le Thibet ne fait aucun commerce avec cet état.

Teschou-Loumbou fait un commerce d'échange assez avantageux avec Lassa. Il lui donne de la poudre d'or pour des lingots d'argent.

De la vallée de Phari à Teschou-Loumbou, on paie le louage d'une bête de somme, qui porte deux quintaux, trois roupies[2].

[1] Le pays des Tartares Khumbâks.

[2] La roupie vaut 2 francs 50 centimes.

LETTRE SUR LE THIBET,

ADRESSÉE

PAR M. Samuel TURNER, *à M.* John MACPHERSON, *Gouverneur général du Bengale.*

A Calcutta, le 8 février 1786.

D'APRÈS les instructions que vous m'avez données, j'ai interrogé le gosseyn Pourunghir qui a été plusieurs fois envoyé auprès du Teschou-lama, prédécesseur de celui qui règne aujourd'hui, qui l'a même accompagné à Peking [1], et qui enfin vient de faire un nouveau voyage au Thibet. Voici ce qu'il m'a raconté de ce dernier voyage.

Peu de temps avant que M. Hastings quittât le Bengale, Pourunghir, ayant reçu les dépêches de ce gouverneur pour le Teschou-lama et pour

[1] Nous avons déjà observé que le Teschou-lama mourut à Peking, en 1780.

le régent de Teschou-Loumbou, s'occupa des préparatifs de son voyage, depuis le commencement de 1785 jusqu'au mois de mars suivant. Vous devez vous rappeler que ce fut alors que je vous le présentai.

Il partit donc de Calcutta au mois de mars ; au commencement d'avril, il fut hors des limites des possessions anglaises, et il entra dans les montagnes qui forment le royaume de Boutan. Là, les sujets du deb-raja, loin de s'opposer à son passage, lui procurèrent tous les secours dont il eut besoin jusqu'aux frontières du Thibet. Arrivé sur ces frontières, il fut arrêté pendant un demi-mois par la neige épaisse qui tomba pendant six jours de suite. Les chemins ne devinrent praticables qu'après le dégel.

Tandis que Pourunghir étoit arrêté à Phari, le froid devint si violent, et le passage rapide d'un climat tempéré à un climat glacé eut un tel effet sur lui et sur ses compagnons de voyage, qu'il n'y a pas de doute que, sans le dégel, ils auroient tous péri.

Cependant, dès qu'il leur fut possible de se mettre en route, ils quittèrent Phari, et marchèrent à grandes journées, et sans aucun nouvel obstacle, jusqu'à Teschou-Loumbou,

capitale du Thibet, où ils arrivèrent le 8 mai.

En entrant dans le monastère, Pourunghir se rendit chez le dourbar du régent Poujoun-Erteni-Nimoheïm, pour lui annoncer son arrivée et l'objet de sa mission. On lui fournit un logement, et on lui indiqua l'heure où il pourroit être présenté le lendemain au Teschou-lama, qui devoit, dès le matin, quitter son palais pour aller résider dans un de ses jardins situé à peu de distance du monastère, et où l'on voyoit déjà les tentes plantées pour le recevoir. Ce prince y fut conduit, en effet, à la pointe du jour.

Dans la matinée, Pourunghir se rendit dans le lieu où étoit le jeune lama. En y arrivant, il fut informé que ce prince s'amusoit à courir et à sauter dans le jardin, et qu'il aimoit beaucoup ce genre de récréation. Comme on étoit alors dans le temps où il fait le plus chaud au Thibet, les gens attachés à la personne du jeune lama, voulant qu'il jouît du bon air, avoient placé, à l'ombre des arbres épais, une pile de coussins sur lesquels ce prince se reposoit quand il avoit pris de l'exercice. C'est là qu'il étoit lorsque Pourunghir fut admis en sa présence. Ses parens, le régent, l'échanson Soupoun-Choumbou, et les autres princi-

paux officiers de la cour, étoient auprès de lui.

Après s'être prosterné trois fois à une grande distance du lama, Pourunghir s'approcha, et lui présenta, suivant l'usage du Thibet, un schal de pelong blanc; ensuite il lui remit les lettres et les présens du gouverneur général du Bengale. Les caisses furent aussitôt ouvertes, et tous les objets qu'elles contenoient furent présentés séparément au lama, qui les examina avec attention. Il prit la dépêche du gouverneur général, en rompit le cachet, et en tira un fil de perles qu'il passa entre ses doigts, comme s'il avoit dit un rosaire, et qu'il posa ensuite à côté de lui sans permettre que personne y touchât.

Ce jeune prince fixa ses yeux sur Pourunghir d'un air très-expressif, et lui demanda, dans la langue du Thibet, s'il étoit fatigué de son voyage. L'audience dura plus d'une heure, sans que le lama perdît rien de sa dignité, en témoignant la moindre impatience. On servit deux fois du thé; et chaque fois le lama en but une tasse. Quand on congédia Pourunghir, celui-ci découvrit sa tête et s'inclina devant le lama pour recevoir sa bénédiction; et le lama la lui donna en le touchant de sa main : ensuite il lui ordonna de venir le voir tous les

jours pendant qu'il seroit à Teschou-Loumbou.

Le lendemain matin, Pourunghir rendit visite au régent qui logeoit dans le palais. Après les cérémonies d'usage, il lui remit les dépêches dont il étoit chargé. Ensuite il alla chez Soupoun-Choumbou, chez les parens du jeune lama, et chez quelques autres personnes dont il étoit déjà connu. Par-tout il fut reçu avec beaucoup de marques d'affection; car on le considéroit, depuis long-temps, comme agent du gouvernement du Bengale. Il trouva que rien n'étoit changé dans l'administration du Thibet, depuis le voyage qu'il y avoit fait avec moi. Le pays jouissoit de la plus parfaite tranquillité. Le seul événement remarquable qui y fût arrivé, étoit l'inauguration du jeune lama, inauguration qui avoit eu lieu depuis un an.

Comme cette inauguration est pour ces contrées du plus grand intérêt politique et moral, puisqu'on y reconnoît dans un enfant la régénération d'un souverain immortel, je n'ai rien négligé pour en bien connoître les cérémonies; et j'ai pensé que la nouveauté les rendroit, sinon utiles, au moins curieuses. Je vais donc en retracer le tableau, en vous observant seulement que les principaux traits, fournis par

Pourunghir, m'ont été confirmés par les rapports d'un autre gosseyn, qui étoit au Thibet dans le temps que cet événement eut lieu.

L'empereur [1] de la Chine donna, en cette occasion, une marque éclatante de son respect et de son zèle pour le chef suprême de sa religion. Dès le commencement de 1784, il envoya des ambassadeurs à Teschou Loumbou, pour le représenter auprès du grand prêtre, et honorer l'installation de ce prince-dieu. Le Dalai-lama, le vice-roi de Lassa, accompagnés de toute la cour, un des généraux chinois résidant à Lassa, et une partie des troupes qui sont sous son commandement, deux des principaux magistrats de la ville, les chefs de tous les monastères du Thibet, et les ambassadeurs de l'empereur, se rendirent à Teschou-Loumbou.

Le vingt-huitième jour de la septième lune [2], qui répond à la mi-octobre, fut choisi comme le plus heureux pour la cérémonie de l'inauguration. Le jeune lama avoit été conduit du monastère de Terpaling à Teschou-Loumbou, avec toute la pompe et la vénération qu'un

[1] Le célèbre Tchien-long.

[2] L'année des Thibétains commence avec l'équinoxe du printemps.

peuple fanatique peut déployer dans une occasion aussi solennelle. Soit que les spectateurs y fussent allés par dévotion, soit que la curiosité les y eût attirés, jamais on n'y avoit vu tant de monde; car tous ceux qui l'avoient pu, s'y étoient rendus de toutes les parties du Thibet. Aussi le cortége fut obligé d'aller si lentement, que, quoiqu'il n'y ait que vingt cinq milles de Terpaling à Teschou-Loumbou, on resta trois jours en marche. La première halte se fit à Tsondieu; la seconde à Summaar [1]; et le troisième jour, on entra à Teschou-Loumbou. Cette entrée fut magnifique. Voici comment en parle un témoin oculaire.

Le chemin avoit été aplani et blanchi, et on avoit élevé de chaque côté de petites pyramides de cailloux, peu éloignées les unes des autres. Le lama et sa suite passèrent entre deux rangs de prêtres, qui bordoient le chemin depuis Summaar jusqu'aux portes du palais de Teschou-Loumbou. Quelques prêtres tenoient à la main des baguettes odoriférantes, qu'ils avoient allumées, et qui, en brûlant lentement comme du bois décomposé, répandoient un parfum

[1] Tsondieu est à environ six milles de Terpaling, et Summaar à six milles de Tsondieu.

très-agréable ; les autres jouoient de divers instrumens de musique, tels que des gongs, des cymbales, des hautbois, des trompettes, des tambours, et de grosses coquilles de mer, et ils accompagnoient l'hymne qu'on chantoit. La foule des spectateurs se tenoit en dehors du chemin du lama, et il ne passoit dans ce chemin que les seules personnes qui composoient le cortége.

On voyoit d'abord trois commandans militaires ou gouverneurs de districts, à la tête de six à sept mille hommes de cavalerie, armés d'arcs, de flèches et de carabines. Après eux marchoit l'ambassadeur de la Chine, avec sa suite, et portant, suivant la coutume de son pays, son diplome renfermé dans un tube de bambou, attaché sur ses épaules. A la suite de l'ambassadeur étoit le général chinois, avec ses soldats à cheval et armés de fusils et de sabres. Ces troupes étoient suivies d'un grand nombre de thibétains portant des étendards et des trophées, et précédant une troupe de musiciens, dont les instrumens retentissoient au loin. Après les musiciens, on conduisoit deux chevaux richement caparaçonnés, portant chacun deux fourneaux ronds, où brûloient des bois odorans. Un vieux prêtre, décoré du titre

de lama, tenoit dans ses mains une boîte contenant des livres sacrés et quelques-unes des principales idoles. Neuf chevaux, magnifiquement enharnachés, étoient chargés des ornemens du Teschou-lama, et précédoient environ sept cents prêtres, qui sont particulièrement attachés à la personne de ce prince-dieu, pour les prières et les cérémonies qu'on fait chaque jour dans le temple.

Deux hommes portoient chacun sur leurs épaules un grand cylindre d'or, don de l'empereur de la Chine, et sur lequel on voyoit en relief plusieurs figures symboliques.

Les duhunniers et les soupouns[1] marchoient en distribuant des aumônes, et précédoient immédiatement le fauteuil du lama, qui étoit couvert d'un magnifique dais, et porté par huit des seize chinois choisis pour ce service. D'un côté du fauteuil étoit le régent, et de l'autre le père du lama. A la suite marchoient tous les chefs des monastères du Thibet ; et à mesure qu'ils passoient, les prêtres qui bordoient le chemin se joignoient au cortége. La marche étoit, comme je l'ai déjà observé, très-lente. Lorsqu'on fut à l'entrée du monastère de Teschou-Loumbou, on vit déployer un nombre im-

[1] Les échansons.

mense d'étendards, et l'arrivée du lama fut célébrée par une musique solennelle, le chant des prêtres et les acclamations de la multitude.

Quand le Teschou-lama fut dans son appartement, le régent et Soupoun-Choumbou allèrent au devant du Dalai-lama et du vice-roi de Lassa, qui se rendoient à Teschou-Loumbou ; car c'est un honneur qu'on a coutume de rendre à des hommes d'un si haut rang. Le lendemain matin, on les rencontra au pied de la montagne, où est le château de Païnom : le jour suivant, ils arrivèrent à Teschou-Loumbou ; et pendant tout le séjour qu'ils y firent, ils furent l'un et l'autre logés dans le monastère.

Le troisième jour de l'arrivée du jeune Teschou-lama, on le conduisit dans le grand temple, et, vers midi, il s'assit sur le trône de ses prédécesseurs. Alors l'ambassadeur de l'empereur de la Chine lui remit ses lettres de créance, et déposa à ses pieds les présens de l'empereur.

Les trois jours suivans, le Dalai-lama se rendit dans le grand temple, auprès du Teschou-lama, et ils s'y occupèrent, avec tous les prêtres, des cérémonies de leur religion. C'é-

toit le complément des rites qu'exigeoient l'inauguration du Teschou-lama. Pendant ce temps-là, tous ceux qui se trouvoient dans la capitale furent traités aux dépens du gouvernement, et l'on distribua d'abondantes aumônes. La cérémonie de l'installation avoit été si bien annoncée, que les réjouissances qui eurent liéu à Teschou-Loumbou, se répétèrent dans toute l'étendue du Thibet. Les étendards furent déployés dans toutes les forteresses; les habitans des campagnes passèrent le jour à danser et à s'égayer; et la nuit, il y eut par-tout des illuminations.

Plusieurs jours furent employés à offrir des présens et à donner des fêtes au nouveau lama, qui, à l'époque de son avénement au musnud, ou, si je puis me servir de ce terme, au pontificat de Teschou-Loumbou, n'étoit âgé que de trois ans. La cérémonie fut commencée par le Dalai-lama : les présens qu'il fit étoient, dit-on, d'une très-grande valeur, et la fête qu'il donna fut la plus splendide de toutes. Le lendemain, le régent de Lassa signala sa magnificence ; et le jour suivant, l'ambassadeur de l'empereur de la Chine eut le même avantage. Les culloungs ou magistrats de Lassa et les autres princi-

paux personnages qui avoient accompagné le Dalai-lama, eurent aussi un jour pour offrir leurs hommages et leur tribut ; et ensuite on accorda la même faveur au régent de Teschou - Loumbou , et à tous les officiers de ce gouvernement.

Le Teschou-lama fit des présens à tous ceux dont il en avoit reçu, et les traita successivement et dans l'ordre que je viens de rapporter. Ces fêtes durèrent quarante jours.

On insista beaucoup pour engager le Dalai-lama à rester encore quelques jours à Teschou-Loumbou ; mais il fut impossible de l'y déterminer. Il observa qu'il ne vouloit pas plus long-temps gêner la capitale par l'embarras qu'y causoit la foule qui le suivoit par-tout, et qu'en outre il devoit abréger, le plus qu'il étoit possible, son absence du siége de son autorité. Il repartit donc pour Lassa avec sa nombreuse suite; et l'ambassadeur de la Chine, ayant également pris congé, se mit en route pour Peking. Ainsi se termina cette fameuse cérémonie.

Quant aux relations de commerce nouvellement établies entre les possessions anglaises et le Thibet, Pourunghir dit que, quoique la saison fût encore bien peu avancée, il ne fut

pas le premier arrivé du Bengale à Teschou-Loumbou. Plusieurs marchands y avoient déjà porté leurs marchandises; d'autres y arrivèrent après lui. Il n'en entendit aucun se plaindre d'avoir éprouvé des obstacles ou des pertes, et il assure que tous ceux qui trafiquoient pour leur propre compte, trouvèrent par-tout les mêmes facilités que lui, qui étoit agent du gouvernement anglais.

Les marchés étoient bien fournis de marchandises anglaises et de marchandises de l'Inde : malgré cela, il n'y en avoit pas assez pour que leur prix fût moindre que dans les années précédentes. D'un autre côté, la valeur des métaux étoit un peu au-dessous de ce qu'elle avoit été en 1783. Une poutrie, ou bourse de poudre d'or, qui, à cette époque, s'étoit vendue vingt-une *indermillies*, ne se vendoit plus que dix-neuf ou vingt indermillées, encore étoit-elle d'or plus pur. Le talent d'argent qui, en 1783, avoit valu cinq cents indermillies, étoit tombé à quatre cent cinquante. Aussi les échanges étoient-ils en faveur des marchands.

Pendant sa résidence à Teschou-Loumbou, Pourunghir eut plusieurs conférences avec le régent et les ministres, et il les trouva

extrêmement disposés à encourager le commerce établi par M. Hastings entre le Bengale et leur pays. Le régent témoigna beaucoup de regret du départ de ce gouverneur, parce qu'il avoit, disoit-il, perdu en lui le premier ami et allié qu'il eût eu parmi les nations étrangères. Il rappela la manière singulière dont M. Hastings s'y étoit pris pour former des relations entre les deux gouvernemens. Cependant, quoique le régent fût accoutumé à s'adresser exclusivement à M. Hastings, et à ne reconnoître que ses agens, Pourunghir observa que son inclination pour la nation anglaise s'étoit beaucoup accrue, et qu'il étoit loin de vouloir profiter du départ du gouverneur pour cesser d'avoir des rapports avec cette nation. Instruit à estimer la loyauté anglaise, et persuadé que nous n'avions aucun projet d'envahissement, et que nos vues se bornoient à des relations commerciales, ou à satisfaire notre curiosité, ce prince témoigna à Pourunghir l'ardent désir de continuer avec le nouveau gouverneur [1] la correspondance amicale qu'il avoit entretenue avec son prédécesseur; et dans l'espoir de trouver en vous des sentimens pareils aux siens, il le chargea de

[1] John Macpherson.

vous

vous inviter à favoriser des rapports fondés sur un avantage réciproque.

Voici la traduction des lettres que le Teschou-lama et le régent de Teschou-Loumbou vous ont adressées par Pourunghir, et que votre traducteur persan a mises en anglais.

Lettre du Teschou-lama au Gouverneur général du Bengale.

« Louange à Dieu ! Ces contrées sont heu-
» reuses au sein de la paix ; et je prie sans
» cesse, au pied des autels du Très-haut, pour
» votre santé et votre conservation. On ne
» l'ignore point, vous êtes occupé à proté-
» ger le monde entier, et à étendre les avan-
» tages et le bonheur du genre humain. Nos
» sentimens sont toujours conformes à l'union
» qui a existé entre le premier des nobles,
» M. Hastings, et le lama mon prédécesseur,
» puissiez-vous aussi accorder votre amitié à
» ces contrées, et me donner d'heureuses nou-
» velles de votre santé ! mon cœur en ressen-
» tira une vive joie.

» Aujourd'hui, pour preuve que je désire
» sincèrement de me lier d'amitié avec vous, je
» vous envoie un mouchoir, un *kétou* d'argent

» et une pièce d'étoffe de Cochin. Veuillez les » accepter ».

Lettre du Régent de Teschou-Loumbou.

« Louange à Dieu ! Ces contrées sont heu- » reuses au sein de la paix, et je prie sans » cesse, au pied des autels du Tout-puissant, » pour votre santé et votre conservation. On » sait que je suis constamment occupé du » service du nouveau lama et du bien de ses » sujets, parce que le nouveau lama n'est pas » différent de son prédécesseur, et que la lu- » mière de son front est plus brillante.

» Accordez votre amitié au gosseyn Pou- » runghir.

» Ayez pour moi la même affection qu'a- » voit le premier des nobles ; donnez-moi » souvent d'heureuses nouvelles de votre santé » et de votre prospérité ; vos lettres seront » une consolation pour moi.

» Aujourd'hui je vous envoie, comme preuve » d'alliance et d'affection, un mouchoir, trois » tolahs d'or et une pièce de Cochin. Veuillez » les accepter ».

Pourunghir avoit fait un séjour de cinq mois à Teschou-Loumbou, lorsqu'il reçut ces dépêches au commencement d'octobre. Il

prit alors congé du lama et du régent, et retourna au Bengale par la même route qu'il avoit suivie en allant au Thibet. La saison étoit très-favorable pour voyager, et Pourunghir n'éprouva ni retard, ni obstacle, dans les montagnes du Thibet et dans le Boutan. Au contraire, dès le commencement de décembre, il arriva à Rungpore, d'où il se rendit promptement dans la capitale. Il trouva, à son grand regret, ses affaires dans le désordre. Le petit territoire dont il avoit confié l'administration à son chela adoptif, venoit d'être injustement envahi par Raaj-Chund, l'un des zemindars du voisinage. Ce dernier avoit en outre forcé le chela de Pourunghir à lui donner cinquante begas.

D'après les sollicitations de Pourunghir, je crois devoir vous représenter qu'il n'attend plus de secours que de votre justice, et qu'il espère que vous voudrez bien le remettre en possession de ses biens. Je suis certain que vous pardonneriez mon intercession, quand bien même elle ne seroit pas en faveur d'un homme qui a rendu beaucoup de services au gouvernement anglais. La conduite que Raaj-Chund a tenue envers lui, est une preuve frappante des dispositions usurpatrices des petits zemindars : mais il n'est pas inutile de rap-

porter une circonstance qui aggrave encore le tort de celui-ci. Le terrain qu'il a pris à Pourunghir, fait partie d'un district situé sur la rive occidentale du fleuve, et vis-à-vis de Calcutta, district qui avoit été cédé par le gouvernement anglais au Teschou-lama, pour qu'on y établît un temple où les pélerins thibétains pussent venir adorer les eaux sacrées du Gange.

Après avoir, conformément à vos desseins, traduit le mieux qu'il m'a été possible le rapport de Pourunghir, je dois vous observer que, si ma relation est un peu longue, c'est que je pense que tous les détails deviennent intéressans, lorsqu'ils servent à peindre quelques traits du caractère d'un peuple que nous ne connoissons que depuis peu, et avec lequel l'une des grandes vues de ce gouvernement est de former une alliance plus étroite.

Je n'abuserai pas davantage de vos momens, en vous fesant part de mes conjectures sur la haute importance que doivent donner à votre jeune allié les hommages rendus par les politiques les plus éclairés[1] que nous connoissions. Mais je vous prie de me permettre d'observer

[1] Les Chinois et principalement l'empereur Tchien-long.

que j'ai éprouvé la plus vive satisfaction, lorsque Pourunghir m'a appris que nos liaisons de commerce nouvellement formées, avoient déjà le plus grand succès ; que les Thibétains n'avoient rien épargné pour les faciliter, et que tous les marchands avoient éprouvé non moins de sécurité dans le transport de leurs marchandises, que d'avantage dans leur vente.

Je ne doute pas que ces relations, dont les commencemens ont été dirigés par moi, ne s'étendent encore, et ne deviennent d'un grand profit pour la compagnie des Indes.

SAMUEL TURNER.

NOTE HISTORIQUE
SUR LE THIBET,
DEPUIS 1785 JUSQU'EN 1793.

Le Thibet a joui d'un long repos et d'une grande prospérité jusqu'en l'année 1792. A cette époque le gouvernement fut informé qu'une nation habitante des montagnes du Népaul, qui bornent le Thibet au midi, le Boutan à l'ouest et le Bengale au nord, avoit tout-à-coup pris les armes contre les Thibétains [1]. Presqu'aussitôt le bruit se répandit

[1] M. Turner ne parle point de la cause de cette agression : mais sir George Staunton l'a expliquée. Suivant lui, le frère du dernier Teschou-lama, qu'il appelle *Sumhur-lama*, croyant que son frère étoit mort victime des Chinois, et craignant le même sort, se réfugia avec ses trésors auprès du raja de Népaul, et engagea ce prince à porter la guerre dans le Thibet. Il me paroît évident que ce *Sumhur* étoit le même que le régent du Thibet, que M. Turner nomme *Chanjou-Couschou*, et qui, ayant eu l'imprudence de montrer

qu'un corps nombreux de Népauliens avoit commencé à entrer dans les états du Teschou-lama. Cette invasion ne pouvoit pas éprouver beaucoup de résistance de la part d'un peuple qui n'entretient point de soldats, et est à-peu-près étranger à l'usage des armes.

Les progrès des Népauliens furent excessivement rapides. Des multitudes de thibétains s'assemblèrent pour s'opposer à leur marche : mais que pouvoient-elles contre un ennemi fougueux, intrépide, et excité par l'espoir du pillage ?

Presque sans armes et frappées de terreur, elles n'osèrent pas même l'attaquer. Dès que les Népauliens s'approchèrent de Teschou-Loumbou, tous les gylongs de ce monastère prirent la fuite, avec le jeune lama, et se sauvèrent au-delà du Burhampouter. Ils se retirèrent d'abord à une assez grande distance du fleuve, et y restèrent quelque temps assez tranquilles : mais, apprenant ensuite que les

aux Anglais le jeune Teschou-lama, s'exposa au ressentiment de l'empereur de la Chine. Ce qui me prouve que c'est lui qui s'enfuit dans le Népaul, c'est que, lorsqu'on raconte la retraite du jeune Teschou-lama et de sa cour, à l'approche des Népauliens, il n'est plus question du régent. (*Note du traducteur.*)

Népauliens s'étoient rendus maîtres de Teschou-Loumbou, ils conduisirent le lama, à petites journées, vers Lassa.

Pendant ce temps-là, les Népauliens, ardens à profiter des faciles avantages que la fortune leur présentoit, pillèrent tout ce qui tomba sous leurs mains. Les trésors qui avoient été accumulés, depuis plusieurs siècles, à Teschou-Loumbou, étoient le principal, sinon le seul motif de l'invasion de ces brigands; car, dès qu'ils eurent enlevé du monastère ce qu'il y avoit de plus précieux, et dépouillé les tombeaux des lamas de leurs superbes ornemens, ils se hâtèrent de regagner les montagnes, afin d'y mettre leur butin en sûreté.

Cependant les Thibétains ne perdirent pas un instant pour informer la cour de la Chine de l'attentat d'un peuple qui, sans la moindre provocation, venoit de porter le ravage dans l'asile sacré des lamas. L'empereur n'eut pas plutôt reçu cette nouvelle, qu'il rendit un édit pour faire marcher, sans délai, une armée au secours du chef de sa religion.

La partie de la Tartarie, limitrophe de la Chine, fournit des forces suffisantes pour cette expédition. Elles s'assemblèrent sur-le-champ, et volèrent à Teschou-Loumbou.

Les Népauliens, qui avoient déjà gagné leurs montagnes, y enfouirent les richesses dont ils s'étoient emparés; après quoi, ils revinrent sur leurs pas, et se rassemblèrent en forces dans la vaste plaine de Tingri-Meidan, qui se trouve à mi-chemin du Népaul à Teschou-Loumbou. Ils résolurent d'attendre là les Thibétains et leurs défenseurs, s'ils étoient tentés de leur livrer bataille.

Le général chinois[1] s'avança sans hésiter à la tête de ses Tartares : mais, avant d'attaquer l'ennemi, il donna ordre aux Thibétains de s'écarter du combat, ne voulant avoir à commander que des hommes accoutumés à manier des armes, et bien disciplinés. Avec ces précautions, dictées par une prudence sévère, il fondit sur les Népauliens. La bataille fut longue et sanglante. Les Népauliens combattirent avec la plus grande opiniâtreté; mais, malgré tous leurs efforts, ils furent complètement défaits.

Le général chinois, résolu à poursuivre le cours de ses succès avec toute la rapidité possible, rejoignit bientôt les Népauliens sur leurs

[1] Il se nommoit *Chun-ché-y*. Il avoit été vice-roi de Canton, et détestoit les Anglais. (*Note du traducteur.*)

frontières. Il leur livra une seconde bataille, qui lui valut une victoire non moins brillante que la première. Du côté du Thibet, l'entrée des montagnes du Népaul est défendue par la forteresse de Coti, où les Népauliens mirent une garnison assez nombreuse pour pouvoir long-temps arrêter les Chinois. L'avantage de cette position donna à la garnison népaulienne moyen de résister aux premières tentatives des Chinois : mais, fatiguée par des attaques multipliées, elle fut forcée d'abandonner la forteresse, et se retira dans l'intérieur des montagnes. Toutefois elle fit sa retraite avec la plus grande circonspection, et employa tous les moyens possibles pour empêcher les Chinois d'avancer. Elle détruisit les chemins des montagnes, enleva les ponts qui servoient à traverser les torrens, et encombra tous les passages.

Malgré ces précautions, les Népauliens, craignant de voir encore fondre sur eux un ennemi victorieux, s'adressèrent au gouvernement du Bengale, pour l'engager à employer son entremise en leur faveur.

Le capitaine Kirkpatrick, officier anglais, partit alors pour le Népaul, avec le titre d'ambassadeur, et fut le premier de sa nation qui

obtint l'entrée de ce pays. L'objet de cette ambassade fut considéré, sous un point de vue différent, par les diverses nations qui avoient pris part à la guerre. Le commandant chinois, mécontent de voir les Anglais se rapprocher du Népaul, les peignit, dans ses dépêches, sous des traits défavorables. Et ces rapports et le refus que fit le gouvernement de Calcutta de fournir des secours aux Thibétains contre les Népauliens, furent cause que la cour de la Chine vit dans les Anglais des ennemis secrets et dangereux; et la ressemblance qui se trouvoit entre l'habillement et la manière de combattre des soldats népauliens, et des bataillons indiens qui sont au service des Anglais, contribua beaucoup à fortifier cette opinion. On sait que les Chinois sont extrêmement soupçonneux.

Cependant l'armée chinoise surmonta les obstacles que lui avoient opposés les Népauliens. Ceux-ci, épouvantés de leurs premières défaites et de l'approche de leur ennemi, n'osèrent plus tenter de le combattre, et lui demandèrent grâce de la manière la plus lâche et la plus humiliante.

Le général chinois refusa d'abord de les écouter; mais enfin il se laissa fléchir, et

leur accorda la paix, à condition qu'ils rendroient tout ce qu'ils avoient enlevé dans le monastère de Teschou-Loumbou et dans les tombeaux des lamas, et qu'ils paieroient un tribut annuel à l'empereur de la Chine. Ils furent obligés de livrer des otages pour garantie de ce traité, dont les conditions ne tardèrent pas à être exécutées. Alors le général chinois se retira avec son armée; mais, avant de s'éloigner, il eut soin d'établir plusieurs redoutes sur les frontières méridionales du Thibet, et il y laissa des soldats pour les défendre.

Ce général fut si ardent à profiter de tous ses avantages, qu'il ne balança pas à accepter les propositions du raja du Segouim [1], souverain d'un petit territoire situé entre le Boutan et le Népaul. Ce raja qui avoit été long-temps inquiété par les Népauliens, et exposé à leurs brigandages [2], offrit de devenir vassal de l'empereur de la Chine, à condition que les armées de ce monarque le protégeroient. Aussitôt le général fit construire un

[1] Ou Seccum.

[2] Et craignant aussi peut-être le voisinage des Anglais; ce que l'auteur se garde bien de dire. (*Note du traducteur.*)

fort dans le Segouim, et y mit un détachement de ses troupes. Ce poste est précisément sur la frontière qui borne le territoire de la compagnie anglaise des Indes dans le Bengale.

Le général chinois voulut d'abord reculer les frontières du Thibet jusque dans le Boutan, qui est limitrophe des possessions de la compagnie. Mais le deb-raja s'opposa à ce dessein. Alors le général fortifia le passage de Phari, et y mit des troupes. Phari est sur les frontières du Thibet, au nord du Boutan.

Lés événemens que je viens de rapporter ont beaucoup nui aux Anglais. Les Chinois, gardant, avec leur vigilance et leur jalousie accoutumées, les divers postes qu'ils occupent, ont interrompu toute communication entre le Bengale et les états qui le bornent au nord. Ils ne laissent point passer d'étrangers, même lorsqu'ils sont Indous ou Bengalis.

Les gosseyns[1] eux-mêmes sont devenus l'objet de la défiance chinoise. On les accuse d'ingratitude et de trahison envers la nation thibétaine; on leur impute d'avoir servi de guides et d'espions à ses ennemis, et on les a, dit-on, chassés de Teschou-Loumbou, où

[1] Espèces de religieux ou pélerins indous.

ils se rendoient autrefois en grand nombre, certains d'être favorablement accueillis par le généreux Teschou-lama [1]. Depuis la funeste agression des Népauliens contre les états du Teschou-lama, le Bengale n'a plus fait de commerce régulier avec le Thibet.

[1] Le lama Erteni, mort à Peking en 1780.

ESSAI

SUR LES PRODUCTIONS VÉGETALES ET MINERALES DU BOUTAN ET DU THIBET ;

PAR M. ROBERT SAUNDERS,

Qui a accompagné M. Samuel Turner dans son ambassade à Teschou-Loumbou.

ESSAI

SUR LES VÉGÉTAUX ET LES MINÉRAUX DU BOUTAN ET DU THIBET.

ROUTE DE RUNGPORE JUSQU'A BUXADÉOUAR.

11 *et* 12 *mai* 1783.

Du Couch-Bahar au pied des montagnes, on trouve peu de plantes qui ne soient communes au Bengale. Les forêts et les halliers sont remplis d'ananas, de manguiers, de jacquiers [1] et d'arbres appelés en anglais *saul*. En approchant des montagnes, nous vîmes beaucoup d'orangers couverts de fruits d'une excellente espèce. Nous aperçûmes quelques cédrats, et, parmi les plantes, trois espèces de sensitives. L'une est employée par les Bengalis, comme spécifique contre la fièvre: c'est un astringent très-

[1] Le jacquier est un arbre qui porte des fruits de la grosseur d'un melon. Il est gravé et bien décrit dans la Relation du voyage à Siam, de Laloubère.

(*Note du traducteur.*)

puissant et très-amer. La seconde espèce sert à composer la terre du Japon, substance dont on ne connoît que depuis peu l'histoire [1]. La troisième, très-commune au Bengale, est la véritable sensitive.

Nous parvînmes du Bahar au pied des montagnes par une plaine absolument rase. Différentes causes concourent à rendre ce pays un des plus mal-sains de l'Inde.

Ce pays, entièrement plat, est en tout temps humide et marécageux. Des joncs, des plantes grasses, de l'herbe longue et des bois à basse tige le couvrent en tous sens, et donnent naissance à des multitudes de grenouilles et d'insectes qui vivent au milieu des eaux stagnantes. La chaleur naturelle au climat est encore augmentée par la réverbération des montagnes voisines, et fait sortir de ces terrains bas et marécageux des exhalaisons putrides, qui corrompent l'air à une grande distance, et en rendent l'influence funeste aux étrangers, et sur-tout aux Européens.

Il étoit deux heures quand nous arrivâmes

[1] En 1720, le célèbre botaniste Jussieu publia un Mémoire, dans lequel il dit que la terre du Japon, ou le cachou, n'est qu'un extrait d'arec rendu solide par évaporation. Il paroît, d'après M. Saunders, qu'elle est tirée d'une espèce de sensitive. (*Note du trad.*)

à Buxadéouar. C'est, en général, le moment le plus chaud du jour. Le thermomètre qui étoit à midi à 86°, au pied des montagnes tomba à 78°.

La nature du sol change sensiblement à mesure qu'on s'élève. On voit un grand nombre de pierres de spar détachées et de rochers qui contiennent du fer. Deux sources qui jaillissent des hauteurs voisines, donnent une eau pure et agréable, et sans aucun mélange de minéral. Les montagnes qui environnent la route, sont couvertes de forêts : mais le défaut de chemins les rend inutiles. Ces forêts sont remplies de bambous, de bananiers, des arbres nommés *saul*, et d'autres arbres connus par les naturels, sous le nom de *boumbshi*, *toumbshi* et *sindeshi*.

Nous restâmes, du 12 *au* 21 *mai*, à Buxadéouar. Plusieurs plantes indigènes du Bengale ne croissent ici qu'au moyen de la culture. Telle est une très-bonne espèce de bananier. On le trouve dans les vallées avec le gingembre et une excellente espèce d'igname. Nous vîmes quelques grenadiers très-bien conservés, des échalotes de la plus belle venue, le lychnis, l'arum, l'asclepias, plantes naturelles à des climats plus septentrionaux et de peu d'usage ;

une mauvaise espèce de framboise, et une plante de la famille des gloriosa. Les bananiers de l'espèce qu'on voit dans la plaine, ne croissent point ici. On en trouve dans les bois d'une espèce à larges feuilles, dont les Boutaniens se servent pour couvrir leurs huttes, mais dont on ne mange pas le fruit. On y voit des herbes sauvages et des fourrages épais, qui sont pourtant plus communs au Bengale que dans le Boutan.

Du 15 *au* 22, la pluie fut continuelle. Pendant notre séjour à Buxadéouar, nos gens tombèrent malades, et furent attaqués de fièvres qui dégénéroient en fièvres quartes, si on les négligeoit dès le commencement. C'étoit le cas d'un grand nombre de Boutaniens que je fus à même de voir. Ils conviennent cependant à peine de l'insalubrité du climat de Buxadéouar, en aucun temps de l'année. Quelque peu d'influence que ce climat puisse avoir sur les naturels, je ne puis m'empêcher de le regarder comme extrêmement funeste aux étrangers, au moins depuis le mois de mai jusqu'à la fin de septembre. Ce pays est élevé, mais totalement enfermé dans des montagnes couvertes d'arbres, de forêts et de taillis épais, cause infaillible de l'insalubrité de l'air dans les pays

chauds. Les exhalaisons qui s'élèvent, pendant le jour, d'une surface aussi étendue, retombent, après le coucher du soleil, sous la forme de rosées, et rendent l'air cru, humide, glacé même dans les climats les plus brûlans.

Pendant notre séjour à Buxadéouar, le thermomètre ne monta jamais, à deux heures après midi, au-dessus de 82°, et ne descendit pas au-dessous de 73°.

Dans les environs de cette ville, on trouve plusieurs sources d'une eau excellente et très-pure. Soumise à l'épreuve, elle déposoit à peine quelques particules terreuses. Le goût suffit ordinairement pour distinguer ces qualités d'eau, qui sont insipides et désagréables. Quand nous plongeâmes le thermomètre dans la source même, il descendit à huit ou dix degrés au-dessous de la température de l'atmosphère.

Du 22 au 23 mai, en quittant Buxadéouar, nous trouvâmes sur la montagne une grande quantité de quartz imparfait, de formes et de couleurs différentes, et qui, dans quelques endroits, ressembloit à du marbre. Mais des épreuves chimiques nous y firent découvrir des propriétés bien différentes. Quand ce quartz est parfaitement blanc et dégagé de toute couleur métallique, il entre dans la composition de la

et de sable pur. Nous trouvâmes deux puits dont l'eau étoit chargée de fer. Tout ce pays annonce le voisinage de ce métal. On connoît bien le moyen de le séparer de la terre, mais on néglige de l'employer dans la construction des maisons. En approchant de Chouka, on voit plusieurs champs d'orge et de froment bien cultivé.

26 *mai*. ROUTE DE CHOUKA A PANUGGA. En quittant Chouka, le pays se découvre et présente à la vue une campagne bien cultivée, et des villages de distance en distance. On voit un changement sensible dans le climat, les productions végétales, et tout l'aspect de cette contrée en général. En approchant de Panugga, les pins et les sapins sont les seuls arbres que l'on rencontre. Ils ne semblent cependant pas encore dans le climat qui leur est propre; ils sont petits et rabougris. On trouve par-tout des pêchers, des fraisiers et des framboisiers. On voit à peine une plante qui n'appartienne à l'Europe. Outre celles dont j'ai déjà parlé, nous vîmes deux espèces de persicaire, dont une n'est pas encore décrite; deux frênes superbes, le chardon étoilé, et plusieurs autres plantes indigènes des Alpes et de la Suisse.

Toute la pierre de ces montagnes me parut

calcaire, d'après l'examen que j'en fis : richesse précieuse, si l'on connoissoit ses propriétés ou que l'on voulût en faire usage. Il seroit difficile d'en trouver de plus pure, ou située plus convenablement pour être mise en œuvre. Le bois à brûler étant très-commun dans cette partie du Boutan, les habitans trouveroient un grand bénéfice à faire de la chaux pour bâtir. Leurs maisons sont élevées; leurs bois de charpente d'une excellente espèce. Rien ne manque à la durée de ces maisons que l'usage de la chaux. On pourroit également en tirer un grand parti en s'en servant comme engrais.

Les champs d'orge sont très-multipliés aux environs de Panugga. On étoit alors au commencement de la moisson. A deux heures après midi, le thermomètre tomba à 60°; le temps devint froid.

27 *mai*. Dans la route qui conduit à Choupka, les lits de rocher se dirigent vers le nord et l'est, formant un angle d'environ soixante degrés. Nous vîmes beaucoup de pierre calcaire, quelques veines de quartz et quelques cailloux qui donnoient du feu avec le briquet; différentes sources, dont une légèrement imprégnée de fer. Avec les plantes que nous avions aperçues la veille, nous découvrîmes le co-

riandrum testiculatum, l'aunée des montagnes et le rhododendron magnum.

A Choupka, nous trouvâmes quelques turneps, un érable, l'absinthe, la rièble [1], et plusieurs autres plantes d'Europe : nous vîmes, pour la première fois, un noyer.

Choupka est sur les hauteurs, à moins de six milles au-dessous de la montagne de Lomila, pour lors couverte de neige. Un vent froid et glacial souffloit du sud-est. A midi, le thermomètre tomba à 57°. Nous trouvâmes quelques champs de froment et d'orge, qui n'étoient point encore mûrs.

29 *mai.* Route de Choupka à Pauga. En sortant de Choupka, nous vîmes une fontaine d'eau minérale ; je la soumis à une épreuve chimique, qui nous donna une portion considérable de fer. Je suivis le ruisseau jusqu'à sa source ; j'y plongeai le thermomètre qui, de 68°, descendit aussitôt à 56°.

Peu avant d'arriver à Pauga, nous vîmes quelques pierres calcaires et un lit d'argile : vers la surface, il paroissoit contenir beaucoup de sable ; mais, à quelques pieds plus bas, il étoit plus pur.

On ne voit là que des forêts de pins, petits

[1] Galium aparinæ.

et rabougris ; quelques frênes, l'églantier et la ronce.

30, 31 *mai et* 1er. *juin*. La route de Pauga à Tassisudon nous présente peu d'objets nouveaux ; peu de fraises et point de framboises, quelques vergers qui donnent d'excellentes pêches, des abricots, des poires, des pommes. Le fruit étoit formé et devoit être en maturité en août et en septembre. Nous trouvâmes deux espèces d'airelle-canneberge, dont une très-bonne. Nous vîmes la fragaria sterilis et quelques pavots. A Ouangoka, nous trouvâmes quelques turneps, des échalotes, des concombres et des citrouilles. Près de Tassisudon, la route est bordée de rosiers de différentes espèces, et de quelques jasmins. Le sol est léger ; et dans plusieurs endroits, les hauteurs sont stériles, rocailleuses et dépouillées de verdure. Le roc est, en général, pourri et s'enlève par écailles ; on y voit quelques petites parties de talc mêlées avec la terre et le roc, quelques pierres calcaires et de la craie qui paroît de bonne qualité, plusieurs sources de bonne eau.

On retrouve, à Tassisudon et dans les environs, toutes les plantes dont nous avons déjà parlé. On aperçoit sur les hauteurs quelques

sapins et quelques trembles. Je n'ai encore vu aucun chêne, et le frêne est très-rare. Le sureau, le houx, la ronce et l'églantier sont communs. Je vis le bouleau, le cyprès, l'if et le delphinium, plusieurs espèces de vaciet, dont l'un est l'airelle à baie noire, et l'autre l'airelle-canneberge. Vers le sommet des montagnes voisines, nous vîmes deux pieds de raisin d'ours, plante des Alpes, des montagnes d'Écosse et du Canada.

On m'apporta aussi d'assez loin une espèce de rhubarbe [1] : on ne la trouve que vers le sommet des montagnes couvertes de neige et parmi les rochers. La véritable rhubarbe [2] est aussi une plante des pays froids; et quoique la Chine fasse un grand commerce de cette drogue, on sait qu'elle ne croît que dans les provinces septentrionales de cet empire, dans la Tartarie et dans quelques parties de la Russie asiatique. La grande difficulté est d'en faire sécher la racine. Suivant les gens au fait de cette opération, cent livres de racine fraîche se réduisent à six livres et demie après la dessiccation. J'ai vu une seule plante produire quatre-vingts livres de racine fraîche; mais, après l'avoir fait sécher

[1] Rheum undulatum.

[2] Rheum palmatum.

avec beaucoup de soins et d'attention, ce poids se trouva réduit à douze livres. On la suspendit pour cela dans un four à un degré de chaleur modéré et toujours égal. Donnée à une dose un peu plus forte, cette poudre produiroit le même effet que la meilleure rhubarbe étrangère.

Les autres plantes, communes dans cet endroit, sont le cormier, le chardon bénit, la coloquinte, la filipendule, le pied de veau, le balaustier, la férule commune, la bruyère et la violette. J'y vis aussi cinq espèces de roses.

La culture des racines et herbes potagères est négligée dans tout ce pays. Des turneps, des oignons, des échalotes furent les seules que je pus me procurer. M. Bogle y avoit laissé des pommes de terre, des choux et des laitues. Il me parut que toutes ces plantes étoient perdues. Les Boutaniens, les croyant sans doute indigènes du Bengale, les avoient plantées dans une exposition où le climat est plus analogue à celui de l'Indostan qu'il ne l'est à Tassisudon. Nous trouvâmes quelques melons, des concombres, des potirons et des aubergines. Ce pays est propre à toutes les productions qui croissent en deçà du tropique ; et dans certaines expo-

sitions, celles des tropiques y parviendroient à leur maturité.

J'ai cherché inutilement à me procurer deux plantes que j'ai regret de n'avoir pas encore vues. L'une est l'arbre, dont l'écorce sert à faire le papier; l'autre est la plante, dont les Boutaniens se servent pour empoisonner leurs flèches. On me dit que cette dernière venoit des extrémités du Boutan. Sa tige creuse s'élève, dit-on, à deux ou trois pieds; on en fait épaissir le suc, et on le met à l'extrémité de la flèche. Heureusement qu'il n'a pas tous les funestes effets qu'on lui attribue dans le pays. J'ai été à même de voir plusieurs Boutaniens blessés de ces flèches empoisonnées, et qui s'en sont très-heureusement tirés, quoique frappés de terreur. Je n'eus besoin que de nettoyer la plaie et de la dilater. Ce suc est âcre et brûlant; il augmente l'inflammation, et il rendroit la plaie mortelle, si elle étoit grave ou négligée : mais il ne possède par lui-même aucune qualité vénéneuse.

Le sapin, si commun dans ces contrées, est peut-être le seul arbre qu'on y sache employer utilement : mais la situation de ces arbres les empêche d'être employés comme bois de construction. Les plus gros que j'aie vus, étoient

près d'Ouandipore ; ils avoient de huit à dix pieds de circonférence, et étoient droits et élevés. S'il en croissoit de pareils sur les bords du Burhampouter ou de quelqu'autre rivière navigable, on auroit un grand bénéfice à les faire transporter à quelque marché. Je suis persuadé que les naturels pourroient fabriquer dans le pays même, avec le plus grand avantage, une grande quantité de goudron, de résine, de poix, de térébenthine. Les arbres que leur grosseur et leur situation ne rendroient pas propres à la construction, rempliroient parfaitement cet objet. Les procédés qu'on emploie pour se procurer le goudron et la térébenthine, sont simples, et ne demandent aucun établissement coûteux. Les habitans ont tellement négligé cette branche importante de commerce, qu'ils sont obligés de faire venir du Bengale ceux de ces objets dont ils ont besoin.

Dans les environs de Tassisudon, le sol est extrêmement varié. Le roc se présente sous mille formes différentes ; mais c'est un champ toujours stérile pour l'amateur de minéraux. Je n'ai pas trouvé, dans tout le Boutan, un seul fossile qui eût l'apparence de contenir d'autre métal que le fer et une petite partie de cuivre. D'après les informations que j'ai

prises, et les rapports des voyageurs, il en est autrement vers le nord.

Les rives du Téhintchieu sont cultivées plusieurs milles au-dessus et au-dessous de Tassisudon, et donnent deux récoltes chaque année. La première, de froment ou d'orge, se fait au mois de juin. Le riz, qu'on sème aussitôt après, reçoit des pluies abondantes. Ce pays a une assez grande quantité de sources d'eau chaude. J'en ai visité quelques-unes. Une de ces sources, dans le voisinage d'Ouandipore, est si près du bord de la rivière, qu'elle est inondée dans les grandes pluies, et il nous fut impossible d'y parvenir. La chaleur en est très-grande; mais je ne pus savoir si le sol environnant différoit beaucoup du reste de la contrée. A quelques journées de marche de cet endroit, on voit une autre source chaude sur le sommet d'une montagne en tout temps couverte de neige. Elle est très-renommée dans le pays pour toutes sortes de maladies. Je ne pus avoir aucun renseignement satisfesant sur le degré de chaleur de son eau, ou sur la qualité du terrain environnant.

Le 8 septembre, nous partîmes de Tassisudon, et nous arrivâmes le lendemain à Paro. Le sol, riche et fertile, étoit couvert, dans

les endroits qui ne sont pas cultivés, des plus beaux pâturages que nous eussions encore vus. Nous vîmes de superbes champs de turneps. C'est, à ce qu'il paroît, la plante dont les Boutaniens entendent le mieux la culture. Nous trouvâmes, le long de notre route, des pins, des bouleaux, des sapins, des saules, tous d'une belle venue, ainsi que quelques noyers; et parmi les arbustes, le raisin d'ours, le sureau, l'airelle à fruits noirs, le fraisier, la grande marguerite et plusieurs plantes d'Europe, le datura ferox ou pomme épineuse, plante commune à la Chine, et dans quelques parties du Thibet, où l'on s'en sert en médecine. On y regarde ce fruit comme un puissant narcotique. Il a été également employé par les médecins d'Europe, et on s'est convaincu qu'il possède cette propriété à un haut degré. Nous vîmes des houx, des églantiers et des trembles. Près de Paro, au bord du Patchieu, on cultive le riz : mais la récolte n'est jamais aussi avancée qu'à Tassisudon. Il en est de même des fruits. On nous dit qu'il fait en tout temps plus froid ici qu'à Tassisudon, qui est, à la vérité, bien moins élevé.

Vers le sommet de la montagne que nous traversâmes, nous vîmes quelques rochers

très-curieux. Ils formoient sur une même ligne six ou sept piliers d'une grande circonférence, et de plusieurs cents pieds de haut. Cette curiosité naturelle étoit en partie détachée de la montagne, et donnoit passage à une chute d'eau très-considérable, qui augmentoit les beautés pittoresques de ce lieu. De nombreux ruisseaux, plus froids de quelques degrés que la température de l'atmosphère, jaillissent des rochers qui couvrent le sommet de la montagne, et fournissent au voyageur une boisson pure et délicieuse. Là, le roc se lève par écailles, et pourroit donner de très-bonne ardoise. Près de Paro, on trouve de la mine de fer, et une source très-chargée de ce minéral.

Le 11 *septembre,* nous montâmes, sans discontinuer, pendant huit milles, pour nous rendre à Doukka-Jeung. Nous marchions droit au nord en suivant les bords du Patchieu, qui se précipite au milieu des rochers et des abîmes. Nous commençâmes à nous apercevoir d'un changement très-sensible dans l'atmosphère. Le matin, nous vîmes les montagnes voisines couvertes de neige. Il en étoit tombé pendant la nuit, mais elle disparut au lever du soleil. Le thermomètre ne monta qu'à 62° à midi, et redescendit à 54° dans l'après-midi.

Là, les montagnes sont nues et dépouillées. Des rochers s'élèvent de tous côtés sous mille formes différentes ; on y voit du quartz, des cailloux et une espèce de mauvaise pierre de taille qui paroît très-commune. Quelques ruisseaux de bonne eau légèrement imprégnée de sélénite, parcourent ces crêtes arides.

Le sol est riche et très-cultivé sur les bords de la rivière. On élève dans ces montagnes des chevaux qu'on destine au commerce du dehors. Nous y vîmes des noyers, des pêchers, des pommiers et des poiriers.

Le 12 *septembre*, nous ne cessâmes de monter jusqu'à Sana, en côtoyant la rivière pendant dix milles.

Le thermomètre tomba de plusieurs degrés. Le temps devint très-froid. Le lit du Patchieu étoit plein de grosses pierres, que la rapidité du courant avoit, sans doute, entraînées des montagnes qu'il traverse : c'étoit du quartz et du granit. Ces montagnes offrent d'excellens pâturages à de nombreux troupeaux de chèvres.

ROUTE JUSQU'A CHICHAKOUMBOU. Depuis Sana, la montée va toujours en augmentant ; et après avoir suivi les bords du Patchieu pendant environ dix milles, nous arrivâmes à sa source. Ce sont trois ruisseaux distincts, mais

rapprochés, entretenus par de nombreuses sources. A peu de distance de là, nous nous trouvâmes au point le plus élevé de notre route.

Là, nous quittâmes les frontières du Boutan, pour entrer sur le territoire du Thibet. La nature a fortement dessiné ces limites, et le globe n'offre peut-être pas un autre exemple d'un contraste aussi frappant. De ces hauteurs, on découvre les montagnes du Boutan, couvertes d'arbres et de verdure jusqu'au sommet. A quelques pas seulement du lieu où nous étions, le gazon croît sur la partie exposée au midi. Au nord, l'œil se promène au loin sur une vaste étendue de montagnes et de vallées; mais pas un arbre, pas une plante ne s'offre à la vue; à peine s'arrête-t-elle sur quelque trace de gazon. Ainsi, dans l'espace de moins d'un mille, nous dîmes adieu au sol le plus fertile, couvert d'une verdure éternelle, et nous entrâmes dans une contrée, où la terre et le climat semblent être opposés à toute espèce de végétation. Le changement dans la température est aussi subit et aussi frappant. Le thermomètre tomba dans l'après-midi à 34°. Il gela et neigea pendant la nuit. Les observations que nous fîmes sur ce changement, nous confirmèrent dans notre première idée, et nous

prouvèrent, d'une manière incontestable, qu'il ne falloit attribuer cette différence de température qu'au plus ou moins d'élévation du sol. Dans cette recherche des causes du chaud et du froid, nous dûmes nécessairement nous garantir d'une illusion qui naissoit du spectacle même qui s'offroit à nos yeux. La route que nous venions de tenir côtoie toujours la rivière, et c'est d'après cette circonstance que nous pouvions juger de l'élévation du terrain. Panoukka et Ouandipore, situés l'un et l'autre au nord de Tassisudon, ont presque le même climat que le Bengale. Le thermomètre fut, dans le premier de ces endroits, au mois de juillet et de janvier, à deux degrés presqu'aussi bas qu'à Rungpore, à la même époque. Ils paroissent dans une plus belle exposition que Tassisudon; et si l'on pouvoit juger de l'élévation d'un lieu par celle de ses environs, je croirois qu'ils sont plus hauts. La route cependant prouve le contraire. De Panoukka à Tassisudon, nous montâmes pendant six heures et demie, et la descente du côté de Tassisudon est presqu'insensible. Au sud de la montagne qui sépare le Boutan du Thibet, les sources et les ruisseaux tombent en cascades et en torrens. Nous les avons suivis jusqu'au pied des montagnes, où

ils se dirigent à l'est de Buxadéouar. Au nord ils coulent lentement; et ensuite, jusqu'à Teschou-Loumbou, on s'aperçoit à peine qu'ils aient de la pente. Cette partie du Thibet, étant la plus élevée, est, dans toutes les saisons, la plus froide; et ces montagnes couvertes de neige sont certainement, malgré leur distance, les mêmes que nous vîmes de Panoukka, à en juger par leur forme et leur élévation.

Le sol de la montagne, du côté du Thibet, est sablonneux, et couvert de gravier et de cailloux détachés. Nous trouvâmes sur notre route l'aconit des Pyrénées, et deux espèces de saxifrage.

Nous vîmes un grand troupeau de bœufs à queue touffue; il étoit dispersé sur une étendue immense de pays, ce qui nous prouva la stérilité du pâturage.

Le 15 *septembre*, de Phari à Touina, nous traversâmes une vaste plaine terminée par de petites hauteurs arrangées d'une maniere bizarre. Quelques-unes étoient isolées, toutes nous parurent composées de sable amoncelé; la plaine leur servoit de base commune.

A Touina, il y avoit de l'orge que l'on recueilloit, quoique verte, comme si l'on eût désespéré de la voir mûrir. A six heures du ma-

tin, le thermomètre étoit au-dessous de la glace; la terre étoit couverte de neige.

Le 16 *septembre*, nous fîmes route jusqu'à Chalou, toujours dans la plaine. Nous vîmes trois sources qui jaillissoient de la terre avec fracas, et qui donnoient naissance à un lac de plusieurs milles d'étendue, et peuplé d'une multitude innombrable d'oiseaux aquatiques et de poissons excellens. Parmi les premiers, je distinguai le cyrus, l'oie bramine, plusieurs espèces de canards, des pintades, des grues et différentes sortes de mouettes. Les eaux de ce lac sont en grande réputation pour la guérison de plusieurs sortes de maladies. Je les examinai et je trouvai qu'elles contenoient quelques parties d'alun mêlées de sélénite. Sur les bords du lac, je vis une cristallisation que je reconnus être un sel alkali [1]. Les naturels s'en servent en guise de savon, pour blanchir leur linge, à quoi il convient très-bien. Les moutons et les chèvres recherchent avec avidité les pâturages imprégnés de ce sel, et cette nourriture leur est excellente. Les montagnes sont composées de sable, mais tellement durci par l'intempérie de l'air et la violence des vents, qu'on le prendroit pour de la pierre de taille.

[1] C'est du natron.

Le 17 *septembre*, nous allâmes de Chalou à Soumdra. Nous passâmes un lac encore plus considérable que le premier, avec lequel il communique par un canal étroit d'environ trois milles de long. Le sol porte l'idée de l'abandon et de la stérilité. On n'y voit ni gazon, ni verdure, excepté au bord du lac. Il y avoit quelques huttes pour la plupart en ruine et abandonnées. L'orge est le seul grain qu'on cultive dans ce pays. On la moissonnoit, lorsque nous y passâmes; mais elle étoit encore verte.

Nous traversâmes deux ruisseaux, dont un foiblement imprégné d'alun; ils forment la principale source d'une rivière qui se jette dans le Burhampouter près de Teschou-Loumbou. Le vent qui souffloit alors du sud-ouest, étoit extrêmement froid et pénétrant. Comme il passoit sur des montagnes couvertes de neige et sur les déserts arides et sablonneux dont j'ai parlé, il étoit dépouillé de toute espèce de vapeur et d'humidité, et produisoit le même effet que ces vents brûlans dans les climats les plus méridionaux. Des coffres de bois d'acajou, qui avoient résisté pendant plusieurs années aux chaleurs du Bengale, se fendirent et se déjetèrent au point de ne pouvoir plus servir. On dit, dans le pays, que ce vent fait tomber

les dents de devant, quand on le reçoit directement dans le visage ; et notre guide fidèle, à qui il en manquoit plusieurs, l'attribuoit à cette cause. Nous en fûmes quittes pour perdre presqu'entièrement la peau du visage.

Le 18 *septembre*, nous fîmes route jusqu'à Schouhou. Nous trouvâmes ce jour-là une source d'eau chaude près de la route. Elle est très-fréquentée par les malades attaqués de maux vénériens, de rhumatismes et de maladies de peau. Ils ne boivent point de cette eau, mais ils s'y baignent. Nous y plongeâmes le thermomètre qui n'étoit alors qu'à 40°, et il monta aussitôt à 88°. Cette eau a une forte odeur de soufre et contient du foie de soufre. Comme presque toutes les eaux minérales, on la prive de la plupart de ses propriétés en l'exposant à l'air.

Le 19 *septembre*, nous fîmes route jusqu'à Téhoukkou. Nous passâmes à portée de quelques champs d'orge et de pois, et nous entrâmes dans un climat plus doux. Nous vîmes ce jour-là une grande variété de pierres et de rochers, les uns contenant du cuivre, d'autres du véritable cristal de roche très-pur et cristallisé en forme d'hexagones réguliers. Le cristal de roche se présente sous différentes grosseurs et divers degrés de

pureté; mais sa forme est toujours la même. Nous trouvâmes des pierres à feu, du granit et quelques ruisseaux imprégnés de fer, et presqu'à la même température que l'atmosphère. Nous vîmes quelques saules rabougris, près des habitations. Le pays ne nous offrit que ce seul arbre.

Les 20, 21 *et* 22 *septembre*, nous allâmes de Téhoukkou à Teschou-Loumbou. Nous jouîmes, pendant cette route, d'un climat plus tempéré et d'un coup-d'œil plus agréable. Nous vîmes de très-beaux champs de froment, d'orge et de pois; de beaux villages et des maisons dispersées çà et là. Le pays étoit moins sablonneux et plus couvert de rochers. On voyoit quelques ardoises et de bonnes pierres vitrifiables. Le sol de la vallée, mêlé d'argile et de sable, étoit légèrement coloré. Nous trouvâmes par-tout les habitans occupés à la moisson. Quel climat délicieux! Le ciel étoit pur et serein, et l'on comptoit si bien, dans le pays, sur la continuation du beau temps, qu'on entassoit la récolte dans une partie du champ sans aucune espèce d'abri, en attendant le moment de la battre à loisir.

Avant d'arriver à Teschou-Loumbou, nous vîmes des ormes et des frênes, mais en petit nombre.

Toutes les montagnes du Thibet paroissent contenir les minéraux ennemis de la végétation : tels sont la plupart des métaux et les pyrites.

C'est de tous les pays que j'ai parcourus, celui qui répond le mieux à la curiosité des physiciens, et aux recherches des minéralogistes. Il suffit de l'examiner avec soin. Le hasard a plus contribué, jusqu'à présent, que l'esprit de recherche et d'entreprise, à faire découvrir, dans le Thibet, des mines très-riches. Et pour commencer, comme il est juste, par l'or, on y en trouve en très-grande quantité, et souvent de très-pur. Il se présente sous la forme de poudre d'or dans le lit des rivières, et sur-tout à leurs détours multipliés. On le voit le plus souvent attaché à de petits morceaux de pierre, et il paroît avoir fait partie d'une masse plus considérable; quelquefois en gros bloc et suivant des veines irrégulières. Les pierres auxquelles on le trouve le plus souvent attaché, sont le quartz et le caillou. Je l'ai vu quelquefois à moitié formé, comme une masse de pierre précieuse, mais impure. En suivant le procédé d'usage, la poudre d'or ne me donna que douze pour cent de rebut; et en examinant ce résidu, je vis que

c'étoit du sable et de la limaille de fer. Je présumai que ce dernier objet pouvoit bien n'avoir été réuni à l'or que pour en altérer le poids.

A deux jours de distance de Teschou-Loumbou, il y a une mine de plomb, qui ressemble beaucoup à celle que j'ai vue dans le Derbishire. Elle est minéralisée par le soufre, et on en obtient le métal par la simple fusion. Ce plomb contient souvent de l'argent et dans une assez grande proportion, pour engager à exploiter la mine, dans l'objet seul de se procurer cet argent.

On trouve au Thibet du cinabre, qui contient une partie assez forte de vif-argent. On pourroit l'employer, avec avantage, à l'extraction de l'argent. Le procédé par la distillation est très-simple; mais, pour l'exécuter en grand, il faudroit plus de bois que le pays n'en peut fournir. J'ai vu quelques mines de cuivre, et je ne doute pas qu'il ne soit en très-grande abondance dans ce pays. Le fer paroît moins commun dans le Thibet que dans le Boutan; mais quand même il le seroit davantage, la difficulté de se procurer le combustible nécessaire pour faire fondre la mine la moins riche, seroit toujours un obstacle insurmontable à

son exploitation. La fiente des animaux est la seule chose dont les Thibétains alimentent le feu, au défaut de bois; et cette substance seule sera toujours insuffisante pour produire le degré de chaleur nécessaire pour mettre le métal en fusion. Dans cette position, la plus belle découverte pour eux, seroit celle d'une mine de charbon. On en trouve dans quelques parties de la Chine qui avoisinent le Thibet, et on l'y emploie comme combustible.

Le tinkal, cette substance dont on s'étoit borné jusqu'à ce jour à conjecturer l'existence et la nature, est maintenant bien connu. Le Thibet, d'où nous le recevons, en contient des réservoirs inépuisables. C'est un fossile que l'on apporte au marché dans l'état où on l'arrache d'un lac. Ce sont les Européens qui le raffinent ensuite et en forment du borax. On trouve aussi le sel gemme en grande quantité dans le Thibet.

Le lac d'où l'on tire le tinkal et le sel gemme, est situé à environ quinze jours de marche au nord de Teschou-Loumbou; il est entouré de tous côtés par des hauteurs couvertes de rochers, sans qu'on aperçoive un seul ruisseau, une seule fontaine à l'entour: mais ses eaux sont alimentées par des sources

salées, dont les naturels ne font aucun usage. Le tinkal est déposé ou formé dans le bassin même du lac ; ceux qui vont pour le recueillir, l'arrachent en gros blocs, qu'ils brisent ensuite en petits morceaux, pour la facilité du transport, et qu'ils exposent à l'air pour les faire sécher. Quoiqu'on extraie le tinkal de ce lac depuis bien du temps, on ne s'aperçoit d'aucune diminution sensible ; et comme les trous que l'on forme pour l'obtenir se remplissent et disparoissent bientôt, c'est une opinion reçue parmi le peuple, que le tinkal se renouvelle continuellement. On ne l'a point encore trouvé dans les terrains secs ou élevés, mais dans les endroits les moins profonds du lac et sur ses bords. La profondeur de son bassin allant en augmentant des extrémités vers le centre, il contient trop d'eau vers ce point, pour qu'on ait la facilité d'en tirer le tinkal.

C'est, au contraire, des endroits les plus profonds qu'on tire le sel gemme, qu'on ne trouve point dans les parties les plus basses ou près des bords. On aperçoit peu d'augmentation ou de diminution dans les eaux du lac. Cette source inépuisable fournit constamment à la consommation. On m'assura que ce lac avoit au moins vingt milles de circonférence ; et

comme il est dans un pays très-froid, il est gelé pendant une grande partie de l'année. Dès le mois d'octobre, la neige force les gens employés à l'extraction du tinkal ou du sel gemme, d'abandonner leurs travaux. On se sert du tinkal, au Thibet, pour la soudure et pour faciliter la fusion de l'or et de l'argent. Le sel gemme est d'un usage universel pour tous les besoins domestiques dans le Thibet, le Boutan et le Népaul.

La hauteur moyenne du thermomètre à Teschou-Loumbou, pendant le mois d'octobre, fut à 38° à huit heures du matin, à 46° à midi, et à 42° à six heures du soir. Le temps fut clair, froid et serein; le vent constamment au sud. Pendant le mois de novembre, nous eûmes des gelées soir et matin. Le ciel étoit pur et sans nuage. Les rayons du soleil, traversant une atmosphère si peu nébuleuse, avoient encore beaucoup de force. Le thermomètre à l'ombre fut souvent au-dessous de 30° le matin, et rarement au-dessus de 38° à midi, le vent au sud.

De toutes les maladies de ces contrées, celle qui mérite d'abord notre attention, est une tumeur glanduleuse à la gorge, connue surtout au pied des montagnes. On sait que cette

difformité se rencontre en Europe dans des situations semblables, et qu'on l'attribue en général aux eaux de neige. Elle semble, en effet, plus répandue dans les Alpes, et même restreinte au voisinage de ces montagnes. Si quelque praticien habile s'étoit occupé de l'examen de cette maladie et du climat où elle est la plus commune, nous serions, sans doute, revenus depuis long-temps de cette idée.

Cette incommodité, très-répandue dans le Derbishire, et autres provinces d'Angleterre, n'est pas même connue sur les côtes du Groenland, et dans les montagnes d'Écosse et du pays de Galles, où les ruisseaux et les rivières sont continuellement alimentés par la fonte des neiges. Rungpore est éloigné de plus de cent milles du pied des montagnes, et à bien plus de distance encore de la neige. Cependant les goîtres y sont aussi communs que dans le Boutan. Au Thibet, où la neige est continuelle et donne naissance à une infinité de ruisseaux et de rivières, on n'en voit aucun. Mais une objection absolument sans réplique, c'est le grand nombre que l'on en rencontre sur la côte de Sumatra, où l'on ne voit jamais de neige. En observant que les productions végétales du Boutan sont les mêmes que celles des Alpes,

j'avois

j'avois d'abord imaginé que cette maladie pouvoit avoir sa cause dans les propriétés que ces végétaux, ou le sol, imprimoient à l'eau. Il est cependant plus probable que cette maladie est endémique, qu'elle tient au climat, et qu'elle naît d'une disposition particulière de l'atmosphère de ces montagnes, disposition à laquelle contribuent le sol et les végétaux qui y naissent Cette opinion me paroît d'autant plus fondée, que les goîtres sont plus communs parmi la classe du peuple, que sa pauvreté met moins à même de se garantir des intempéries de l'air et des changemens de temps. La situation particulière de l'atmosphère qui produit cet effet, n'est peut-être pas plus inexplicable que celle que nous observons dans les plaines d'Essex, et dans les marais du Lincolnshire. Rien ne jeteroit un jour plus lumineux sur ce sujet, qu'un examen approfondi des eaux dont usent les habitans du pays, où cette maladie est commune, et de celles où, sous la même exposition, elle n'est pas connue.

Différentes causes ont fait qu'on s'est peu occupé de cette maladie extraordinaire : elle n'est point douloureuse, elle est rarement mortelle, et n'attaque en général que la classe la plus pauvre. Cette tumeur est hideuse; elle

devient d'une grosseur incommode qui égale souvent celle de la tête ; et, sans exagération, dans le Boutan et le district de Rungpore, un sixième des habitans en est atteint.

Comme ceux qui travaillent le plus et qui sont le plus exposés aux variations de l'atmosphère, sont plus sujets à cette maladie, j'observai que, dans leBoutan, elles est beaucoup plus commune parmi les femmes que parmi les hommes. Elle se manifeste ordinairement à treize ou quatorze ans, dans le Boutan, et à onze ou douze, dans le Bengale: c'est, dans l'un et dans l'autre pays, aux approches de la puberté. Je n'ai point entendu dire qu'on ait guéri cette maladie. Le traitement mercuriel semble en suspendre les progrès; mais ils continuent dès qu'on en interrompt l'usage. La découverte de la cause qui produit cette difformité, conduiroit vraisemblablement à celle du remède à lui opposer. Le déplacement, l'attention de se dépayser à l'époque où les symptômes paroissent, seroit peut-être le moyen le plus sûr de les détruire.

Les habitans de l'heureux Thibet ne sont point à l'abri des maux vénériens. Ce fléau destructeur exerce ses ravages dans leurs montagnes. On a cru long-temps qu'il pouvoit céder

à d'autres remèdes qu'au mercure et à ses différentes préparations. On alléguoit, en faveur de cette opinion, l'exemple des nations chez lesquelles cette maladie est commune, sans qu'on pût supposer qu'elles connussent le vif-argent et la manière de l'employer en médecine. J'espérai un moment, je l'avoue, pouvoir grossir la liste de nos remèdes d'un nouveau spécifique contre cette maladie, quand je sus que ses symptômes étoient fréquens dans ces montagnes, et qu'on les y guérissoit avec succès. Je ne pouvois me persuader que l'on connût au Thibet l'art de préparer le vif-argent de manière à en faire un remède efficace; mais je fus bientôt détrompé.

Ce funeste mal semble faire des progrès plus terribles et plus rapides parmi ces peuples, que dans aucune autre partie du monde. On peut en attribuer la cause à la grossièreté de leurs alimens et au défaut de propreté.

La préparation du mercure le plus en usage, se fait au Thibet de la manière suivante: on place une certaine quantité d'alun, de nitre, de vermillon et de vif-argent dans un pot de terre, dont on ferme l'ouverture avec un autre plus petit, qui est renversé, et qu'on lutte avec soin; on met du feu dessus et dessous, et

on l'entretient pendant quarante minutes. Les Thibétains n'ont d'autre règle, pour juger du degré de chaleur, que le poids du combustible consumé, car ils ne peuvent point voir la matière pendant l'opération. Quand l'appareil est refroidi, on le débouche et on en retire la préparation pour en faire usage. Je suivis le procédé dans tous ses détails, et j'examinai ensuite le résultat. Le vif-argent, mis en action par les autres ingrédiens, avoit perdu sa forme métallique et étoit devenu un remède sûr et efficace.

La connoissance de la chimie nous a donné une méthode plus sûre de rendre cette précieuse substance active et salutaire. Nous conviendrons cependant que la préparation dont je viens de parler, répond parfaitement à l'usage qu'on en veut faire, et que les médecins thibétains ne l'emploient qu'avec la plus grande réserve. Cette poudre est la base des pillules qu'ils prescrivent ; ils l'emploient aussi à l'extérieur. Ce mélange forme une espèce de poudre rougeâtre qu'on mêle avee des pruneaux ou des dattes, pour en faire des pillules. Deux ou trois de ces pillules prises deux fois par jour, déterminent ordinairement, le quatrième ou cinquième jour, un crachement que l'on maintient

en continuant la dose un ou deux jours de plus. Quand la salivation est bien établie, ils mettent un bâton dans la bouche du malade, en forme de bâillon et l'assujettissent par derrière. Ils prétendent que ce moyen excite à cracher, et empêche les dents de tomber. On entretient la salivation pendant dix ou douze jours. Le malade, pendant tout ce temps, ne se nourrit que de bouillie ou de liquides.

On emploie souvent la poudre mercurielle extérieurement; on la fait alors fondre dans de l'eau chaude dont on se sert pour laver les plaies et les bubons. Les médecins thibétains font ordinairement disparoître les bubons, en y appliquant des cataplasmes de feuilles de turneps, dans lesquels ils mettent du vermillon, et quelquefois du musc. Ils emploient souvent le nitre intérieurement dans cette sorte de maladie, comme rafraîchissant; et ils recommandent de se tenir chaudement et de ne point prendre l'air, tant qu'on fait usage du mercure. Quand les bubons sont prêts à percer, ils y font une large incision qu'ils ne consentent à fermer qu'après que la douleur et l'enflure ont entièrement disparu. En tout, j'ai trouvé très-peu de chose à blâmer dans leur manière de traiter les maladies vénériennes. Je leur

appris la méthode d'amortir le vif-argent avec le miel ; j'en fis l'expérience à leurs yeux, et j'eus la satisfaction de les voir s'en servir avec succès, avant mon départ.

Ce fortuné climat présente peu de variété dans les maladies. La toux, les rhumes et les rhumatismes y sont plus communs qu'au Bengale. Les fièvres ne provenant que d'une cause momentanée, se guérissent facilement, et sont rarement dangereuses. On y voit quelques maladies du foie, et les douleurs d'entrailles y sont assez communes ; mais la grossièreté des alimens des Thibétains et leur extrême mal-propreté suffiroient par-tout ailleurs pour engendrer les plus funestes maladies. Ils ignorent encore, comme nous l'ignorions il y a quelques années, la vraie manière de traiter les maladies du foie et des autres viscères. Il m'a paru que c'étoit la cause de la maladie la plus opiniâtre et la plus dangereuse de ces contrées ; je veux dire l'hydropisie. Comme le raja du Boutan paroissoit très-jaloux de mes conseils et de mes services, et qu'il avoit recommandé à ses docteurs de suivre ma pratique, je tentai d'introduire parmi eux une méthode plus salutaire de traiter ces maladies, par le moyen des préparations mercurielles. Je fus à même d'en faire l'expérience

à leurs yeux, et de les voir saisir et adopter mon procédé.

Le raja me communiqua la recette de plus de soixante-dix remèdes en usage parmi eux. Ils ont plusieurs espèces de pierres et de pétrifications savonneuses au toucher, qu'ils emploient extérieurement dans les tumeurs et les douleurs des articulations. Ces maladies et les maux de tête cèdent souvent à des fumigations de fleurs et de plantes aromatiques, qu'ils font sur la partie affectée. Ils ne prennent aucune information sur l'état du malade : ils se contentent de lui tâter le pouls, et ils vous disent avec assurance que l'on peut juger aisément du siége du mal et de la douleur, non pas tant par la fréquence des pulsations que par les vibrations du pouls. Ils tâtent le pouls au poignet avec les trois premiers doigts, d'abord à la main droite, ensuite à la gauche. Ils pressent plus ou moins l'artère, lèvent successivement un ou deux doigts, et déterminent quelle est la maladie. Les malades ne prennent aucune nourriture le jour de médecine; mais ils tâchent ensuite de réparer le temps perdu, en mangeant excessivement et en employant tous les moyens qu'ils croient capables de resserrer.

La plupart de leurs remèdes sont tirés du

règne végétal, et se trouvent dans le Boutan; ce sont, en général, des remèdes doux et peu actifs. Dans la toux, le rhume et les affections de poitrine, ils emploient les aromates et les carminatifs; tels sont la centaurée, le carvi, la coriandre et la cannelle. Cette dernière est, disent-ils, l'écorce de la racine d'une espèce d'arbre particulière à ce pays, dont j'ai parlé plus haut. L'écorce de la racine est la seule partie de cette plante, qui participe du goût de la cannelle. Je doute que les meilleurs connoisseurs fussent à même de la distinguer de la véritable. Les Thibétains et les Boutaniens emploient aussi en décoction l'écorce, les feuilles, les graines et la tige de plusieurs autres arbres et arbrisseaux. Les uns ont l'amertume de nos remèdes les plus puissans, et sont employés comme eux pour fortifier l'estomac et purger. Leurs purgatifs principaux sont apportés de la Chine à Lassa. Ils ne connoissoient point l'usage des vomitifs, quand je donnai un peu d'ipecacuanha au raja du Boutan, qui en fit l'expérience sur lui-même.

Quant à la saignée, ils attachent beaucoup d'importance à la faire à telle ou telle partie du corps. Ils saignent au cou pour les maux de tête; à la veine céphalique, pour les dou-

leurs des bras, ou de l'épaule; à la médiane, pour les maux de la poitrine, ou des épaules; à la veine basilique, pour les maux de ventre. La saignée du pied guérit, selon eux, de tous les maux des extrémités inférieures. Ils croient qu'il n'y a rien de si dangereux que de saigner par un temps froid, et les symptômes les plus graves ne suffisent jamais pour les y décider.

Ils ont leurs jours heureux ou malheureux en médecine; mais je les ai vus faire justice eux-mêmes de ce préjugé.

Ils font grand usage des ventouses. Ils appliquent sur la partie une corne de la largeur d'un verre à ventouser; et par un trou pratiqué à l'autre extrémité, ils attirent l'air avec la bouche. Ils scarifient ensuite la partie avec la lancette. Ils font souvent cette opération sur le dos, et ils l'emploient comme un souverain remède dans l'enflure du genou avec douleur. Leur dextérité à opérer avec de mauvais instrumens m'a souvent étonné. M. Hamilton [1] leur donna quelques lancettes, et ils ont depuis essayé avec succès d'en fabriquer de pareilles. Je leur en laissai quelques-unes: ils parurent très-reconnoissans de ce présent. Dans les fièvres ils emploient la noix de kuthullega,

[1] Chirurgien qui avoit accompagné M. Bogle.

dont l'efficacité est bien connue au Bengale.

Ils essaient de guérir de l'hydropisie par des applications extérieures et par l'usage d'une potion où il entre plus de vingt ingrédiens différens. Ils ne réussissent presque jamais dans la cure de cette maladie. J'expliquai au raja l'opération de la paracentèse, et je lui montrai les instrumens dont on se servoit pour la faire. Il avoit grande envie de me les voir éprouver, et il auroit bien voulu en trouver l'occasion ; mais il ne s'en présenta aucune pendant mon séjour, et ce fut peut-être pour le bien du patient et l'honneur de ma réputation ; car, après l'avoir vu faire une fois, le raja n'auroit pas hésité d'en exiger une nouvelle épreuve. La gravelle et la pierre sont, je crois, des maladies inconnues dans ce pays.

Quand la petite vérole vient à se déclarer parmi ces peuples, elle les frappe d'une telle consternation, qu'il ne leur reste pas la réflexion nécessaire pour la bien traiter. Toute leur attention se porte à fuir les malades, et non à les sauver : on interrompt toute communication avec eux, au risque de les laisser périr de faim. On rase la maison ou le village infesté ; les communications avec les peuples voisins n'étant jamais libres et ouvertes, la

maladie se gagne rarement : la vigilance et la terreur en ont bientôt arrêté les progrès. Peu de naturels avoient eu cette maladie. Si l'on employoit jamais l'inoculation dans ce pays, il faudroit la faire générale, pour prévenir les ravages que ce virus, une fois introduit dans le sang, ne manqueroit pas de produire; et dès-lors l'impossibilité de mettre un choix dans les sujets, en rendroit les victimes bien nombreuses. Le régent du Thibet fut inoculé à la Chine avec plusieurs personnes de sa suite, quand il y accompagna le dernier Teschou-lama.

Les bains chauds sont en usage pour plusieurs maladies, sur-tout pour les douleurs d'entrailles et les éruptions cutanées. Au Thibet, on s'y rend par milliers. Dans le Boutan on substitue à ces bains naturels, de l'eau que l'on échauffe avec des cailloux rougis.

Les maux d'yeux et la cécité sont plus communs au Thibet que dans le Boutan. On peut en attribuer la cause à la violence des vents, à la nature sablonneuse du sol, à la clarté éblouissante causée par la réverbération des sables et des neiges.

On me pardonnera de m'être autant étendu sur ce sujet, si l'on considère avec moi que

les connoissances de ces peuples, leurs traitemens, leurs habitudes médicales, et plus encore le perfectionnement de leurs moeurs, sont d'autant plus extraordinaires, qu'on les trouve chez des hommes qui n'ont presque pas de rapports avec ce que nous appelons les nations civilisées. Ce sera pour d'autres un sujet d'étonnement et de réflexions profondes.

Le 1[er]. *décembre*, nous partîmes de Teschou-Loumbou, et nous sentîmes le froid augmenter chaque jour, à mesure que nous avancions vers le sud. La plupart des torrens étoient pris et les étangs couverts d'une glace assez épaisse pour nous porter. Notre thermomètre ne marquant que jusqu'à 16°, nous ne pûmes déterminer précisément le degré du froid, car le vif-argent étoit au-dessous de ce point tous les matins : on n'éprouve jamais un froid aussi vif en Angleterre. A notre retour aux lacs le 14, on nous dit qu'ils ne formoient plus qu'une seule masse de glace depuis le 10 novembre. Les peuplades d'oiseaux avoient disparu. Nous nous amusâmes à procurer aux Thibétains le plaisir de nous voir courir en patins sur la glace ; ce qui les étonna beaucoup, ainsi que nos domestiques bengalis.

Le 15, nous rentrâmes sur le territoire du

Boutan ; six jours après, nous arrivâmes à Panoukka en passant par Paro. Nous ne vîmes au Boutan ni neige, ni glace, que sur le sommet des montagnes les plus élevées. Le thermomètre étoit à 36° le matin, et à 48° à midi.

Nous prîmes congé du deb-raja, et nous arrivâmes le 12 [1] à Buxadéouar.

[1] 12 janvier 1784.

APPENDICE.

N°. I.

LETTRE

De l'Empereur Tchien-Long au Dalai-Lama [1].

PLACÉ par le ciel à la tête des dix mille royaumes, je mets tous mes soins à les bien gouverner. Je n'oublie rien pour procurer à tout ce qui jouit de la vie une heureuse tranquillité. Je tâche aussi de faire fleurir la doctrine et la religion. Lama, je suis persuadé que vous entrez dans mes vues. Je n'ignore pas que vous faites tout ce qui dépend de vous pour ne rien omettre de ce que prescrit la religion, et pour suivre exactement les loix. Vous êtes exact à la prière, et vous mettez toute votre attention à bien prier. C'est par-là

[1] Le titre de *Dalai-lama*, ou *Talai-lama*, signifie, suivant Amiot, *le lama qui voit tout ce qui se passe ;* et celui de *Pan-tchan-lama* ou *Pounjoun-lama*, veut dire, *le lama qui préside aux méditations du Talai-lama*. (*Note du traducteur.*)

principalement que vous êtes le plus ferme appui de la religion de Fo. J'en suis dans la joie de mon cœur, et je vous donne avec plaisir les louanges qui vous sont dues.

Par la faveur du ciel, je jouis de la santé. Je souhaite, lama, que vous ayez le même avantage, et que vous puissiez long-temps continuer à offrir au ciel vos ferventes prières.

Il y a deux ans que le Pan-tchan Erteni partit de Teschou-Loumbou pour venir prier ici à l'occasion de ma soixante-dixième année, qui étoit peu éloignée. Il fit le voyage heureusement. Dès que je sus qu'il s'étoit mis en route, et qu'il m'eut averti qu'il devoit passer l'hiver à Koumbou, je fis partir le lieutenant général Ouan-fou, et un autre grand de ma cour, nommé Pao-tai, pour aller au devant de lui, et pour lui présenter, de ma part, un sou-tchou [1] de perles, que j'avois porté moi-même, une selle, et tout ce qu'il faut pour monter à cheval, de petits meubles d'argent et quelques autres objets. Mes envoyés le trouvèrent à Koumbou, lui remirent mes pré-

[1] Le sou-tchou, ainsi qu'on l'a vu plus haut, est un rosaire. On le porte au cou, et on s'en sert pour prier, en répétant à chaque grain la phrase : *Oum maunie paimi oum.*

sens, et lui donnèrent, en mon nom, le festin de cérémonie.

L'année dernière, ayant appris que le Pan-tchan Erteni avoit quitté Koumbou pour se rendre auprès de moi, j'envoyai aussitôt au devant de lui les grands de ma cour, Our-tou-ksoun et Ta-fou, accompagnés de Ka-kou, lama du rang d'hou-touk-tou [1]. Ces trois envoyés furent chargés d'offrir au lama une de mes chaises de voyage [2], une de mes tentes, des drapeaux et d'autres marques de distinction propres à commander le respect.

Ils le joignirent dans la ville d'Hou-hou; et après lui avoir remis mes présens, ils lui donnèrent, comme on l'avoit fait l'année précédente, le festin de cérémonie.

Lorsque je sus que le Pan-tchan Erteni n'étoit qu'à quelques jours de marche de la Tartarie chinoise, je fis partir le sixième ago [3], qui est à présent l'aîné de mes fils, et je lui

[1] Les *hou-touk-tous* sont, parmi les lamas, ce que sont les évêques parmi les prêtres chrétiens. *Amiot.*

[2] Ce sont des espèces de fauteuils, montés sur des brancards, et portés ordinairement par seize hommes.

[3] Le titre d'*ago* vient du tartare. C'est celui que portent les fils de l'empereur de la Chine. (*Note du traducteur.*)

donnai

donnai pour l'accompagner, *Hou-louk-tou-tchen-kio*. Ils le rencontrèrent au miao [1] de Tai-han. Après l'avoir salué en mon nom, et lui avoir donné le festin de cérémonie, ils lui remirent un sou-tcheou de perles, plus beau que celui que je lui avois déjà envoyé; un bonnet orné de perles, une bride, une selle, et divers meubles et bijoux d'argent.

Du miao de Tai-han le Pan-tchan Erteni se rendit à Tolonor, où il s'arrêta quelque temps pour attendre les personnes que je devois lui envoyer. Là, je le fis saluer, en mon nom, par les princes du sang, qui portent les titres de khans et de gardes de ma personne. Ils étoient accompagnés par Fen-chèn et Tchi-loun, officiers d'un haut grade, et par les lamas A-vouang, Pa-tchour et Ram-tchap: ils lui présentèrent, de ma part, un bonnet de cérémonie, orné de perles, et plusieurs petits meubles d'or et d'argent.

Le vingt-unième jour de la septième lune, le Pan-tchan Erteni arriva à Zhé-hol [2], où

[1] C'est le nom que les Chinois donnent à leurs temples. Il y a ordinairement un monastère attenant.

[2] Capitale de la Tartarie chinoise. Tchien-long y passoit toujours une partie de l'année. (*Note du traducteur.*)

j'étois alors. Il me donna un festin de cérémonie, auquel furent admis les lamas du Loumbou [1] et du Pou-ta-la [2], qui l'avoient accompagné. Je lui donnai en retour une fête solennelle ; et je fis traiter, à part, tous les lamas de Zhé-hol, ceux des Tchasaks, des Eleuths, des Koko-nors, des Tourgouths et des Turbeths [3].

Durant cette fête, les princes mongouls, les begs, les taïdjis et les autres chefs de la noblesse des différentes hordes tartares, ainsi que les ambassadeurs des Coréens, les envoyés mahométans, et tous les autres personnages qualifiés, qui étoient assemblés à Zhé-hol, rendirent hommage au lama Pan-tchan Erteni, en se prosternant devant lui, ainsi qu'il est d'usage en ces sortes d'occasions.

Flatté de ces marques de respect si honorables et si distinguées, le Pan-tchan Erteni en témoigna sa satisfaction d'une manière qui charma tous ces étrangers. Il profita de cette occasion pour me demander l'agrément de m'accompagner à Peking. Je le lui accordai volontiers.

[1] Le monastère de Teschou-Loumbou est la résidence du Teschou-lama.

[2] Le monastère de Pou-ta-la est la résidence du Dalai-lama.

[3] Noms de différentes hordes tartares.

Le second jour de la neuvième lune fut celui de mon retour dans cette capitale de mes vastes états. Tous les lamas[1] de Peking, qui sont au nombre de plusieurs milliers, accoururent au devant du Pan-tchan Erteni, se prosternèrent à ses pieds, et lui rendirent tous les hommages que le devoir leur dictoit. Après ces cérémonies, on le conduisit à Yuen-ming-yuen, et il logea dans la partie de mon palais appelée *l'appartement d'or.*

Je donnai des ordres pour qu'on lui montrât tout ce qu'il y avoit de curieux dans la capitale et dans les environs. On le mena, en conséquence, à Hiang-chan, à Ouan-chéou-chan, et dans d'autres places dignes d'être remarquées.

Le lama Erteni visita les miaos de ces différentes villes, et par-tout on lui rendit les plus grands honneurs. Il présida à la dédicace du miao impérial d'Ouan-chéou-chan, qui venoit d'être achevé.

Le troisième jour de la dixième lune, je lui donnai une fête magnifique dans les jardins de

[1] A la Chine on appelle *lamas*, les moines que les Thibétains et les Boutaniens appellent *gylongs*, parmi lesquels le titre de lama est une grande dignité. (*Note du traducteur.*)

Yuen-ming-yuen, et je fis apporter, en présence de toute la cour, les nouveaux présens que je lui destinois, et qui lui furent remis.

Après la fête, le Pan-tchan Erteni et les principales personnes de sa suite se rendirent au miao de la Charité et à celui de la Concorde. Ils y prièrent pour la prospérité de mon règne, et pour le bonheur de toutes les créatures vivantes.

Le Pan-tchan Erteni, en entreprenant un voyage de vingt mille lys, pour donner plus de lustre à mon ouan-chéou [1], avoit acquis un droit bien légitime à toutes les distinctions qui pouvoient lui prouver ma reconnoissance : mais l'air de satisfaction et de bonheur qui régnoit autour de lui, et qu'il manifestoit lui-même toutes les fois qu'il étoit en ma présence, remplissoit mon ame de la plus douce joie que j'aie jamais éprouvée. J'étois singulièrement flatté, en observant qu'il ne me parloit point de son retour. Il sembloit vouloir se fixer près de ma personne. Mais, hélas! combien sont incertains les événemens de la vie!

Le vingtième jour de la dixième lune, le Pan-tchan Erteni se sentit indisposé. Je l'ap-

[1] Le ouan-chéou est chaque dixième anniversaire du jour de naissance. (*Note du traducteur.*)

pris, et aussitôt je lui envoyai mes médecins. Ils me rapportèrent que sa maladie étoit grave, même dangereuse. Je ne balançai pas à me rendre auprès de lui, pour juger par moi-même de son état. Il me reçut avec cet air de contentement qu'il m'avoit toujours montré; et si j'en avois jugé par les paroles qu'il m'adressa, j'aurois pu croire qu'il jouissoit de la meilleure santé. Cependant il en étoit tout autrement. Le venin de la petite vérole se manifestoit déjà dans toutes les parties de son corps.

Le second jour de la onzième lune, la maladie du Pan-tchan Erteni fut déclarée incurable. Il changea tout-à-coup de demeure [1]. Cette affligeante nouvelle me fut aussitôt apportée, et me causa la plus vive douleur. Le cœur plein de chagrin, et les yeux baignés de larmes, je me rendis au temple jaune, où je brûlai moi-même des parfums en l'honneur du Pan-tchan Erteni.

Je sais bien qu'il est indifférent pour le Pan-tchan Erteni d'aller et de venir : malgré cela, quand je songe qu'il a fait un long et

[1] C'est l'expression usitée pour dire qu'on a cessé de vivre, ou qu'on est mort. Elle est analogue à l'idée de la transmigration des ames. (*Note du traducteur.*)

pénible voyage dans l'intention d'honorer par sa présence mon ouan-chéou, et qu'après être venu jusqu'ici, il n'a pas pu retourner, comme je l'espérois, dans le lieu qu'il habitoit ordinairement, je ne puis m'empêcher d'être pénétré d'une amère tristesse.

Pour tâcher de me consoler, ou, du moins, pour alléger ma douleur, j'ai résolu de rendre mémorable le jour de la renaissance du Pan-tchan Erteni. J'ai nommé, pour garder son corps, Chang-tchaopa, Soui-boun-gué, et quelques autres grands de ma cour; et je leur ai expressément ordonné de faire construire un mausolée digne de ces précieux restes, qui sont maintenant déposés dans l'intérieur du temple jaune. J'ai aussi commandé de faire un cercueil d'or, pour qu'on y mît le corps d'Erteni; ce qui a été exécuté le vingt-unième jour de la douzième lune. Alors j'ai ordonné cent jours de prières, à compter de celui où le Pan-tchan Erteni a disparu de ce monde. Je n'ai agi ainsi que pour soulager un peu la douleur qui m'accable.

J'ai fait construire, en l'honneur d'Erteni, une tour dans chacun des palais, où j'ai cru qu'il auroit aimé à demeurer, ou dans lesquels je me proposois de lui donner un logement,

pour qu'il pût aller de temps en temps s'y amuser. J'ai, par rapport à lui, comblé des grâces les plus distinguées ses disciples et les principaux hou-touk-tous. Je leur ai donné des sou-tchous de perles, avec la permission de les porter. J'ai particulièrement honoré le frère d'Erteni, en lui conférant le titre de *prince de la prière efficace*. Je n'ai point oublié, dans la distribution de mes dons, les lamas des Tchasaks. Plusieurs d'entr'eux ont été décorés de titres honorables, et ont reçu de moi des sou-tchous de perles, des étoffes de soie, et divers autres présens, dont ils paroissent extrêmement satisfaits.

En entrant dans ce détail avec vous, lama, mon dessein est de vous prouver le cas que je fais de tout ce qui a quelque rapport avec vous, et la haute considération que j'ai pour votre personne.

Les cent jours consacrés aux prières sont révolus, depuis le treizième jour de la seconde lune de l'année courante. J'ai donné mes ordres pour faire partir le corps du Pan-tchan Erteni. Il a été convoyé avec pompe. J'ai moi-même suivi le cortége aussi loin que mon rang le permettoit. J'ai député le sixième ago, qui est aujourd'hui l'aîné de mes fils, pour l'ac-

compagner jusqu'à trois journées de distance de Peking, et j'ai nommé Pé-tchin-gué, mandarin du tribunal des affaires étrangères, et Iroul-tou, l'un de mes gardes, pour le conduire jusqu'à Teschou-Loumbou. Quoique le Pan-tchan Erteni ait changé de demeure, je suis certain, qu'avec les secours que je lui ai donnés, il ne tardera pas à se fixer dans une autre habitation.

Lama, je désire que, par rapport à moi, vous montriez beaucoup de bienveillance et d'égards à tous les lamas de Teschou-Loumbou. La conduite qu'ils ont tenue me prouve qu'ils sont dignes d'être vos disciples. Je vous recommande spécialement ceux qui accompagnent le corps d'Erteni, et qui feront les prières que vous ordonnerez, pour le complément de la cérémonie funèbre. J'espère que vous vous porterez volontiers à ce que vous saurez devoir m'être agréable.

Il ne me reste plus qu'à vous dire que j'ai chargé Pé-tchin-gué, et ceux de sa suite, de vous saluer de ma part, et de me rendre compte de l'état de votre santé. Ils vous remettront un sou-tchou de corail, pour les jours des grandes cérémonies, une théïère d'or du poids de trente onces, une coupe du même

métal et du même poids, une théière et une coupe d'argent, trente sou-tchous, dont les grains sont de différentes couleurs, et vingt bourses de soie, tant grandes que petites, dont la couleur est également variée.

Le quatorzième jour de la seconde lune de la quarante-sixième année du règne de Tchien-long.

N°. II.

LETTRE[1]

De Chanjou-Couschou-Erteni-Nimoheïm, Régent de Teschou-Loumbou,

A M. Warren-Hastings,

Gouverneur général du Bengale.

« A la fontaine des bienfaits, abondant en
» excellence, ornant le siége du pouvoir et
» de la grandeur, répandant de l'éclat sur les
» chefs de l'Europe, asile de la valeur et de
» la magnanimité, sublime dans ses entreprises,
» rempli de dignité, le gouverneur Immaud
» u' Dowlah. Puissent sa force et son exis-
» tence se perpétuer par la faveur du Dieu
» tout-puissant !

» Il y a quelque temps que le khawkhan
» de la Chine sollicita, avec instance, le prince
» de sa religion, la lumière du monde, *Maha-*
» *Gourou*[2], pour qu'il se rendît auprès de

[1] Reçue le 12 février 1782.

[2] Le *grand maître spirituel.* C'est un des titres qu'on donne au Teschou-lama.

» lui. Le 17 du mois de *rubbi u'saunie*,
» l'an 1193[1], le lama consentit enfin à se
» mettre en route, et dirigea ses pas vers
» la Chine. Dès qu'il eut mis ses sacrés pieds
» hors de cette terre, le khawkhan envoya
» au devant de lui des chefs d'une haute
» distinction. Il ordonna de tenirprêtes des
» bêtes de somme pour transporter ses équi-
» pages, des voitures, des tentes, et tout
» ce qui lui seroit nécessaire. Il y a là un
» soubah, et on appelle ce pays Seur-Pou-
» ta-la[2].

» Le 22 du mois de rubbi u' saunie 1194[3],
» Maha-Gourou et le khawkhan de la Chine
» se réunirent dans le soubah, avec joie et
» satisfaction. Ils restèrent là l'espace d'un
» mois. Ensuite ils prirent la route de la cité
» de Peking, c'est-à-dire de la cité royale,
» où est le sublime trône de l'empereur. Ils
» demeurèrent six mois dans cette ville.

1 Répondant au 17 juin 1779.

2 L'empereur de la Chine a fait bâtir à Zhé-hol, capitale de la Tartarie chinoise, un magnifique temple auquel il a donné le nom de *Pou-ta-la*, nom qui est celui du temple et du monastère qu'habite le Dalai-lama. (*Note du traducteur.*)

3 Correspondant au 11 juin 1780.

» Pendant ce temps-là, le khawkhan au
» grand pouvoir, dans l'exaltation de sa foi,
» et de son amour pour la vérité, donna de
» nombreuses preuves de soumission et d'o-
» béissance, et remplit les devoirs du respect
» et de la vénération.

» Et Maha-Gourou, daigne le Tout-
» puissant continuer à lui accorder ses béné-
» dictions! Maha-Gourou instruisit dans la
» doctrine plusieurs des sages de la Chine,
» et des sages du Kilmak, qui, après s'être
» fait raser la tête, furent reçus parmi ses
» disciples. Il répandit d'innombrables béné-
» dictions sur les habitans de cette terre,
» dont sa présence fesoit la joie et le bonheur.

» Et jusqu'à ce temps-là Maha-Gourou
» avoit joui de la santé: mais l'eau et l'air
» de la Chine altérèrent son tempérament.
» Ils furent aussi dangereux pour lui, que peut
» l'être pour un corps froid et gelé un vent
» chaud et pestilentiel. Et en ce temps-là,
» telle étoit la volonté de Dieu, la petite
» vérole se déclara, et tous nos soins et l'ap-
» plication d'un grand nombre de remèdes
» ne servirent à rien. L'étoile prédominante
» de notre bonheur s'obscurcit; l'ombre de
» notre protecteur se retira; nous fûmes

» bannis de sa présence, et nous fûmes obli-
» gés d'avoir recours à la résignation et à
» la soumission. — Le terme de l'existence
» étoit rempli, et la coupe de la vie étoit
» débordée. Maha-Gourou se retira de ce
» périssable monde vers les demeures éter-
» nelles, le premier jour du mois de ruijub,
» l'an 1194 [1]. Ce coup fut aussi terrible pour
» nous, que si le ciel s'étoit écroulé sur nos
» têtes, et que si le brillant et glorieux astre
» du jour s'étoit couvert d'éternelles ténè-
» bres.

» De toutes parts on n'entendoit que des
» cris de douleur et des lamentations. Mais
» à quoi cela pouvoit-il nous servir ? La
» fortune, trompeuse et cruelle, s'étoit dé-
» clarée contre nous.

» Et tous, accablés d'une profonde affliction,
» nous remplîmes les devoirs sacrés qu'exi-
» geoient les obsèques de Maha-Gourou. Nous
» invoquâmes le Tout-puissant, et nous deman-
» dâmes, d'une voix unanime, le retour de
» l'heure de la transmigration ; nous deman-
» dâmes que le changement de corps s'opérât
» promptement, et que notre lama qui venoit
» de nous quitter, nous fût promptement

[1] 5 juillet 1780.

» rendu. Ces vœux sont encore notre unique
» objet, notre seul emploi. Puissent-ils être
» agréables au Dieu tout-puissant, qui daigne
» écouter les prières de ses serviteurs » !

» Et après la mort du lama, la conduite
» gracieuse du khawkhan fut toujours la
» même, ou plutôt sa royale bonté se signala
» plus encore qu'auparavant. Elle fut telle
» qu'il sembloit que Maha-Gourou étoit tou-
» jours vivant.

» Et quand les cérémonies funèbres furent
» achevées, nous reçûmes notre congé. L'em-
» pereur donna ordre qu'on nous préparât
» des provisions, des vêtemens, et tout ce
» qui pouvoit nous être nécessaire. Il fit
» mettre des gens en différentes parties de la
» route, pour transporter le corps du lama.

» Et lorsque notre visage se tourna du côté
» opposé aux terres de la Chine, l'empereur
» fit donner des voitures à tous les gens de
» ma suite. Et il nomma deux Amir-ul-omrals
» pour accompagner les restes sacrés du lama.
» Et dans la matinée du vingt-unième jour
» de la lune de schaoual, l'an 1195[1], nous
» arrivâmes, sans avoir éprouvé aucun acci-
» dent, au lieu où je réside.

[1] 23 octobre 1781.

» Un tombeau avoit été préparé avant
» notre arrivée, pour recevoir le corps du
» lama. Nous y avons déposé ses restes sacrés.
» Nous avons présenté les offrandes néces-
» saires, et nous avons distribué des aumônes
» pour accélérer la transmigration. Nous
» prions sans cesse pour que le lama repa-
» roisse promptement sur la face de la terre.
» Puissent nos prières être entendues !
» Le gosseyn Pourunghir arriva ici, en
» l'année 1193, après que le lama fut parti
» pour la Chine. Il apporta deux lettres et
» neuf fils de perles très-pures, et d'une
» forme parfaite. Parmi ces fils il y en avoit
» un dont les perles étoient beaucoup plus
» grosses et plus brillantes que les autres. Il y
» avoit aussi deux chapelets de corail. Ces pré-
» sens furent exactement remis. Et vos lettres,
» et ce que vous écrivîtes concernant le vil-
» lage du raja, et le pardon que vous accor-
» dâtes par rapport à moi, tout fut mis sous
» les yeux de Maha-Gourou. Il montra la
» plus grande joie en lisant ces détails. Votre
» lettre amicale et les deux chapelets, dont
» l'un étoit mêlé de perles et de corail, et l'autre
» étoit de corail seul, avec toutes les mar-
» ques d'amitié que vous avez bien voulu me

» donner, sont bien parvenus jusqu'ici, et
» y ont causé beaucoup de satisfaction.

» Vous avez ordonné qu'on ne reçût point la valeur des neuf fils de perles et des deux chapelets de corail; vous avez même enjoint qu'on les offrît en présent. Mais, comme les perles sont d'une grande beauté, d'un très-haut prix, et proportionnées à la haute estime et à la tendre amitié que vous aviez pour Maha-Gourou, je n'ai pas cru devoir les accepter.

» Je vous écrivis avant l'arrivée de Pourunghir, en vous envoyant une certaine quantité de poudre d'or, et je vous priai de me faire acheter des perles et du corail pour la valeur de cette poudre. Je vous observai, en même temps, que, s'il n'y avoit pas assez de poudre d'or pour balancer le prix de ce que vous m'enverriez, je vous en ferois passer davantage, et que si, au contraire, il y en avoit trop, vous voulussiez bien l'employer à me procurer un surplus de perles et de corail de la première qualité.

» Comme vous avez déjà eu la complaisance d'écouter favorablement mes sollicitations, relativement au village du raja, j'espère, j'ose même compter que vous voudrez

» bien

» bien encore me continuer vos bontés à l'é-
» gard d'un certain terrain et du *mahsoul*
» qui y est [1]. Je joins mes sollicitations à celles
» qui vous ont été adressées par Maha-Gou-
» ron, pour que vous veuilliez bien faire
» cesser les contestations qui se sont élevées
» au sujet de ce terrain, et qu'en outre, vous
» nous accordiez une autre portion de terre
» dans la noble cité de Çalcutta, et sur les
» bords du fleuve. J'ai expliqué au gosseyn
» Pourunghir mes intentions sur cette af-
» faire; il vous les fera connoître, et j'espère
» que vous daignerez y avoir égard.

» J'ai aussi communiqué bien d'autres choses
» au fidèle Pourunghir, qui ne manquera pas
» de vous en rendre compte. Conformément à
» ses voeux, j'espère que vous permettrez
» qu'il reste à l'ombre de votre protection,
» et que les marques de bienveillance que
» vous lui accorderez, lui inspireront une
» gratitude qui ne finira qu'avec sa vie.

» Veuillez bien continuer à m'informer de
» l'état de votre santé. Que le jardin du plaisir

[1] Il s'agit ici d'un terrain que le Teschou-lama avoit fait acheter sur le bord du Gange, vis-à-vis de Calcutta, et sur lequel on avoit bâti une maison pour les pélerins thibétains. (*Note du traducteur.*)

» et de la satisfaction fleurisse sans cesse pour
» vous !

» Vous importuner plus long-temps, seroit
» outre-passer les bornes de ce qui est con-
» venable. Puissent votre bonheur et votre
» prospérité demeurer à jamais stables !

» Ecrit le premier jour de la lune de zéhijja,
» l'an 1195[1] ».

[1] Correspondant au 16 novembre 1781.

N°. III.

LETTRE[1]

De Soupoun-Choumbou, Mirkin-Chassa-Lama, Ministre du Teschou-Lama Erteni,

A M. Warren-Hastings,

Gouverneur général du Bengale.

« A la source de la magnanimité, à celui
» qui est égal en gloire au soleil, au premier
» des chefs européens, choisi parmi les puis-
» sans et les nobles, et élevé en dignité, le gou-
» verneur Immaud u' Dowlah. Que sa force
» et son existence se perpétuent par la faveur
» du Dieu tout-puissant!

» Après avoir baisé la terre avec le respect
» qui convient au moindre de ceux qui vous
» sont dévoués, le plus humble et le plus
» fidèle de vos amis, Soupoun-Choumbou,

[1] Cette lettre fut reçue à Calcutta, le 12 février 1782.

» vous rappelle que le prince de ses disciples,
» l'illuminateur du monde, Maha-Gourou,
» étoit assis, dans la plénitude de sa fortune,
» sur le musnud de l'autorité, l'an 1193[1];
» qu'en ce temps-là je vous adressai, par
» le gosseyn Pourunghir, une humble lettre
» à laquelle vous fîtes une réponse accom-
» pagnée de présens choisis. Cette réponse,
» ces présens et le fil de corail, que, dans
» l'excès de vos bontés, vous avez daigné
» aussi m'envoyer, sont heureusement ar-
» rivés, le seizième jour du mois de rubbi
» ul auoul, l'an 1193, et m'ont été remis à
» Coumbou, dans la terre de Tibbarut, en
» Chine, ce qui m'a causé une grande satis-
» faction.

» Et le Kullefah-Bougouan, c'est-à-dire
» Maha-Gourou, le dix-septième jour du
» mois de rubbi u' saunie, l'an 1193[2], diri-
» gea les rênes de son intention, de Teschou-
» Loumbou, vers les terres de la Chine. Et
» les divers habitans de tous les lieux cir-
» convoisins, ceux du Lobah et du Khum-
» bâk, ceux qui habitent sous des tentes, et
» ceux qui vivent dans les cités, vinrent et

[1] L'an 1779 de l'ère chrétienne.

[2] Le 17 juin 1779.

» furent accueillis suivant leur rang et leur
» qualité.

» Et les princes de la terre, et les colonnes
» de l'état, et les grands chefs accoururent
» au devant de Maha-Gourou pour l'escorter
» en route; et ils attendoient son arrivée avec
» une extrême impatience, et ils obtinrent,
» en grand nombre, l'honneur d'être admis à
» son audience, la foule succédant à la foule;
» et ils lui présentèrent leur tribut et leurs
» offrandes. Et il étendit sa main sur leur tête
» pour leur donner sa bénédiction; et il les
» rendit tous contens. Et ce fut par-tout la
» même chose.

» Il voyagea ainsi plusieurs jours; et dans
» le soubah de Seur Pou-ta-la, qui est un
» lieu de délices, le khawkhan de la Chine
» vint le joindre, et témoigna, en le voyant,
» une grande satisfaction. Et il séjourna là
» avec le roi de la Chine, l'espace d'un mois.
» Et le roi lui donna plusieurs fêtes et diverses
» sortes de spectacles.

» Et en ce temps-là le gosseyn Pourunghir
» nous fit connoître les choses que vous l'aviez
» chargé de nous apprendre. Il répéta fidelle-
» ment tout ce que vous aviez dit ou fait, et
» tout fut extrêmement agréable au lama; et

» il prit des mesures conformes aux vœux
» de votre noble cœur.

» Et il expliqua vos discours à tous les
» sages les plus illustres et les plus renommés
» parmi ceux de la Chine et du Kilmâk, ainsi
» qu'au khawkhan de la Chine. Et il leur
» donna des lumières sur les choses concer-
» nant l'astronomie, la géographie et d'autres
» matières, et sur les principes de la religion
» qu'ils ne connoissoient pas encore assez. Ses
» leçons furent pour eux une grande faveur;
» et ils prêtèrent à tout ce qu'il leur dit
» l'oreille de l'attention.

» Mais, en ce temps-là, le saint lama
» consentit, à cause de notre foiblesse, à être
» victime d'une maladie cruelle, et il quitta ce
» monde périssable pour se retirer dans les
» demeures éternelles. Il nous laissa, nous
» qui sommes ses disciples, accablés de la plus
» amère douleur.

» Pour le faire consentir à une prompte
» transmigration, le khawkhan de la Chine,
» le lama de Lassa, qui est le Dalaï-lama,
» Chaun-gée-lama, le *saint* instructeur du
» khawkhan, et d'autres vénérables person-
» nages unissent leurs prières et leurs sup-
» plications. Ils demandent que l'esprit de notre

» lama anime bientôt un nouveau corps et
» revienne briller parmi nous de tout son
» éclat.

» Relativement à tout cela, informez-vous
» à Pourunghir des choses qui se sont passées,
» de celles qui se passent actuellement, et de
» celles qui doivent arriver. Les cœurs des
» célestes bhouts, les cœurs des dewtas,
» des deovetahs, des prophètes, fondateurs
» de leur religion, et le cœur du lama, ne
» sont qu'un et même cœur. Cela n'est nul-
» lement douteux. Ainsi la transmigration du
« saint lama doit promptement avoir lieu.

» Quant à la sincère, à la solide et tendre
» amitié qui vous lioit à Maha-Gourou, j'es-
» père que, loin de diminuer, elle ne peut
» que croître. Grâce à dieu, elle deviendra
» plus forte qu'elle n'a jamais été.

» J'espère aussi que vous continuerez à
» honorer de votre bienveillance votre humble
» et respectueux ami, Soupoun-Choumbou, et
» que vous lui ferez parvenir vos ordres, sans
» scrupule et sans délai, pour tout ce qu'il
» est capable de faire pour vous, afin que de
» cœur et d'ame il s'efforce de vous prouver
» son attachement.

» Puisse l'ombre et l'appui du Tout-puissant » être sur vous et avec vous !

» Le premier jour du mois de zéhijja, l'an » 1195 [1] ».

[1] Correspondant au 16 novembre 1781.

N°. IV.

RELATION
DU VOYAGE
DU TESCHOU-LAMA ERTENI
EN CHINE,

Ecrite d'après le récit verbal du Gosseyn
POURUNGHIR.

Le gosseyn Pourunghir, qui accompagna le Teschou-lama Erteni, dans son voyage en Chine, m'a raconté les détails de ce voyage, tels que je vais les écrire.

Pendant les années 1777, 1778, 1779, le lama Gourou[1] de Bhote[2] reçut plusieurs lettres de l'empereur de la Chine, par lesquelles ce monarque l'invitoit, de la manière la plus pressante, à venir à Peking, capitale de son empire. Le lama refusa long-temps de se rendre aux voeux de l'empereur, et lui donna diverses raisons de son refus. Il lui manda que le climat,

[1] Le Teschou-lama.
[2] Le Thibet.

déterminer le Teschou-lama à se rendre à Peking. . . .

Tous ces personnages, s'étant réunis, se rendirent chez le Teschou-lama; et à force de prières, ils le firent consentir à faire ce que désiroit l'empereur. Mais, en donnant sa parole, il avoua à quelques-uns de ses plus intimes amis qu'il la donnoit à regret, parce qu'il étoit persuadé qu'il ne reviendroit jamais au Thibet. . . . .

Tout étant prêt pour le départ du Teschou-lama, il se mit en route le second jour de saoun, dans le 1836e. sumbutt[1], ère du raja Bicher-Magit. En quittant Teschou-Loumbou, il étoit accompagné par quinze cents hommes de troupes. Il avoit en outre un très-grand nombre de personnes de sa maison, des domestiques et beaucoup de gens qui portoient les présens qu'il destinoit à l'empereur. Ces présens étoient un choix de ce qu'avoient pu produire de plus rare le Thibet et les pays voisins. . . . .

Après quarante-six jours de marche, il arriva à *Douchou*, ville bâtie sur une rivière du même nom. Il y fut joint par un envoyé chinois, qui lui remit une lettre de l'empereur, un

[1] Cette date répond au 15 juillet 1779.

superbe palanquin, des cordons de perles, des soieries, et divers autres présens.

On avoit construit des plate-formes de quatre à cinq pieds de haut, et planchéïées dans tous les endroits où le lama plantoit ses tentes, soit pour coucher, soit pour s'arrêter dans la journée. On y étendoit un grand tapis de brocart et un coussin de la même étoffe; et là, ceux qui venoient pour lui rendre hommage, étoient admis en sa présence, et avoient l'honneur de toucher de leur front la plante de ses pieds. La plate-forme étoit entourée d'un *kinnaut*[1], pour que la foule, qui étoit toujours très nombreuse, se tînt à une certaine distance des tentes, et n'incommodât pas le lama. Les habitans de tous les pays où il passa lui témoignèrent le plus profond respect, et eurent beaucoup d'attentions pour les personnes de sa suite. Par-tout on s'empressa de leur donner des fêtes.

Lorsque le lama fut à vingt-une journées de marche au-delà de *Douchou*, il fit halte à *Toukthaŕing*, où il trouva huit chefs des Kilmâks, avec deux mille de leurs cavaliers. Ils venoient pour lui servir d'escorte, d'après les ordres qu'ils avoient reçus de l'empereur de la

[1] C'est une espèce de balustrade.

Chine. Ils présentèrent au lama beaucoup d'or, d'argent, de soieries, de chevaux, de mulets. Le lama accepta leurs dons ; mais il ne voulut pas que ces Tartares l'accompagnassent, et il les congédia.

Après avoir marché encore dix-neuf jours, il arriva à Koumbou-Goumbah, ville grande et populeuse. Il y a, sur le bord d'une petite rivière qui traverse cette ville, un fameux pou-ta-la [1], où se rendent tous les ans des milliers de pélerins. C'est là aussi que résident beaucoup de dévots indigens.

Un ou deux jours après que le lama fut dans cette ville, le froid se fit sentir avec force ; et la neige tomba en si grande quantité, que le lama ne put se remettre en route qu'au bout de quelques mois. Il reçut là une nouvelle lettre de l'empereur, avec des présens, qui consistoient en cinq *sou-tchous* de perles, une superbe montre, une tabatière, un couteau, divers bijoux, et beaucoup de soieries, et d'autres étoffes brochées en or et en argent.

A Koumbou-Goumbah, et dans toute la partie de la Tartarie que le lama avoit déjà traversée, les gens de tous les états ne cessèrent de lui faire des supplications pour obtenir une

[1] Un temple.

empreinte de sa main. Il faut savoir que le lama avoit coloré sa main avec du safran, et qu'en l'appliquant sur une feuille de papier blanc, elle y restoit bien marquée. Il distribua plusieurs milliers de ces empreintes, que ceux qui les recevoient, conservèrent comme de précieuses reliques.

Choundou, prince tartare, commandant de la province de Lanjou, vint à la tête de dix mille hommes de troupes, que l'empereur lui avoit donné ordre d'offrir au lama pour l'accompagner. Il lui présenta en même temps une vaste tente, un magnifique palanquin, vingt chevaux et plusieurs mulets. La valeur de ces dons s'élevoit à plus de vingt-cinq mille *illeungs* d'argent [1].

Tandis que le lama étoit à Koumbou-Goumbah, il reçut les hommages d'un autre chef tartare, qui vint avec une suite de cinq mille personnes. Ce chef étoit un homme d'une grande importance, et d'autant plus respecté dans son pays, qu'il étoit revêtu d'un caractère sacré. Il passa plusieurs jours avec le lama. En prenant congé de lui, il lui fit présent de trois cents chevaux, soixante-dix mulets, cent

[1] Un *illeung* d'argent vaut environ 7 schellings, qui font 8 francs 40 centimes.

dromadaires, mille pièces de brocart, et quarante mille *illeungs* d'argent.

Quatre mois s'étoient écoulés, lorsque le temps commença à se radoucir. La neige étoit en partie fondue, et laissoit le chemin libre. Le lama partit de Koumbou-Goumbah, accompagné du commandant de Lanjou et de toutes ses troupes; mais, au bout de sept jours, il les renvoya. Après avoir marché encore huit jours, il arriva à *Toumdawtolou*, grande ville située dans la province d'*Allasseah*. Il y trouva *Ché-ouang*, prince tartare, gendre de l'empereur. Le lama le reçut dans sa tente, en se tenant assis. Le prince lui présenta cent chevaux, cent dromadaires, vingt mulets, et vingt mille *illeungs* d'argent.

Le lendemain, le lama se remit en route, accompagné par le prince *Ché-ouang*, qui ne le quitta que dans la ville de *Nissaur*, où ils arrivèrent après neuf jours de marche. *Nissaur* est une très-grande ville. Ceux qui y commandoient firent beaucoup de présens au lama, et lui témoignèrent la plus profonde vénération.

A deux journées de distance de Nissaur, le lama atteignit la ville de *Tawbonkaïkaw*, dans la province d'*Hurtousou*. Neuf chefs de cette province vinrent lui rendre hommage. Les présens

présens qu'ils lui apportèrent s'élevoient à plus de quarante-cinq mille *illeungs* d'argent. Ils l'accompagnèrent pendant seize jours, au bout desquels il arriva dans la ville de *Chawcawn-souburgaw*, où, à force de prières, ils l'engagèrent à séjourner deux jours. Là, ils lui firent de nouveaux présens. Ils lui donnèrent deux cents chevaux, vingt dromadaires, cinq cents vaches de montagne, et quatre cents *illeungs* d'argent; après quoi, ils prirent congé de lui.

Après avoir marché encore douze jours, le lama arriva à *Khawrambou*, où un tartare, nommé Tawmbaw, messager de l'empereur, vint lui remettre une nouvelle lettre et de nouveaux présens de ce prince. Ces présens consistoient en une très-belle voiture à deux roues, traînée par quatre chevaux et par quatre mulets, un palanquin, deux cordons de perles, deux cents pièces d'étoffes de soie jaunes, vingt pavillons, vingt *chobdars* et *sioutabordars*.

Ces dons furent accompagnés de grandes marques de respect : malgré cela, le lama les reçut avec beaucoup d'humilité. Ensuite il continua sa route. Au bout de six jours, il arriva à Taygaw-Goumbah. Là, le fils aîné de l'empereur, et *Chaun-gée-Gourou*, prêtre du premier rang, avec dix mille hommes de troupes,

vinrent au devant du Teschou-lama. Il reçut le prince dans sa tente, et resta assis jusqu'à ce qu'il parut à l'entrée. Alors il alla au devant de lui, le prit par la main, et le conduisit vers son siége, qui étoit composé de plusieurs superbes coussins placés sur une estrade. Le lama s'assit sur un grand coussin, et fit mettre le prince sur un plus petit, qui étoit à sa gauche. Cependant le prince ne voulut s'asseoir que lorsque le lama eut accepté un sou-tchou de perles de la plus grande beauté, qu'il lui offrit de la part de l'empereur.

Le lendemain matin, le lama, le prince et leur nombreuse suite, se mirent en route. Au bout de dix-neuf journées de marche, ils atteignirent la ville de Tolonor, où *Chaun-gée-Gourou* leur donna des fêtes pendant sept jours de suite. Dans une de ces fêtes, Chaun-gée offrit au lama quarante mille *illeungs* d'argent, indépendamment des présens d'usage.

S'étant remis en chemin, et ayant encore marché quinze jours, le prince et Chaun-gée arrivèrent à Singhding, ville très-considérable. Là, un second fils de l'empereur vint au devant du lama. Après l'avoir salué et lui avoir fait les présens accoutumés, il lui apprit que l'empe-

reur étoit arrivé à Zhé-hol, capitale de la Tartarie chinoise, où ce monarque a coutume de passer l'été. Cette ville est éloignée de vingt-quatre milles de Singhding. L'empereur y a fait construire un superbe pou-ta-la, quatre ou cinq palais et des jardins magnifiques. C'est là qu'il étoit venu attendre le lama.

Le lama, accompagné des deux princes, de Chaun-gée et de toute sa suite, partit le lendemain matin pour aller joindre l'empereur. Lorsqu'il fut à trois coss [1] de Zhé-hol, il trouva deux rangs de soldats qui bordoient le chemin, depuis le palais de l'empereur jusqu'en cet endroit. Le lama, les deux fils de l'empereur, le frère du lama, et six autres personnes, du nombre desquelles étoit celui [2] qui a dicté ceci, furent les seuls à qui on permit de passer entre cette double haie.

Lorsque le lama arriva dans le jardin intérieur où est le palais de l'empereur, ce monarque descendit de son trône, et fit environ quarante pas en allant au devant de lui. Là, il le prit par la main, le conduisit vers le trône;

[1] Le coss a environ deux milles géographiques. Il est en usage dans l'Inde. (*Note du traducteur.*)

[2] Le gosseyn *Pourunghir*. Le lama l'avoit choisi lui-même.

et après beaucoup de salutations et de témoignages de satisfaction réciproque, il le fit asseoir à sa droite, sur le même carreau que lui. Ils s'entretinrent long-temps ensemble. L'empereur fit beaucoup de questions au lama sur sa santé, sur les fêtes qu'on lui avoit données en route, et sur les divers incidens de son voyage. Après avoir satisfait le monarque chinois sur tous ces points, le lama lui présenta les choses rares et précieuses qu'il lui avoit apportées : l'empereur les reçut de la manière la plus gracieuse.

Quand il eut resté à-peu-près une heure avec l'empereur, le lama demanda à se retirer dans l'appartement qui lui étoit destiné. Mais avant qu'il sortît, l'empereur lui fit présent de cent mille *illeungs* d'argent, de plusieurs centaines de pièces de soieries, de quelques rangs de perles, et de divers bijoux. Chacune des personnes de sa suite reçut cent *taunks* [1] d'argent et quelques pièces de brocart.

L'on conduisit le lama dans un magnifique palais qu'on avoit construit exprès pour lui, et

[1] L'auteur dit que le *taunk* a à-peu-près la même valeur que l'*illeung*. Je crois qu'il entend par *taunk* ce que l'on appelle aussi *tael*, et qui vaut 7 fr. 50 cent. (*Note du traducteur.*)

qui étoit à environ un mille de distance de celui de l'empereur.

Le lendemain, ce monarque, accompagné de ses fils, d'un grand nombre de mandarins, et de cinq mille hommes de troupes, rendit visite au lama. Celui-ci s'avança jusqu'à moitié chemin de l'entrée de son palais pour recevoir l'empereur. Après les complimens ordinaires, le lama pria le monarque de se placer à la droite. L'empereur le refusa quelques instans, mais enfin il y consentit. Avant de s'asseoir, il fit présent au lama de deux robes doublées de fourrures de la plus grande beauté, d'un sou-tchou de perles magnifiques, de quatre mille pièces de brocart, de cinquante mille *taunks* d'argent, et de deux tableaux curieux, ornés de brillans.

Après avoir causé quelque temps de choses ordinaires, l'empereur témoigna au lama combien il désiroit d'être instruit de certains mystères de sa religion. En conséquence, ils se retirèrent, avec Chaun-gée-Gourou, dans un appartement reculé du palais, où l'on avoit préparé trois siéges. Celui du milieu étoit beaucoup plus large et plus haut que les autres; et ce fut là que le lama s'assit. L'empereur se plaça à sa droite, et Chaun-gée-Gourou à sa

gauche. Le lama, se penchant vers l'empereur, lui parla à l'oreille pendant près d'un quart d'heure : après quoi, il se redressa, et prononça tout haut quelques sentences religieuses, que l'empereur et Chaun-gée-Gourou redirent comme lui. Ils répétèrent ces phrases jusqu'à ce que l'empereur et Chaun-gée les sussent bien par cœur. Cette instruction dura plus de trois heures; et pendant ce temps-là, les personnes qui composoient la suite de l'empereur et du lama, se tinrent au loin dans les premiers appartemens. Il n'y eut que deux ou trois disciples du lama qui, dans les instans où la cérémonie l'exigeoit, étoient appelés auprès de lui.

Quand la séance fut terminée, le lama reconduisit l'empereur jusqu'à moitié chemin de l'entrée de son palais; et là, ils se séparèrent.

Quatre jours après, l'empereur invita le lama à se rendre auprès de lui, et il lui donna un concert, qui fut suivi d'une danse exécutée par des jeunes gens. Quand les danseurs furent congédiés, Chaun-gée-Gourou quitta son siége qui étoit placé derrière celui de l'empereur; et s'avançant en face de ce prince, il lui dit que le lama désiroit de lui faire part d'une chose, que

l'amitié ne lui permettoit pas de taire. L'empereur, se tournant aussitôt vers le lama, le pria de s'expliquer sans aucune réserve. Alors le lama lui tint ce discours :

« Dans l'Indostan, pays voisin du mien, » réside un grand prince ou gouverneur, pour » lequel j'ai conçu la plus tendre amitié. Je » désirerois qu'il fût connu de vous, et qu'il » vous inspirât les mêmes sentimens qu'à moi. » Si vous vouliez lui écrire une lettre et rece- » voir sa réponse, cela me causeroit beau- » coup de satisfaction; car je forme des vœux » pour que vous puissiez vous connoître mu- » tuellement, et qu'il s'établisse une corres- » pondance amicale entre vous ».

L'empereur répondit au lama que ce qu'il souhaitoit étoit bien peu de chose; mais que ses désirs, sur ce point comme sur tout autre, seroient exactement accomplis. Il lui demanda ensuite le nom du prince ou gouverneur dont il lui parloit, et quelles étoient ses forces et l'étendue du pays où il commandoit. Alors le lama fit avancer le gosseyn Pourunghir, pour répondre aux questions de l'empereur sur le gouverneur général de l'Indostan. Pourunghir dit au monarque que ce gouverneur se nommoit Warren-Hastings; que le pays soumis à

ses ordres étoit, non pas aussi étendu que la Chine, mais plus grand que tous les autres pays connus de lui, et que les troupes qui composoient la cavalerie de ce pays, s'élevoient à plus de trois laks [1].

L'empereur et le lama s'entretinrent alors de choses diverses; et au bout d'une demi-heure, le lama se retira. Pendant trente-six jours qu'il demeura à Zhé-hol, l'empereur et lui se virent fréquemment et toujours de la manière la plus affectueuse et la plus intime; et à chaque visite, l'empereur fit toujours de riches présens au lama.

Lorsqu'ils partirent de Zhé-hol pour se rendre à Peking, l'empereur quitta la route ordinaire et se détourna un peu sur la gauche pour aller visiter les tombeaux de ses ancêtres. Le lama, accompagné des princes et de Chaun-gée-Gourou, suivit directement le chemin de Peking. Après sept jours de marche, ils arrivèrent à Séouara-Soumma, qui est à environ deux milles de distance de la capitale.

C'est là que le lama fut logé dans un magnifique palais qu'on avoit bâti exprès pour le recevoir. Pendant cinq jours de suite, les prin

[1] Un lak signifie *cent mille*.

ces de la famille impériale et les grands de la cour se tinrent presque constamment auprès de lui.

Il est nécessaire de faire connoître ici la manière dont on étoit admis chez le lama et dont on recevoit sa bénédiction. Lorsque quelqu'un des fils ou des parens de l'empereur se présentoit, le lama restoit assis; mais il étendoit sa main nue sur la tête du prince en récitant une courte prière ou formule de bénédiction. Les grands du second rang étoient reçus un peu différemment : en leur donnant sa bénédiction, le lama étendoit bien sa main sur leur tête; mais sa main étoit enveloppée dans un carré d'étoffe de soie. Quant aux nobles d'un rang inférieur, au lieu d'étendre sa main sur eux, il touchoit leur tête avec le bout d'une baguette de bois, qui avoit environ une demi-aune de long et étoit consacrée.

Après avoir passé cinq jours à bénir la foule qui se présentoit chez lui, le lama fut averti que l'empereur s'avançoit et n'étoit plus qu'à neuf ou dix coss de Séouara-Soumma. Le lendemain matin, il partit pour aller à sa rencontre; et après avoir fait huit milles, il s'arrêta pour prendre quelques rafraîchisse-

mens dans une des maisons de plaisance de l'empereur. A peine y étoit-il, qu'il reçut un message du monarque qui le conjuroit de s'épargner la fatigue d'une plus longue route et de l'attendre là. En conséquence, le lama resta dans cette maison; mais il envoya son frère et plusieurs autres personnes au devant de l'empereur pour le complimenter de sa part.

Lorsque l'empereur arriva, le lama alla le recevoir à l'entrée de la maison, et, le prenant par la main, le conduisit dans un appartement, où ils prirent ensemble du thé.

Après s'être entretenu une heure avec le lama, l'empereur le mena dans une autre maison qu'il lui avoit fait préparer dans le même jardin; après quoi, le monarque retourna dans la sienne. Le jour suivant, ce prince chargea son fils aîné de se rendre auprès du lama avec une suite nombreuse, et de l'accompagner dans les temples, les palais et les jardins qu'il avoit à Peking et dans les environs. Il lui recommanda de le mener sur le bord des lacs, où il avoit fait construire deux grands vaisseaux et plusieurs petits navires, et enfin de lui montrer tout ce que la capitale renfermoit de plus curieux.

Le prince se rendit aussitôt chez le lama,

et lui communiqua les ordres qu'il venoit de recevoir de son père. Il lui dit, en même temps, que lui et sa suite, ainsi que Chaungée-Gourou étoient prêts à le suivre, dès qu'il le jugeroit à propos.

D'après la réponse que lui fit le lama, le prince vint le prendre le lendemain matin, et le conduisit au fameux jardin de Khi-tou, ou huit personnes seulement, de la suite du lama, eurent permission d'entrer avec eux. Après avoir vu tout ce qu'il y avoit de plus curieux dans le jardin. le lama passa la nuit dans le palais de Khi-tou. Les deux jours suivans furent également employés à voir ce qu'il y avoit de plus remarquable dans la ville; il coucha encore dans le palais de Khi-tou.

Le matin, le fils aîné de l'empereur vint dire au lama que plusieurs des femmes du monarque étoient dans un palais à l'extrémité du jardin, et qu'elles désiroient vivement de le voir et de recevoir sa bénédiction. Il ajouta que l'empereur seroit très-flatté que le lama daignât aller chez elles. Le lama s'y rendit sur-le-champ. Il se plaça sur un siége élevé qu'on avoit mis vis-à-vis de la porte de leurs appartemens. Un grand écran [1] de gaze jaune

[1] Il y a, dans l'original, un *purdow*.

étoit entre lui et la porte. Les femmes s'approchèrent l'une après l'autre, et regardèrent le lama à travers la gaze ; ensuite chacune lui envoya un présent selon le rang qu'elle avoit. Le présent étoit remis par une femme esclave à l'un des prêtres qui se tenoient auprès du lama. A l'instant où le présent étoit offert, on prononçoit le nom de celle qui l'envoyoit, et le lama répétoit une courte prière ou formule de bénédiction. Pendant tout ce temps-là, il tint sa tête penchée et ses yeux fixés sur la terre, afin de ne pas voir les femmes qui s'avançoient derrière l'écran.

Cette cérémonie dura près de cinq heures. Quand elle fut achevée, le lama retourna dans le palais où il avoit passé la nuit ; il y coucha encore, et le lendemain il en partit avec le prince et sa suite pour aller rejoindre l'empereur.

Le jour suivant, le lama rendit visite au monarque et fut accueilli avec les cérémonies accoutumées. Après avoir causé quelque temps des différens objets que le lama avoit vus les jours précédens, l'empereur lui dit qu'il lui feroit voir des choses encore plus curieuses ; « mais, ajouta-t-il, c'est moi-même qui veux » vous les montrer ». — Alors il se leva ; et prenant le lama par la main, il le conduisit

dans un temple qui étoit dans une autre partie du jardin. Là, il lui montra un trône magnifique, et il lui dit que, d'après une antique et invariable coutume, les empereurs de la Chine avoient coutume de s'asseoir sur ce trône, à certaines époques, pour entendre tous ceux qui ont à se plaindre, et leur rendre justice; et que la vertu de ce trône étoit telle que, si les arrêts qu'on y rendoit, n'étoient pas conformes à la plus stricte équité, l'empereur qui les prononçoit, tomboit soudain roide mort. « Ce temple et ce siége de la justice, » poursuivit le monarque, ont été bâtis par » l'ordre de Dieu même, et ils existent depuis » plusieurs milliers d'années ».

Après être resté plus d'une heure dans ce temple, l'empereur rentra dans son palais. Le lama accompagna Chaun-gée-Gourou jusqu'à la maison qu'occupoit ce dernier dans les mêmes jardins. Le lama y fut reçu avec toutes les marques du plus profond respect, et il y passa la nuit à prier avec Chaun-gée-Gourou, qu'il instruisit de certaines formes de la religion et de certaines choses que Chaun-gée ne connoissoit pas encore. Le matin, le lama reçut de riches présens de Chaun-gée-Gourou, et se retira dans son palais. Il se reposa pendant

deux jours, au bout desquels le fils aîné de l'empereur et Chaun-gée-Gourou vinrent le prendre pour le mener voir le lac, sur lequel il y avoit deux vaisseaux non moins remarquables par leur grandeur que par la singularité de leur construction. Ils étoient à cinq ou six ponts ou étages différens, dans lesquels il y avoit des appartemens tous sculptés et magnifiquement dorés.

Sur l'une des deux îles situées en différentes parties du lac, étoit un petit palais réservé pour l'empereur et pour celles de ses femmes qu'il daignoit y admettre. On ne pouvoit approcher de cette île qu'en bateau. Sur l'autre, où l'on se rendoit par un pont de pierre, s'élevoit un superbe miao ou temple chinois. Le lama y passa la nuit. Le lendemain, il alla voir le fameux miao de Peking, où il y a une cloche qui, suivant ce que les Chinois ont assuré au gosseyn Pourunghir, pèse plus de vingt mille maunds [1], et ne peut être ébranlée que par cent hommes à la fois. On ne la sonne que lorsqu'on veut assembler le peuple, soit

[1] C'est un mot indien. Le *maund* équivaut à 75 livres poids de marc *. (*Note du traducteur.*)

* Il y a, sans doute, ici une énorme exagération, ou bien l'auteur parle d'une autre espèce de *maund.*

pour lui faire prendre les armes, soit pour rendre grâces à Dieu de quelque victoire ou de quelqu'autre événement heureux.

Après avoir passé quelques heures en prières dans le grand temple de Peking, le lama retourna dans sa demeure accoutumée. Trois jours après, il reçut une visite de l'empereur qui se rendoit au palais qu'il a dans le centre de Peking. Le lama alla voir le lendemain le monarque dans ce palais; il y fut reçu avec encore plus de pompe et de marques de vénération que de coutume. L'empereur vint au devant de lui jusqu'à l'entrée de la salle d'audience; et le prenant par la main, il le conduisit dans les appartemens de l'impératrice, où ils entrèrent seuls. Ils restèrent une heure avec l'impératrice; après quoi, ils revinrent dans la salle d'audience. Ils s'entretinrent encore là pendant une heure; ensuite le lama prit congé de l'empereur, et retourna chez lui.

Au bout de quelques jours, l'empereur ayant annoncé au lama qu'il vouloit accomplir certains actes de dévotion dans l'un des principaux temples de Peking, le lama alla l'y joindre. Ils prièrent là, pendant deux ou trois heures, avec Chaun-gée-Gourou, et un petit nombre des disciples du lama; après cela, ils se séparèrent.

L'empereur et le lama se réunirent plusieurs

fois pour prier dans le même temple. Quand leurs prières étoient finies, l'empereur avoit coutume de faire apporter des fruits et quelques rafraîchissemens qu'ils prenoient ensemble. Pendant l'une de ces collations, le lama, en présence du gosseyn Pourunghir et de plusieurs autres personnes, rappela à l'empereur qu'il lui avoit parlé d'un prince ou gouverneur général de l'Indostan, appelé Warren-Hastings, avec lequel il étoit lié d'une intime amitié ; et il témoigna de nouveau combien il désiroit que l'empereur voulût le connoître et correspondre avec lui. Le lama dit beaucoup de choses à ce sujet, et l'empereur lui répondit qu'il accédoit volontiers à ses désirs, et qu'il seroit charmé d'avoir une correspondance avec le gouverneur de l'Indostan ; que, pour le convaincre de la sincérité de ce qu'il disoit, il étoit prêt à écrire à ce gouverneur une lettre telle qu'il plairoit au lama de la dicter ; mais que, si le lama l'aimoit mieux, afin d'établir plus solidement les liaisons d'amitié qu'il proposoit, la lettre seroit écrite pour le temps où il quitteroit la Chine, parce qu'il l'emporteroit lui-même et qu'il se chargeroit de la faire passer, comme il le jugeroit convenable, au gouverneur de l'Indostan.

Le

Le lama accepta cette dernière proposition, et témoigna à l'empereur beaucoup de reconnoissance.

Le lama passa ensuite plusieurs jours, soit dans le palais qui lui avoit été assigné pour son logement, soit dans la maison de Chaun-gée-Gourou, sans cesse occupé à donner sa bénédiction à toutes les classes des habitans de Peking, qui venoient en foule lui rendre hommage. Cet empressement étoit tel, que le gosseyn Pourunghir, qui en fut témoin et qui a dicté cette relation, pense qu'il n'y eut pas un seul habitant de la vaste capitale de la Chine, qui n'allât recevoir la bénédiction du lama. Pendant quelque temps, le lama fut occupé de cette manière, non-seulement le jour, mais une partie de la nuit. Un soir qu'il avoit passé la journée chez Chaun-gée-Gourou, le froid fut si fort et la neige si abondante, qu'il resta chez Chaun-gée. Le lendemain matin, ils allèrent ensemble rendre visite à l'empereur; ensuite Chaun-gée rentra chez lui, et le lama se rendit dans sa maison hors de la ville, parce qu'il aimoit mieux résider là, que dans les appartemens que le monarque lui avoit fait meubler dans le palais de Peking. Environ une heure après qu'il fut chez lui, il se plaignit

d'un grand mal de tête, et bientôt il fut attaqué d'une fièvre ardente qui dura avec la même violence jusqu'au lendemain à la même heure. Alors on reconnut que cette fièvre n'étoit que l'effet de la petite vérole, car l'éruption se manifestoit déjà. . . . . .

Cette découverte plongea tous les amis du lama, ainsi que les personnes de sa suite, dans la plus vive affliction : leurs préjugés à l'égard de la petite vérole ne leur permettoient pas de croire qu'il pût en réchapper.

L'empereur fut bientôt instruit de l'état où se trouvoit le lama. Aussitôt il fit appeler ses médecins, et se rendit lui-même avec eux auprès du malade. Ce monarque, s'étant assis à côté de son lit, lui prit la main et l'exhorta long-temps de la manière la plus affectueuse à ne manquer ni de courage, ni d'espoir, l'assurant qu'il ne cesseroit pas de prier pour son prompt rétablissement. Ensuite il s'adressa aux médecins et aux hommes pieux qui s'étoient rassemblés à l'occasion de la maladie du lama, et il leur recommanda bien de ne négliger aucun de leurs devoirs, les premiers, en administrant au lama les remèdes qu'ils jugeroient lui être convena-

bles, et les autres, en invoquant le ciel pour sa guérison.

L'empereur ordonna aussi qu'on plaçât dans l'appartement du lama plusieurs grands tableaux qui représentoient des personnes ayant la petite vérole, avec les diverses périodes de cette maladie. Ensuite il recommanda à l'aîné de ses fils et à Chaun-gée-Gourou de ne pas quitter le lama; et s'il y avoit quelque chose, dans toute l'étendue de la Chine, qui pût contribuer à son soulagement ou à sa tranquillité, de ne pas manquer de le lui procurer. Après avoir répété cet ordre à tous ceux qui se tenoient auprès du lama, l'empereur reprit le chemin de son palais. Ce monarque paroissoit véritablement accablé de tristesse.

Lorsque l'empereur se fut éloigné, ses médecins examinèrent le lama avec la plus grande attention, et lui administrèrent les remèdes qu'ils crurent les plus efficaces.

Le lendemain matin, le lama fit appeler son frère, et le chargea de distribuer immédiatement aux khoséongs [1], aux dévots pauvres et aux autres indigens, la valeur de trois laks de roupies, afin de les engager à prier pour lui. Ce jour-là, la maladie fit des progrès considé-

[1] Religieux.

rables. Trois jours après, le lama fit encore approcher son frère, avec six ou sept autres personnes dont il connoissoit la piété, et du nombre desquelles étoit le gosseyn Pourunghir ; et il leur dit que, se voyant accablé par la maladie, il n'attendoit d'autre soulagement que de leurs prières ; qu'il les invitoit à les joindre aux siennes, et que, quel que dût être son sort, elles seroient toujours une grande consolation pour lui. En conséquence, ils prièrent avec lui jusqu'au moment où le soleil étoit prêt à se coucher. Alors, se tenant sur son séant, entre deux coussins, et le dos appuyé contre le mur, il expira, et laissa ses amis dans la plus profonde affliction.

Pourunghir dit que, malgré la violence de sa maladie, il mourut avec la plus grande tranquillité. Il resta dans la même situation où il étoit en priant.

On alla annoncer à l'empereur la triste nouvelle de la mort du lama. Ce prince en fut extrêmement affligé ; et le lendemain, il se rendit dans le palais du lama, et il vit son corps dans la même position où il étoit mort. Ce prince versa beaucoup de larmes, et donna d'autres marques d'une sincère douleur.

D'après les ordres de l'empereur, on déposa

le corps dans un cercueil avec beaucoup d'ingrédiens et de parfums. En rentrant dans son palais, ce monarque commanda qu'on fît un autre cercueil d'or pur, semblable, pour la forme, aux temples qui renferment les objets de l'adoration des Chinois, et assez grand pour contenir le premier cercueil debout. Huit jours après, cet ouvrage fut achevé.

Le lendemain matin, l'empereur se rendit au palais où étoient les restes du lama, avec la même pompe et la même solennité que lorsqu'il lui rendoit visite durant sa vie. Il étoit, de plus, accompagné par mille khoséongs, ou saints personnages, et il fesoit porter à sa suite, sur des brancards, le cercueil d'or destiné au lama. On déposa ce cercueil dans le temple dépendant du palais; ensuite on y mit le corps du lama, et l'empereur et tous ceux qui l'accompagnoient, restèrent quatre heures de suite à prier dans ce temple. Avant de se retirer, le monarque fit distribuer aux khoséongs des aumônes qui s'élevoient à quatre laks de roupies.

Les amis et les gens de la suite du lama étoient accablés de douleur, et restèrent plus de deux mois sans pouvoir sortir, à cause de la neige et de l'excès du froid. Vers la fin du

troisième mois, le temps s'étant un peu radouci, l'empereur vint, avec toute sa suite, dans le palais où ils demeuroient, et où étoit le corps du lama. Il pria, pendant quelques heures, avec les khoséongs, et ensuite il fit déposer, en forme d'offrande, au pied du cercueil, des lingots d'argent pour la valeur d'un lak de roupies, et plusieurs pièces de brocart et d'autres étoffes de soie.

L'empereur fit aussi des présens considérables d'argent et de soieries au frère du lama, et à toutes les personnes à qui le lama avoit accordé son amitié.

Lorsqu'on eut remis ces présens à ceux que l'empereur avoit désignés, ce prince fit appeler le frère du lama dans un appartement séparé, et il lui annonça que tout étoit prêt pour qu'il retournât au Thibet avec le corps du lama. « La saison est favorable, dit l'empereur. » J'espère que vous ferez le voyage sans accident, et que j'apprendrai bientôt votre arrivée. Mais la chose que j'attends avec le » plus d'impatience, c'est la régénération du » lama. Lorsqu'elle aura lieu, ne manquez » pas de me l'écrire aussitôt. Je compte, en » outre, que, dès que le lama aura atteint sa » troisième année, vous voudrez bien revenir

» vous-même en Chine, pour m'apporter cette
» heureuse nouvelle. Mais alors, avant de
» quitter votre pays, ayez soin de m'en pré-
» venir, pour que je donne des ordres afin
» que vous trouviez en route tout ce qui vous
» sera nécessaire ».

L'empereur dit aussi au frère du lama qu'il avoit fait construire un cercueil de cuivre assez grand pour contenir celui qui étoit en or, et qu'il avoit donné ordre de rassembler mille coulis [1] pour transporter ces objets jusqu'à une certaine distance de Peking; qu'ensuite ce seroit au frère du lama, lui-même, à employer les meilleurs moyens possibles pour faire conduire les restes du lama à Teschou-Loumbou, parce qu'il trouveroit en route le même zèle et les mêmes attentions que lorsque le lama vivant y avoit passé. « Mais pour que vous
» n'ayez aucune crainte à cet égard, ajouta
» l'empereur, j'ai ordonné à deux officiers de
» confiance de vous escorter, avec deux cents
» hommes de cavalerie, jusque dans votre
» pays ». — Enfin l'empereur le congédia en lui accordant un titre honorable [2].

[1] Porteur, ou journalier.

[2] Le titre de prince de la prière efficace. (*Note du traducteur.*)

Trois jours après cet entretien, le frère du lama, ses amis et leur suite partirent de Peking. Le corps du lama fut transporté conformément aux ordres de l'empereur. Le premier jour, le cortége fit trois coss et demi [1]. Le lendemain, le frère du lama fit ôter du cercueil d'or et du cercueil de cuivre la bière qui renfermoit immédiatement le corps, afin que ces trois objets étant séparés, et bien emballés, on pût les charier plus commodément. La bière étoit enveloppée de plusieurs pièces d'étoffe de soie cirée, et placée sur un palanquin. Des hommes qui se relayoient, la charièrent de cette manière jusqu'au Thibet. Le cortége resta sept mois huit jours à se rendre de Peking à Teschou-Loumbou [2], lieu qui avoit été la résidence ordinaire du lama. C'est là qu'on déposa ses restes dans un superbe mausolée [3].

Les cercueils d'or et de cuivre, apportés de Peking, furent soigneusement remis dans le même état où on les avoit pris, et on les

[1] Sept milles géographiques.

[2] Les Indous donnent à Teschou-Loumbou le nom de *Diguieurchie*.

[3] Le Teschou-lama Erteni l'avoit fait construire lui-même avant de partir pour Peking.

plaça immédiatement au-dessus de l'endroit où étoit le corps du lama.

Les habitans des diverses contrées que traversa le cortége, montrèrent le même respect, la même vénération, le même zèle pour les restes du lama, qu'ils lui avoient témoigné à lui-même lorsqu'ils l'avoient vu vivant. Ils accoururent en foule pour prier autour de son cercueil, et lui présenter leurs offrandes ; et ceux qui pouvoient toucher ce cercueil, ou seulement le palanquin où il étoit, se regardoient comme favorisés du ciel[1].

[1] D'après cette relation, dictée par un ami du Teschou-lama, et témoin de sa maladie et de sa mort, il semble certain qu'il fut victime de la petite vérole. Cependant sir George Staunton donne à entendre que sa mort ne fut pas naturelle; et la conduite du frère du lama a été conforme à cette opinion. Il est bien difficile de savoir quelle fut la véritable cause de cette mort; mais il y a apparence que, malgré toutes les démonstrations de respect et d'affection que l'empereur de la Chine prodigua au lama, il étoit mécontent de ce que ce pontife avoit permis l'entrée du Thibet aux Anglais. (*Note du traducteur*)

FIN.

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

B.

D.

H.

I.

J.

K.

L.

M.

N.

O.

R.

S.

T.

V.

Y.

Z.

Fin de la Table des Matières.



